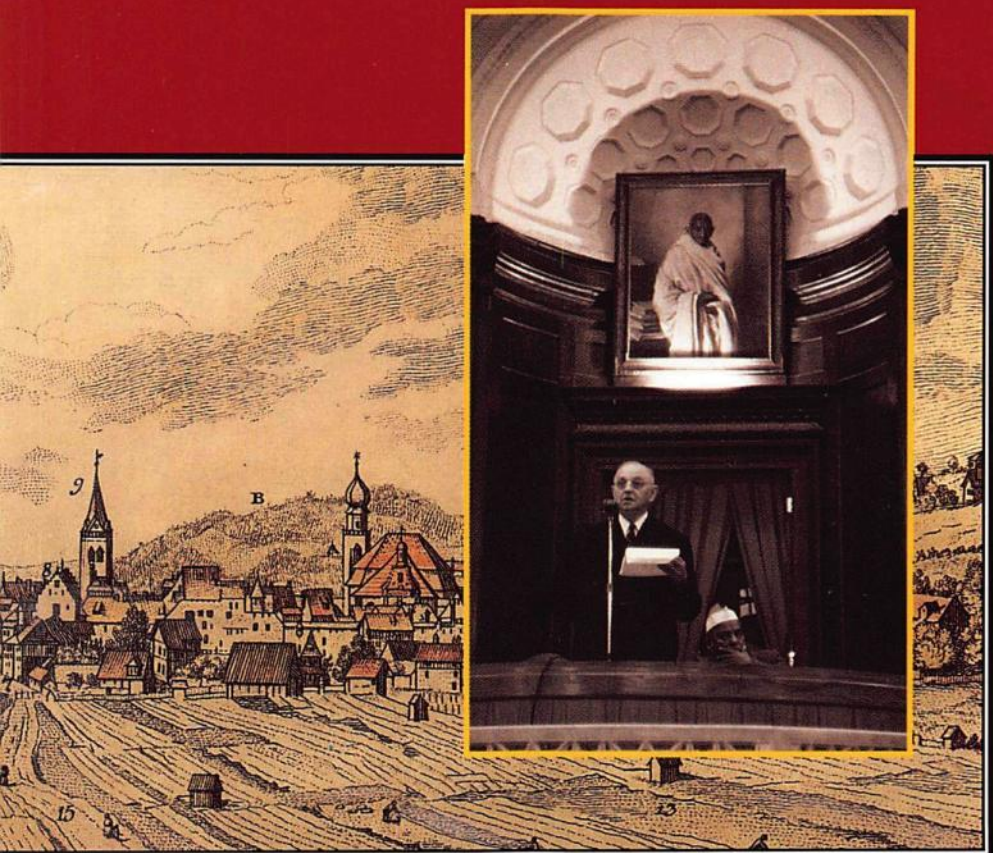


Théophile Spoerri

FRANK BUCHMAN

ou la dynamique du silence



CAUX EDITION



Frank Buchman
ou la dynamique du silence

L'édition originale a été publiée par Caux Verlag sous le titre
Dynamik aus der Stille – die Aktualität Frank Buchmans
© 1971 ISBN 3-85601-011-4 (3^e édition: 1988)

Paru en français sous le titre
La Dynamique du silence – Frank Buchman aujourd'hui
Texte français de Oscar Hübscher et Philippe Lasserre
© Editions de Caux, 1972 (2^e impression: 1975)

Pour cette nouvelle édition illustrée, le texte a été revu par
Philippe Lasserre et Jacqueline Piguet
Photos: archives Réarmement moral (Arthur Strong pp.8, 99, 130, 209.
Margaret Barnes 146. Peter Sisam 163. David Channer 190)
© Caux Edition, 1991

ISBN 2-88037-023-X

Caux Edition, 1824 Caux (Suisse) – Imprimé en Suisse

Théophile Spoerri

Frank Buchman

ou la dynamique du silence

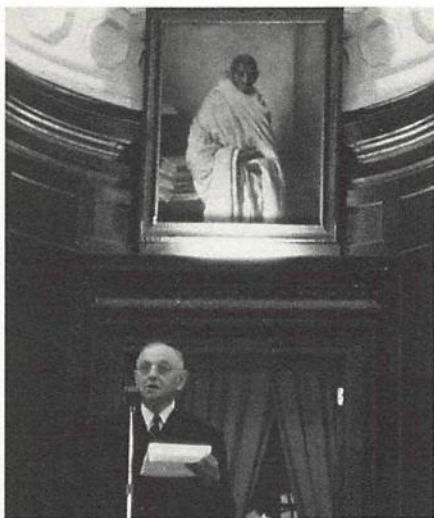


Caux Edition

La couverture

La gravure de la ville de Saint-Gall est une œuvre du graveur sur cuivre David Herrliberger (1697-1777), coloriée à Bâle en 1890. Un groupe de St-Gallois la donnèrent à Frank Buchman pour son 83^e anniversaire. Ils soulignent dans une dédicace que cette vue correspond à celle que ses ancêtres avaient de la cité quand ils ont quitté la Suisse orientale pour se rendre en Pennsylvanie. Parmi les signataires, on reconnaît Kurt Buchmann qui présidait le Conseil des Bourgeois de la Ville de St-Gall.

*Paula und August Bertschle
Margrit u. Kurt Buchmann
Beat Stoffel Anna H. Buchmann
Robi W. W. E. u. H. Hart
Emil u. Felix H.
M. u. K. Hegelschweiler*



*Frank Buchman s'adresse
à des parlementaires indiens
à la Nouvelle Dehli*

Photo: David Channer

Introduction

Dès l'abord, Frank Buchman surprenait, du fait même qu'il n'avait rien de surprenant. On s'attendait à rencontrer une personnalité étonnante. Or on se trouvait en présence d'un homme de taille moyenne, au visage rond, portant sur un nez finement arqué des lunettes à monture dorée. Sa tenue soignée faisait davantage penser à un administrateur de sociétés qu'à un prédicateur.

Rien de spectaculaire chez cet homme dont les silences semblaient plus éloquents que les paroles.

Son originalité était de faire du quotidien l'essence de l'exceptionnel, de l'homme ordinaire l'artisan de l'extraordinaire.

A une époque où, par haine des conventions et de l'ordre établi, beaucoup, surtout parmi les jeunes, s'aventurent sur des voies dangereuses dans leur quête de l'exceptionnel, Frank Buchman a fait preuve d'une qualité prophétique: pour lui, l'homme ne pouvait trouver et susciter l'exceptionnel que dans le quotidien et à partir du quotidien.

Il avait la passion d'éveiller en ceux qu'il rencontrait leur vocation propre, de les aider à suivre leur direction intérieure et à se consacrer corps et âme à la création d'un monde nouveau.

LES DÉBUTS

1881



1. Pennsylvanie bien-aimée

Rien dans les origines de Buchman ne le destinait à influencer le cours de l'histoire.

Allentown, où il vécut, était à la fin du XIX^{ème} siècle une petite ville tranquille située dans une région, encore idyllique aujourd'hui, qui rappelle les paysages suisses. Les *Allemands de Pennsylvanie*, qui ont occupé et cultivé cette terre depuis leur immigration, parlent un dialecte que l'accent situe entre le souabe et le suisse-allemand.

Martin Buchman avait quitté sa patrie saint-galloise avec sa famille vers 1750 et s'était embarqué à Amsterdam à bord du *Phœnix* pour Philadelphie. Il avait mis en culture un domaine dans les alentours de Pennsburg. Un de ses descendants à l'esprit entreprenant, le père de Frank Buchman, partit construire des routes dans l'Etat d'Indiana. Atteint de malaria, il revint à la vieille ferme des Buchman avec un petit magot. En 1875, il épousa Sarah Greenwalt et ouvrit à Pennsburg un magasin d'alimentation. Ses bénéfices lui permirent bientôt de monter une auberge dans une maison qui existe encore aujourd'hui. Des hommes d'affaires et des voyageurs de commerce fréquentaient cette petite entreprise familiale. «C'est moi qui lavais la vaisselle,» a plus tard raconté Frank Buchman.

Le village de Pennsburg allongeait sa double rangée de maisons des deux côtés de la route; il comptait mille deux cents âmes. Lorsqu'il tardait à s'endormir, le jeune Frank en énumérait tous les habitants, nom après nom, maison après maison. Ceux-ci, liés à la terre par un dur labeur, étaient

profondément religieux et d'une hospitalité généreuse; on pouvait frapper à n'importe quelle porte, s'inviter et s'asseoir à la table de famille pour le repas.

Frank vécut dans ce village jusqu'à sa quinzième année. Il aimait à rappeler cette époque: «Souvent, accompagné de Daddy Scheip, je faisais à pied le mille et demi qui nous séparait de la rivière. Il y avait là une petite anse où il faisait bon pêcher. Daddy s'installait tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre. Nous parlions à voix basse. Quand un poisson lui échappait, c'était toujours ma faute. Nous étions de vrais pêcheurs. Le lendemain matin, je faisais frire mes poissons pour le petit déjeuner. Nous étions heureux!»

L'école de Pennsburg venait d'être fondée lorsque Frank y fut admis, à l'âge de huit ans. Il devint rapidement le meilleur des dix-sept élèves.

Quand il eut quinze ans, l'école secondaire s'imposa. Il fallait pour cela aller jusqu'à Allentown. Son père décida de vendre son bien de Pennsburg et d'ouvrir une auberge dans la rue principale d'Allentown. Sa spécialité était une boisson nommée *Sarsaparilla*, un précurseur du Coca-Cola. «Personne ne venait nous voir sans recevoir un verre de *Sarsaparilla*,» racontait Frank.

Grand sportif, le père de Frank participait chaque samedi aux courses avec ses deux fougueux chevaux noirs. Quant au jeune Frank, il avait la permission de l'accompagner, mais les paris lui étaient interdits.

Sociable et plein d'humour comme son père, Frank avait hérité de sa mère des principes moraux bien enracinés et une foi solide. Sur la grande photographie placée par Frank Buchman en face de son lit dans la maison d'Allentown, sa mère a le regard de quelqu'un qui comprend tout et à qui rien n'échappe.

Elle était excellente cuisinière et Frank pouvait lui amener ses amis à l'improviste.

La maison à deux étages des Buchman se trouvait sur la 11ème Avenue, dans un quartier aisé qui formait en ce

temps-là le bout de la ville. Un tram tiré par des mulets passait devant leur maison et allait jusqu'à la 12ème Avenue.

Frank jouit pleinement de ses années de collège. Les bals faisaient sa joie. Parfois, en hiver, il en revenait en traîneau aux petites heures du matin. En été, il sillonnait la région à bicyclette avec ses amis. La Kistler Valley, où habitait une grande partie de sa famille, était pour lui une des plus belles vallées du monde.

Les parents de Frank rêvaient de voir leur fils installé comme pasteur dans une bonne paroisse. Aussi, lorsque vint le moment de faire des études, s'inscrivit-il au collège Mühlenberg pour y faire sa théologie. Là comme chez tous les théologiens du monde, le clan des orthodoxes s'opposait à celui des libéraux. Que Frank ait pu se prononcer pour le luthéranisme conservateur a longtemps étonné ses anciens camarades d'études. Un de ses professeurs se le rappelait comme «un jeune homme de caractère solide, qui défendait ses convictions avec fermeté, mais d'un naturel joyeux et plein d'humour». Il avait des dons artistiques et prit des leçons de peinture, mais une des élèves a affirmé qu'il ne suivait ces cours que par amour pour elle et pour le professeur! Un jour, il invita douze jeunes filles à un bal d'étudiants parce qu'il n'avait voulu en décevoir aucune.

Lorsqu'il dut aller au séminaire théologique de Philadelphie, une nouvelle passion s'éveilla en lui à côté de ses études, du sport, de la peinture et des réunions de sociétés: le théâtre. Il vit Sarah Bernhardt dans le rôle de Hamlet. Il aima particulièrement *Cyrano de Bergerac*, *Le Crépuscule des Dieux* et *Carmen*. Mais son intérêt principal se portait déjà sur les œuvres sociales. Il lisait tous les ouvrages consacrés aux institutions humanitaires, catholiques ou luthériennes, qui lui tombaient sous la main. Il commença à visiter les asiles de vieillards, les orphelinats et les prisons.

Le rêve de ses parents de voir Frank s'établir dans son pays natal n'allait pas se réaliser. Bien que très attaché aux traditions de sa chère Pennsylvanie, il se sentait entraîné par une force irrésistible vers de plus vastes horizons.



THEODORUS BIBLIANDER.

NATUS EPISCOPICELLÆ HELVETIORUM. A° 1504.
IN PROFESSIONE THEOLOGICA ZWINGLIJ SUCCESSOR
A° 1532. Denatus A° 1564.

2. L'horizon s'élargit

En 1901, Frank avait vingt-trois ans. On peut lire dans son journal une note révélant son désir d'aller aux Indes. Très tôt s'était exercé sur lui cet attrait de l'Orient. Sa bibliothèque, qui est restée telle quelle dans son petit bureau d'Allentown, comporte une quantité étonnante d'ouvrages sur la religion hindoue, la philosophie chinoise et les coutumes japonaises.

Les parents de Frank Buchman étaient épouvantés par ses idées incongrues, d'autant plus que chez lui les idées avaient toujours tendance à se réaliser. «Tante Mary prétend, m'écrit ma mère, que le Bon Dieu ne veut pas que j'aille aux Indes, a-t-il noté. Mon père dit qu'il ne veut pas entendre parler de ce projet, qu'il y est absolument opposé. J'en suis triste. J'aurais tant voulu y aller.»

Au moment même où, plein de son savoir théologique, il se préparait à la consécration de son ministère, une autre de ses tantes, estimant que le rabat blanc de pasteur lui convenait mal, lui dit en pointant un doigt énergique vers cet ornement: «Frank, tu ne peux pas changer les gens en masse. Tu ne peux les gagner qu'individuellement, l'un après l'autre. Du travail personnel, voilà ce que tu dois faire.»

Une voix ancestrale persistait à se faire entendre en Frank Buchman. Dans l'histoire de sa famille, on trouve un Bibliander qui vécut à l'époque de la Réforme. Cet ancêtre se faisait appeler, selon la coutume des humanistes, par la forme grecque de son nom. Après la mort d'Ulrich Zwingli sur le champ de bataille de Kappel en 1531, il lui succéda comme professeur de grec et de latin à l'Académie de Zurich.

Alors que les Turcs assiégeaient Vienne, que l'on tempêtait dans toutes les églises contre l'«antéchrist mahométan», Bibliander eut le courage inouï de publier le Coran dans une traduction latine, la seule langue que comprenaient à l'époque les érudits européens. Cet acte audacieux valut à l'imprimeur, un Bâlois, d'être jeté en prison. Seule l'intervention directe de Luther put le faire libérer. Le livre parut et connut un grand succès. Mais Bibliander voulait aller encore plus loin. Ses amis eurent grand-peine à le retenir d'exécuter son projet de se rendre en Egypte annoncer le Christ au sein même de l'Islam. C'est donc par écrit qu'il exprima ce qu'il avait à cœur. En 1553, il rédigea un traité intitulé *De la Suprême Autorité éternelle et légitime dans le monde*. Sur la page de garde, le nom de l'auteur était suivi de la dédicace suivante: «Théodore Bibliander souhaite la grâce, la paix et la prospérité du Seigneur Dieu à tous les Chrétiens, Juifs et Musulmans.» Le manuscrit sembla si révolutionnaire qu'il ne put être publié. Mais on ne pouvait réprimer l'esprit combattif de Bibliander. On essaya de le faire taire par des menaces et des accusations publiques. Pour finir, il fut destitué de ses fonctions «pour cause de faiblesse d'esprit». Néanmoins il écrivit en 1562 une nouvelle thèse explosive sous le titre: *La promesse évangélique est générale et universelle et non particulière*. Peu de temps après, Bibliander et ses deux fils furent emportés par la «mort noire», la peste.

Buchman ignorait ces faits, il croyait que Bibliander avait traduit le Coran en allemand. Mais la même tendance à l'universalisme brûlait en lui et devait de plus en plus dominer sa vie et son œuvre. Ces dispositions rejoignaient en fait un profond courant qui, parti du monde étudiant, allait traverser la pensée chrétienne, ébranler le rigorisme orthodoxe et balayer les tendances libérales de la théologie du début du siècle.

Un esprit œcuménique plein de fraîcheur soufflait aux conférences des Unions chrétiennes de jeunes gens et avant tout de l'Association chrétienne d'étudiants. Le mouvement

se développait à la fois en profondeur, par le renouvellement personnel sur une base biblique, et en étendue par le renouvellement de la société grâce à l'action sociale. «Un christianisme social», tel était le mot d'ordre en Allemagne, mot d'ordre qui passa de l'Eglise dans la politique grâce à la détermination d'hommes tels que Stœcker et Le Seur.

A Bielefeld, en Rhénanie, les instituts Bodelschwingh se consacraient à l'aide sociale aux déshérités. Frédéric Fœrster vulgarisait ces idées dans la pédagogie. On fonda des hospices pour les jeunes. On vit se créer dans les grandes villes une organisation appelée *settlement*: des équipes de jeunes se formaient pour accueillir des garçons sans foyer dans un abri qu'ils aménageaient eux-mêmes. La vie quotidienne, tant matérielle que spirituelle, était réglée par leur propre organisation. Un comité directeur fournissait l'aide financière selon les besoins.

En Amérique, porté par des évangélistes comme Moody, un nouveau spirituel prit naissance. En Angleterre, il se répandit par les assemblées de masse dirigées par le jeune Henry Drummond. Un grand organisateur, l'Américain John Mott, coordonnait ces différents mouvements sous sa direction dynamique. Il menait des campagnes dans les grandes universités de l'Ancien et du Nouveau Monde, campagnes préparées et accompagnées de méthodes de propagande qui irritèrent les éléments traditionalistes des Eglises. Mott était une personnalité imposante, capable de rallier des hommes d'Etat. En 1946, il devait recevoir le prix Nobel de la Paix pour ses efforts d'unification.

Frank Buchman prit part à des conférences des Unions chrétiennes de jeunes gens et de l'Association chrétienne d'étudiants. Le but que John Mott proposait était «l'évangélisation du monde du vivant de cette génération». Quatorze mille jeunes intellectuels furent envoyés dans les champs missionnaires du monde entier et Frank Buchman ne manqua pas d'en être enthousiasmé lui-même.

Outre John Mott, un autre évangéliste, Robert Speer, esprit particulièrement brillant, qui travailla surtout parmi les

étudiants, devait exercer une grande influence sur Buchman. C'est dans le livre de Speer *Les principes de Jésus*, publié en 1902, qu'apparaissent les critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, les quatre absolus évangéliques que Buchman adopta comme base fondamentale de sa vie et de son enseignement. Pour apprécier l'influence du professeur Henry Drummond sur Frank Buchman, il suffit de comparer ses conférences, parues en traduction française sous le titre *La plus Grande Chose au Monde*, au recueil des discours de Frank Buchman *Refaire le Monde*.

Comment se fait-il que ces étincelles d'inspiration dont l'origine est oubliée depuis longtemps (qui lit encore Robert Speer?) aient gardé chez Frank Buchman une actualité telle qu'elles sont capables, aujourd'hui encore, d'enflammer l'homme moderne?

3. Démarrage

Après sa consécration, en été 1902, Frank Buchman, dans un élan juvénile où l'humilité chrétienne celait une certaine ambition, demanda le travail le plus dur qui soit. On lui confia, sans salaire assuré, la «mission intérieure» dans un des pires quartiers de Philadelphie. On mit à sa disposition deux étages au-dessus d'un magasin au coin de Lancaster Avenue.

Une lettre à sa mère donne une idée de l'état primitif de l'installation: «Un ami m'a prêté un lit sans matelas, un autre une table, un autre encore un tapis.» Du magasin, il fit l'Eglise du Bon Berger, salle de réunions où il discutait souvent avec ses amis jusque tard dans la nuit.

Sa maison était toujours ouverte aux gamins de la rue, auxquels il offrait le repas et au besoin le gîte. Une nuit, alors qu'une tempête de neige fait rage, on frappe à sa porte. Buchman ouvre et un jeune homme de bonne famille entre en titubant: il vient d'être chassé de chez lui. Buchman le reçoit et prend soin de lui. Une autre fois il entend parler d'un étudiant dans le besoin: il va le voir et le ramène. Comme il n'a pas de quoi le loger, il s'adresse à un ami; la mère de ce dernier offre à Buchman d'acheter sur son compte un lit dans un grand magasin.

Il s'occupait aussi des aveugles et les aidait à obtenir l'autorisation de chanter dans les rues. A l'occasion il les invitait pour un bon repas. Une de ses protégées devait plus tard travailler parmi les aveugles d'Asie et recevoir du président Kennedy une haute distinction en reconnaissance de ses services. «Frank Buchman savait prendre les enfants, écrit-elle

en évoquant les temps lointains de sa jeunesse. Je ne l'oublierai jamais. Il était bon, sans supériorité. Il ne nous traitait pas en aveugles, mais comme des gens normaux, à qui il était demandé de faire quelque chose pour le monde.»

Au cours de l'été 1903, Frank Buchman fait un voyage en Europe. Il se rend en Suisse, puis en Allemagne, où il rencontre Frédéric de Bodelschwingh et visite ses établissements de Bielefeld. Vingt ans plus tard il écrit : «Ce travail parmi les adultes me mit en contact avec le socialisme et les problèmes ouvriers. Je rencontrai des hommes comme Stœcker, le pionnier qui lutta pour l'entrée des socialistes au Parlement. J'ai étudié à fond les principes de Bodelschwingh.»

Enfin il avait trouvé un modèle pour son travail. A son retour, il ouvrit dans sa maison un foyer pour garçons abandonnés. Il était avec ceux qui lui étaient confiés d'une franchise contagieuse. Une telle atmosphère de confiance régnait dans sa maison que des jeunes gens venaient de loin pour profiter pendant quelques instants de sa compagnie. «C'était littéralement l'église à la maison,» dit-il plus tard. En 1904, il fut nommé directeur du foyer par l'Eglise luthérienne de Pennsylvanie, avec un traitement annuel de six cents dollars, ce qui lui permit enfin d'organiser la maison selon ses idées. L'ouverture officielle eut lieu en septembre 1905. Buchman s'était adjoint une aide précieuse, Mary Hemphill. Ancienne cuisinière du gouverneur de Pennsylvanie, elle avait épousé un alcoolique dont elle avait eu deux garçons. Mary s'adonnait à la boisson et à la drogue. La famille était tombée dans la misère. Devenue veuve, vivant dans la déchéance la plus complète, elle fut recueillie avec ses deux garnements de fils par Frank Buchman. Chez lui, elle retrouva l'espérance et, avec le respect d'elle-même, ses talents culinaires.

Bientôt le foyer se remplit de jeunes gens, les uns ayant trouvé du travail, les autres en cherchant encore. Ils appréciaient non seulement les bons repas, simples et abondants, mais aussi la confiance qui leur était accordée. Quand ils

sortaient le soir, ils savaient qu'à partir d'une certaine heure ils devraient sonner à la porte. Ils pourraient rentrer aussi tard qu'ils le voudraient, le maître de la maison leur ouvrirait toujours et, sans manifester le moindre mécontentement, il leur offrirait même une collation.

Buchman avait appris avec Bodelschwingh que la meilleure façon d'aider un être humain, c'est de lui donner la possibilité de venir lui-même en aide à d'autres. Ainsi suggéra-t-il à ses jeunes d'ouvrir une annexe du foyer. Dans un des quartiers les plus misérables de la ville, où des familles entières végétaient dans une seule pièce, il trouva un local à louer. Les fentes du plancher laissaient monter les fortes odeurs d'ammoniac de l'écurie située juste en-dessous. Dans cette salle, les jeunes du foyer réunissaient des garçons encore plus déshérités qu'eux. Ces gosses étaient heureux de trouver un abri où on leur donnait à manger et où on les prenait au sérieux en leur confiant une responsabilité dans la vie de la communauté.

Ce furent des années heureuses pour Frank Buchman dont le zèle ne connaissait pas de limites. Mais des nuages inattendus vinrent assombrir ces débuts prometteurs.

Un comité de six membres était chargé de la gestion financière du foyer. C'étaient des hommes d'affaires de Philadelphie, corrects et honorables, mais qui commencèrent à s'inquiéter des largesses de Buchman. Ils découvrirent que Mary Hemphill habitait sur place avec ses deux fils sans payer un sou de pension. Les repas leur semblaient trop copieux. Ils allèrent jusqu'à charger quelqu'un de surveiller la cuisine de Mary. Trouvant cette surveillance intenable, la pauvre cuisinière se remit à boire en l'absence de Buchman. Celui-ci écrivit en octobre 1907 un mémorandum de dix-sept pages, dans lequel il commençait par énumérer les faits: «Vous refusez de fournir du beurre de bonne qualité. Le poisson non plus n'est pas frais. Ce n'est pas ainsi que l'on dirige une institution chrétienne. Les jeunes gens succombent plus facilement à la tentation quand ils ont le ventre vide.»

Puis Buchman essayait de donner à ces messieurs du comité une image de ce que devrait être le travail de l'Eglise. «L'Eglise de Jésus-Christ doit chercher à connaître au plus près les besoins des hommes, de quelque nature qu'ils soient. Il peut s'agir de quelqu'un qui a besoin de nourriture et d'un toit pour la nuit, ou d'un malade dont l'état exige les soins d'un médecin, ou encore de quelqu'un venant de la campagne qui ne connaît pas la ville. Vous contenteriez-vous de lui dire: fais attention, cette ville est perfide?

«Je ne crois pas que l'Eglise puisse s'attaquer aux grands problèmes de l'humanité et s'occuper des masses si elle ne comprend pas que, partout où un homme se trouve dans la détresse, c'est l'occasion pour elle de faire son devoir. Lorsque je rends service à quelqu'un, je le fais toujours dans l'idée que je finirai aussi par atteindre son âme.

«Je tiens encore à préciser que, quelle que soit votre décision, il ne s'agit pas ici de pure pitié, mais d'un besoin urgent qu'il faut envisager courageusement et sans préjugés.»

Tous ses efforts furent inutiles. Le comité resta inébranlable dans ses exigences: il fallait sérieusement réduire les dépenses de la cuisine. Après une dernière confrontation, Buchman s'avoua vaincu. Il s'était heurté à la puissance des institutions alliée à celle de l'argent. Il n'oubliera jamais cette leçon. Mais il la prit trop à cœur; son amertume était si profonde qu'il en tomba malade.

4. Une explosion atomique

Un médecin de ses amis diagnostiqua un état d'épuisement extrême et prescrivit une alternance de bains chauds et froids. Il recommanda aussi à Buchman un voyage de détente en mer.

Frank Buchman s'embarqua donc pour une croisière en Méditerranée. A Athènes, il quitta le bateau pour accompagner à terre un voyageur âgé et son épouse tombés malades pendant le voyage. Il veilla à leur hospitalisation et alerta l'ambassadeur des Etats-Unis.

Entre-temps le groupe dont il faisait partie avait repris la mer. L'ambassadeur invita Buchman à une réception. Là une dame qui avait participé à la croisière le reconnut et parla à une amie du désintéressement dont il avait fait preuve à bord en prenant soin de ses compatriotes. Cette amie était la dame d'honneur de la princesse Sophie.

– Hier j'ai rencontré un saint américain, raconta-t-elle à la princesse.

– S'il en existe un, je voudrais bien le voir, répliqua celle-ci.

Cette rencontre allait être riche de conséquences et marquer le début d'une longue amitié entre Frank Buchman et les familles royales de Grèce et de Roumanie.

Cependant le sentiment d'oppression qu'éprouvait Buchman ne disparaissait pas. «Jamais je ne pourrai pardonner à ces hommes de Philadelphie,» avoua-t-il à un compagnon de voyage. Il se rendit en Allemagne pour visiter à nouveau les instituts de Bodelschwingh, mais ne trouva personne qui comprît sa détresse intérieure. Il traversa alors la Manche

pour prendre part à Keswick à une conférence d'étudiants. Il espérait y rencontrer le célèbre prédicateur F.B. Meyer, mais celui-ci n'était pas là.

Les grandes assemblées de la conférence ne disaient rien à Frank Buchman. Il se promenait au bord du lac, désarmé et solitaire. Un dimanche après-midi, il entra à l'improviste dans une chapelle où dix-sept fidèles seulement écoutaient une femme prêcher sur la Croix. C'était Mme Penn-Lewis, une chrétienne qui avait en horreur toute exaltation et parlait du péché et du pardon avec une objectivité quasi chirurgicale.

«C'était la doctrine que je connaissais depuis mon enfance, raconta plus tard Frank Buchman, celle de mon Eglise et celle que j'avais toujours enseignée, mais ce jour-là elle devint pour moi une réalité tangible. J'étais entré dans cette église en plein conflit intérieur et portant en moi l'orgueil, l'amour-propre et la rancune. Ce jour-là, par ce sermon, la Croix devint soudain pour moi d'une actualité brûlante. Je vis avec une douloureuse clarté le Crucifié devant moi. J'acquis à cet instant la certitude profonde que, par la personne du Christ, Dieu avait comblé l'abîme qui m'avait séparé de lui. Je me sentais transporté par une vie toute nouvelle et je rentrai chez moi avec un besoin impérieux de communiquer cette expérience à quelqu'un d'autre. Immédiatement je me mis à écrire aux six membres du comité contre lesquels je nourrissais de la rancune. Je leur racontai mon expérience et leur dis comment, au pied de la Croix, c'est mon propre péché qui m'était apparu. Au début de chaque lettre, j'avais copié les vers suivants:

When I survey the wondrous Cross
On which the Prince of Glory died,
My richest gain I count but loss,
And pour contempt on all my pride.

(Quand je me tiens devant la Croix miraculeuse
Sur laquelle, ô Prince de Gloire, tu mourus,
Ce qui m'était un gain, perte m'est devenu,
Je n'ai plus que mépris pour mon âme orgueilleuse.)

«Ce ne fut pas difficile de copier les trois premières lignes, dit-il plus tard, mais la quatrième, je l'ai pour ainsi dire écrite avec mon propre sang.»

Nombreux sont les chrétiens qui ont fait une expérience analogue, mais une question se pose: pourquoi a-t-elle déclenché chez Buchman une force qui a mis le monde en mouvement?

On peut y discerner les divers éléments qui se préciseront pas à pas dans la vie de Frank Buchman:

1. La première chose que Frank Buchman voit lors de cette redoutable rencontre avec la Croix, c'est l'abîme qui le sépare de Dieu, un abîme infranchissable à l'homme. Le chemin est coupé. Plus aucune justification n'est possible. L'homme ne peut plus rien. Il s'effondre impuissant au bord du gouffre.
2. Avec effroi il se rend compte subitement que c'est sa faute s'il en est arrivé là, sa faute si son amertume et son orgueil blessé l'ont séparé des autres et de Dieu. Ici apparaît le mot terrible de péché. Il devient clair que le péché est ce qui me sépare de mon prochain et de Dieu. Un fait pèse comme un poids sur le cœur: cet homme, c'est toi, tu as tout détruit. L'irréparable s'est produit. Par ta faute.
3. C'est alors qu'arrive l'inattendu, le miracle: Dieu vient lui-même, en la personne du Christ, par-dessus cet abîme vers l'homme coupable. Ce n'est pas un chemin facile. Il n'y a pas de pont. Le Christ lui-même descend dans les profondeurs. Une pente abrupte mène de la mort à la vie, du péché au pardon. C'est un chemin marqué de sang. Le pardon n'est pas une chose en l'air. Le pardon est un événement, un mouvement. C'est le chemin de croix de Dieu, maculé de sang, traversant le monde du péché.

L'abîme est franchi. La liaison est rétablie. La vie a vaincu la mort. La miséricorde de Dieu a vaincu la loi du péché. L'homme est délivré du poids écrasant de sa faute.

4. Mais le mouvement continue. Buchman voit que la réconciliation ne s'arrête pas à sa propre personne. Elle est un processus qui entraîne l'homme dans son élan. Il doit s'engager lui-même sur le chemin du pardon, en passant par l'abîme qui le sépare des hommes. C'est là le pas décisif. Frank Buchman est un homme pratique qui traduit en acte toute expérience nouvelle.

Il écrit six lettres. Il demande pardon pour sa rancune qu'il appelle *ill-will*, volonté mauvaise, c'est-à-dire une volonté qui a endurci le cœur et se dirige contre autrui, qui détruit la communauté, détruit l'homme lui-même. Qu'on ne s'imagine pas qu'il est facile à Frank Buchman d'écrire ces six lettres. Il doit suivre lui-même son chemin de croix. C'est pour cela qu'il copie en tête de ses lettres ces quatre vers sur la Croix.

5. Premier effet de son action, Frank éprouve une joie et une libération sans pareilles. «Un prisonnier s'est évadé pour devenir un homme libre,» dit le philosophe Gabriel Marcel dans son livre *Un Changement d'Espérance*.

C'est une liberté toute spéciale, le centre de gravité s'est déplacé: «Non pas ma volonté, mais ta volonté.» Du fait que la volonté personnelle est dirigée par ce qui vient de Dieu, elle ne s'affaiblit pas, elle vit avec une force nouvelle, libérée de la raideur et de la crispation. Cela signifie aussi libre de la peur, libre des tentations du monde, de l'emprise de l'argent, des pressions de l'opinion publique. Cela signifie être dans le monde sans être du monde, accomplir l'exceptionnel dans le quotidien.

Une liberté pareille agit comme par contagion. Le changement de Frank Buchman provoque le jour même le changement d'un autre homme. Buchman a raconté lui-même, cinquante ans plus tard, ce qui s'est passé ce jour-là: «Au moment de sortir de l'église, j'avais l'impression d'avoir trouvé la réponse à toutes mes questions et à tous mes péchés. J'entendais le souffle impétueux d'un vent du ciel.

Il soufflait au-dessus de moi et à travers moi. J'étais devenu un autre homme.

«Là-dessus je rencontrai un jeune homme qui habitait avec ses parents une maison toute proche, face au lac. C'était un joyeux luron.

– Que diriez-vous d'une promenade? proposa-t-il.

– D'accord, répondis-je.

Pendant que nous faisons le tour du lac, il voulut savoir pourquoi j'avais l'air si différent de la veille. Je lui racontai ce qui s'était passé et comment la Croix m'avait guéri de ma détresse. Avant la fin de notre promenade, il avait passé par la même expérience que moi. Il alla aussitôt en parler à ses parents, dont on imagine la joie.

«Beaucoup de gens parlent de la Croix, continue Buchman, sans que cela signifie quoi que ce soit pour eux. Ce n'est pas réel. C'est quelque chose qu'ils ne connaissent que par ouï-dire, par leurs lectures ou par ce que d'autres ont vécu. Mais une expérience de la Croix, cela tranche dans le vif. C'est comme pour Paul sur le chemin de Damas: il entendit une voix, mais il ne vit personne et pourtant il devint un autre homme. C'est cette entrée en contact avec les puissances célestes qui produit un tel revirement, lorsqu'on écoute la petite voix intérieure.

«Avec une telle expérience de la Croix, vous ne reculerez devant rien. A Keswick, j'ai appris que j'étais aussi coupable que n'importe qui. J'avais impérieusement besoin d'un changement. Je devais commencer par moi-même.»

Cet événement n'avait rien de mystique pour Buchman. Il lui permit au contraire de devenir un grand réaliste pour le reste de sa vie.

Les phrases suivantes qui résument toute son expérience se trouvent dans ses notes: «La Croix n'est pas la véritable Croix si elle ne fait qu'évoquer un événement qui s'est déroulé sur une colline il y a deux mille ans. Elle est la terrible, l'écrasante mise en présence avec la sainteté de Dieu, confrontation qui brise mais qui renouvelle, qui condamne mais

qui guérit, qui fait haïr le péché mais aimer ce qu'il y a de meilleur en nous. La Croix ébranle tout et reconstruit tout. Elle est la fin, mais aussi le commencement. Elle conduit à la mort du moi, mais à sa renaissance par la puissance de la résurrection de Jésus-Christ.»

5. Le laboratoire

Un nouveau poste allait donner à Frank Buchman l'occasion de mettre en pratique son expérience. Un neveu du ménage américain qu'il avait aidé à Athènes, Vance McCormick, président du parti démocratique de Pennsylvanie et membre du conseil du Pennsylvania State College, soutint la proposition de John Mott de nommer Frank Buchman secrétaire de l'Association chrétienne des étudiants de cette université. Dans la lettre de recommandation, Buchman était présenté comme «une personnalité à l'esprit large et ouvert, douée d'un grand charme personnel». Le traitement initial était de cent dollars par mois, plus le logement.

A l'arrivée de Buchman, l'université se trouvait dans un état lamentable. Malgré la prohibition, l'alcool coulait à flots. Il était introduit en contrebande par un des employés de l'université. Les étudiants venaient de faire grève. L'indiscipline était telle que les équipes sportives essayaient défaite sur défaite.

Buchman commença par prendre très au sérieux ses fonctions de secrétaire de l'organisation: il lança quantité d'invitations pour des études bibliques, des conférences ou des soirées de détente. L'efficacité d'un secrétaire ne se mesure-t-elle pas au nombre de membres qu'il recrute? Buchman avait sous ce rapport beaucoup de succès: le nombre des membres passa de quatre cent quatre-vingt-onze en 1909 à mille quarante l'année suivante. Pourtant il ne se sentait pas satisfait. Ce n'était pas à cause de l'indifférence glaciale que lui opposaient certains étudiants, ni à cause des surnoms

moqueurs dont on l'affublait. «La raillerie ne me gêne pas, écrivait-il dans une lettre. Les premiers mois, j'étais l'homme le plus impopulaire du State College, mais quand on prend assez de temps pour s'occuper des gens on finit par mettre les railleurs de son côté. Le rire est souvent un masque qui cache un trouble intérieur ou un destin tragique.»

Ce qui tourmentait Frank Buchman était d'une autre nature. Il se sentait devenu l'esclave d'une institution et constatait que de ce fait son travail ne portait pas de fruits durables. «Je travaillais dix-huit heures par jour, dit-il plus tard. J'étais si occupé que j'avais dû faire installer deux téléphones dans ma chambre à coucher. Il y avait chez moi un constant va-et-vient, mais les changements dans la vie de mes visiteurs n'étaient pas assez profonds pour être permanents.» C'est précisément à cette époque que Frank Buchman reçut l'impulsion décisive, grâce à l'homme qu'il avait en vain espéré rencontrer à Keswick.

Le prédicateur F.B. Meyer passa en effet par le State College au cours d'une tournée de conférences. Il observa Buchman au travail, s'étonna des deux téléphones et écouta patiemment le compte rendu de ses activités. Il n'en fut nullement impressionné. Il alla droit au cœur du problème. Selon lui, tout dépendait de deux choses: écouter Dieu plutôt que la sonnerie des téléphones et mettre au centre de son travail le dialogue d'homme à homme plutôt que l'organisation de réunions.

Frank Buchman se trouvait à un nouveau tournant de sa vie. «Depuis ce moment-là, dit-il, les chiffres perdirent leur importance et le souci de l'homme prit leur place.»

Du fonctionnaire qu'il était, s'appuyant sur des statistiques, il était devenu un révolutionnaire prêt à tout et sortant des chemins battus.

«Je décidai de consacrer chaque jour une heure le matin entre cinq et six, avant que le téléphone sonne, à faire silence et à écouter la voix du Dieu vivant. Tout prend une autre signification quand le Saint-Esprit devient une réalité de chaque jour.»

La pratique régulière du moment de silence devint la clé de l'efficacité de Frank Buchman. Ecouter la voix intérieure par laquelle Dieu parle à l'homme, écrire ses pensées, suivre la «voie royale de l'obéissance» qui conduit vers des horizons toujours plus vastes, cela devint pour lui une discipline quotidienne, comme cela devait le devenir pour des centaines de milliers de gens dans tous les continents. Tout doucement, le «recueillement» se mettait en marche à travers le monde.

Là encore on peut se demander pourquoi le nom de F.B. Meyer est presque tombé dans l'oubli alors que, grâce à l'enseignement de Buchman, de plus en plus d'hommes se mettent à l'écoute de Dieu pour mieux trouver leur «direction». Peut-être le secret est-il que Buchman a touché le commutateur du cœur qui permet à l'intime de s'extérioriser, à l'idée de devenir action. Lui-même considérait cette pratique de l'écoute et de l'obéissance comme un apprentissage perpétuel qui se fait chaque jour, à chaque pas.

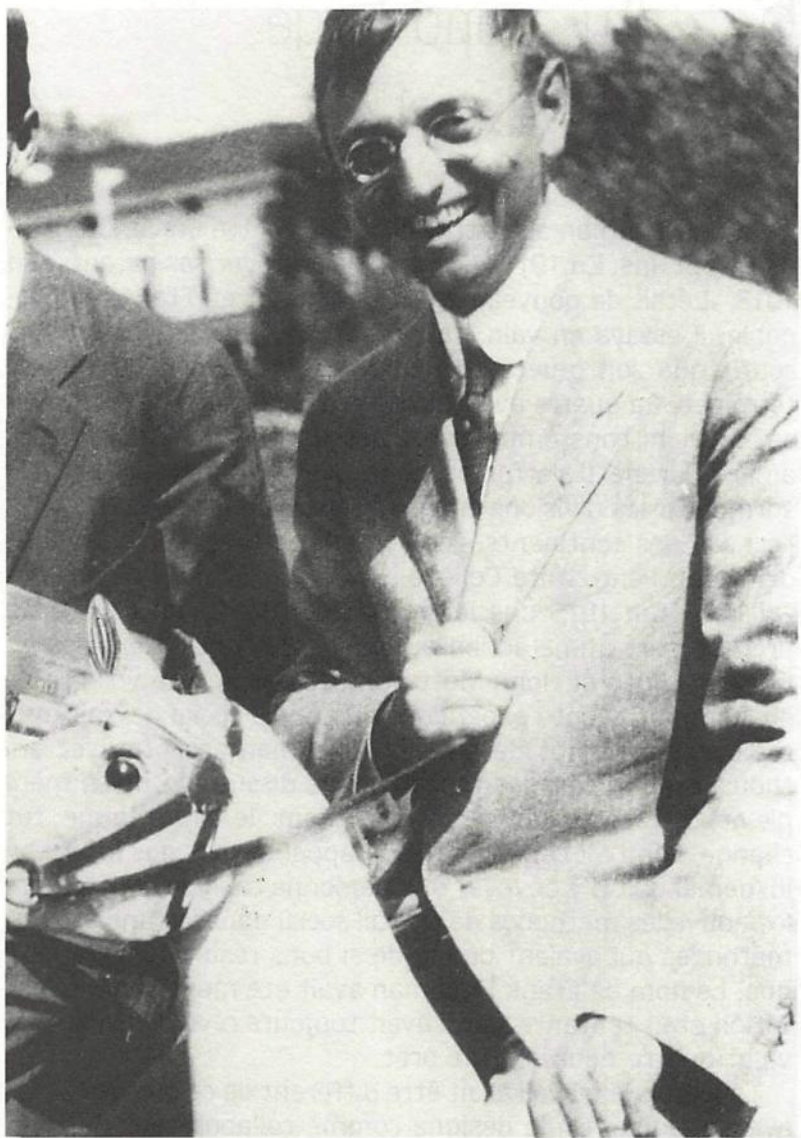
Pour lui, cet apprentissage débuta très simplement. Un matin, un nom lui revint avec insistance à l'esprit, comme une sonnerie de téléphone: «Tuts, Tuts, Tuts.» C'était le surnom d'un étudiant des plus populaires, un farceur, un passionné de théâtre, dont Buchman n'aurait jamais songé à se faire un allié. Il le croisa le même matin dans la cour. Prenant son courage à deux mains, il l'aborda et l'invita à venir le voir. Les changements qui s'opérèrent par la suite dans la vie de ce jeune homme suscitèrent l'étonnement général.

Cette expérience ouvrit les yeux de Frank Buchman à de nouvelles possibilités. Son travail prit un style différent. Il a raconté lui-même comment le climat spirituel de l'université se transforma par le changement de trois personnes: un étudiant, petit-fils d'un gouverneur, le contrebandier d'alcool Bill Pickle et le doyen libre-penseur. (*Refaire le Monde*, p. 337)

Ces trois hommes exercèrent une influence extraordinaire à la suite de leur changement. Les années suivantes, il n'y eut plus de beuveries organisées, les étudiants commencèrent à remporter des succès sportifs et l'amélioration de la

situation se fit sentir jusque dans les résultats académiques. La majorité des mille six cents étudiants prit part à l'enseignement biblique de Frank Buchman. John Mott et des visiteurs de tous les coins du monde vinrent se rendre compte sur place des miracles que Dieu avait faits.

1912



6. Au grand large

Frank Buchman allait travailler dans cette université pendant sept ans. En 1911, il visita l'Europe avec ses parents. En 1912, il était de nouveau en Allemagne et en France. A Grenoble, il essaya en vain d'apprendre le français. En 1915, il sentit que son œuvre au Pennsylvania State College était terminée. La guerre avait éclaté et les pensées de Buchman se portaient constamment par-dessus les frontières vers ses amis d'Europe. Il s'efforçait de trouver comment on pourrait surmonter les divisions entre nations. «Vous devez penser à l'échelle des continents,» ne cessait-il de répéter à ses étudiants du Penn State College.

Il reçut en 1915 une lettre de John Mott qui l'invitait à prendre part à une action auprès des troupes engagées en Europe. L'idée de John Mott était qu'une équipe volante de six hommes ayant l'expérience du travail social devrait opérer sur les champs de bataille. Buchman accepta avec enthousiasme malgré les tentatives de dissuasion de sa mère pleine d'anxiété. Au dernier moment le programme fut changé. John Mott avait reçu un appel urgent des Indes: on lui demandait d'y envoyer une personne capable d'introduire les nouvelles méthodes de travail social dans les universités, méthodes qui avaient donné de si bons résultats en Amérique. Le nom de Frank Buchman avait été mentionné. L'invitation était tentante, car il avait toujours rêvé des Indes. En vingt-quatre heures il fut prêt.

Toutefois le travail allait être différent de ce que Buchman avait imaginé. On le désigna comme collaborateur de Sher-

wood Eddy, sa tâche principale consistant à organiser d'immenses assemblées de réveil, au cours desquelles celui-ci pourrait secouer les foules par sa puissante force oratoire.

Eddy lui-même avait écrit à Buchman avant le début de la campagne: «Il y a aux Indes le champ d'action le plus ardu au monde.» Buchman put se faire une idée de l'ampleur de la tâche. Des assemblées imposantes eurent lieu dans toutes les grandes villes, de Travancore à Rawalpindi, d'août 1915 à février 1916. Entre temps, on visitait les prisons. Plusieurs personnalités influentes reçurent les deux prédicateurs: Rabin-dranath Tagore, le mahatma Gandhi, les maharadjas des grandes provinces. Ils furent plusieurs fois les hôtes du vice-roi, Lord Hardinge.

Ce fut pour Buchman un élargissement considérable de son horizon. Pour la première fois il se trouvait en présence de véritables masses humaines. A Travancore, dans l'actuel Kerala, plus de quarante mille personnes assises par terre, serrées les unes contre les autres dans une chaleur presque insupportable, écoutèrent les prédicateurs trois heures durant dans un silence absolu. On parla d'un succès sans précédent.

Cependant Frank Buchman n'était pas satisfait. Il ressentait une aversion croissante pour ces grandes assemblées. Il ne pouvait s'empêcher de se demander à quoi tout cela mènerait. «C'est comme si on faisait venir la fanfare pour une chasse au lapin,» disait-il en son langage imagé. En fait il aspirait à autre chose. Il ne considérait pas les hommes comme une masse humaine, mais les voyait comme des individus dont chacun devait apprendre à se tenir seul sur ses pieds et à prendre soin des autres.

Il fit part à John Mott de sa préoccupation: «Vous voulez savoir ce que je pense de notre action aux Indes, lui écrivit-il. Nous devrions nous y prendre différemment. Partout je sens que le travail d'homme à homme fait défaut. Si certains n'arrivent à rien, c'est qu'ils ne se soucient pas des besoins les plus évidents des gens dont ils s'occupent.»

Buchman cite par exemple le cas d'un Américain qui avait trois secrétaires indiens. «L'un d'eux est malhonnête. Les Indiens le savent, son entourage le sait, l'Américain lui-même le sait. Mais personne ne semble savoir comment l'on peut passer de la malhonnêteté à une vie victorieuse. Un entretien avec lui de vingt minutes a suffi pour que cet Indien découvre cette nouvelle dimension.»

Buchman écrivit dans un hebdomadaire indien: «Le travail personnel met en valeur les aptitudes de chaque individu et facilite son épanouissement.» Ce qu'il entendait pas travail personnel est illustré par l'exemple du jeune Victor.

Après sa rencontre avec Gandhi à Madras en 1915, Buchman fut invité par le directeur d'un collège renommé à un camp organisé pour ses élèves au pied de l'Himalaya. Le directeur se plaignit d'un garçon du nom de Victor qui était en pleine rébellion. Il arrachait les piquets des tentes pour qu'elles s'effondrent sur leurs occupants et jamais il n'apparaissait aux réunions. Les responsables avaient décidé de le renvoyer chez lui.

– Lui avez-vous parlé? demanda Buchman.

– Non, répondit le directeur. Nous avons seulement parlé de lui. Mais voudriez-vous essayer?

Buchman acquiesça. Le directeur promit de convoquer le garçon pour rencontrer Buchman à dix heures et demie. Victor ne vint pas. Au déjeuner, le directeur demanda comment s'était déroulé l'entretien.

– Pas de Victor, répondit Buchman.

– Oh, il m'avait pourtant promis, dit le directeur.

– Beaucoup de gens disent oui quand ils veulent en fait dire non, reprit Buchman. Tâchez de me l'envoyer à deux heures.

Pendant toute l'heure de la sieste, Buchman attendit. Toujours pas de Victor. Au moment du thé, le directeur s'exclama: «Il m'avait pourtant assuré qu'il viendrait.»

Ce soir-là il y avait un magnifique clair de lune. Malgré une nouvelle promesse, Victor alla se promener en bateau sur le canal. «Comment pourrait-on lui en vouloir?» remarqua Buchman.

Le lendemain à onze heures, le directeur arriva tout essoufflé: «J'ai découvert Victor, venez vite.» Buchman sortit et l'aperçut en train de jouer avec un camarade sur une petite colline. Tous deux s'amusaient à faire tourner en l'air des cannes de bambou à la manière d'un tambour-major dirigeant une fanfare.

– Tu fais ça très bien, dit Buchman en arrivant près de Victor. Je voudrais en faire autant.

– Eh bien allez-y, répondit le garçon, qui s'enfuyait d'habitude à l'approche d'un adulte.

Buchman essaya et échoua lamentablement, ce qui enchantait Victor. Puis il s'assit auprès de lui et dit:

– J'ai détesté mon premier camp.

– Vous aussi? s'étonna Victor. C'est comme moi.

Et il se mit à raconter à Buchman qu'il ne pouvait s'empêcher de se rendre insupportable en arrachant les piquets.

– Il y a quelque chose en moi qui ne tourne pas rond, ajouta-t-il.

La conversation se poursuivit. Puis Victor dit:

– Je regrette.

– Jusqu'à quel point regrettes-tu? demanda Buchman. Sais-tu ce que c'est que le remords?

– Oui, dit Victor. Cela veut dire regretter et puis refaire la même chose.

– Voilà qui ne mène à rien, fit Buchman.

– En effet, admit Victor. Ce qu'il faut, c'est se repentir. Cela veut dire regretter assez pour ne plus recommencer.

Frank Buchman fut si frappé par la façon dont Victor avait saisi la différence entre remords et repentir qu'il utilisa ces définitions pendant toute sa vie.

Buchman reprit:

– Tu peux avoir un ami qui te comprendra toujours, qui sera toujours auprès de toi et qui sera si passionnant que tu ne voudras plus jamais le quitter.

– Je sais de qui vous parlez, dit Victor. Vous voulez dire Jésus-Christ. J'aimerais bien être son ami, mais je ne sais pas comment.

Alors, sur cette colline face à l'Himalaya, Frank Buchman parla à ce garçon du péché. Le péché, expliqua-t-il, c'est tout ce qui se glisse entre nous et Dieu, ou entre nous et le voisin. Il raconta comment il avait remis, à genoux, tout ce qu'il connaissait de lui-même à tout ce qu'il savait de Dieu.

Victor dit: «J'aimerais aussi le faire.» Ils s'agenouillèrent et Victor pria: «Seigneur, gouverne-moi, parce que je ne sais pas me gouverner moi-même.»

En rentrant au camp il dit à Buchman:

– C'est comme si j'avais été débarrassé de tout mon chargement. Il faut que j'aille raconter à mes amis ce qui m'est arrivé.

A quoi Buchman répondit:

– Si Jésus est ton meilleur ami, alors c'est la moindre des politesses de le faire connaître à tes amis.

Quand vint le moment pour Buchman de quitter le camp, le directeur l'interrogea:

– Que s'est-il donc passé avec Victor? On ne le reconnaît plus.

– Je crois qu'il vaudrait mieux le lui demander, répondit Buchman.

Mais Victor n'était pas là. Apercevant sur la route un gendarme qui emmenait un homme menottes aux mains, il s'était approché pour parler au prisonnier. «Je lui ai dit, raconta-t-il ensuite à Frank Buchman, combien j'étais triste pour lui et qu'il n'y a pas longtemps j'étais comme lui, prisonnier de toutes les choses que je n'aurais pas dû faire. Je lui ai parlé de Paul qui, même en prison, était libre. Je lui ai dit qu'il pouvait aussi être libre et que j'espérais le revoir quand il sortirait de prison.»

Puis Victor avait acheté un bol de riz au curry pour l'apporter au prisonnier.

Quelques mois plus tard, Buchman rendit visite à Victor dans son école et fit la connaissance de beaucoup de ses camarades, musulmans, hindous et britanniques, qui avaient changé à son contact.

Cette histoire fit le tour de l'Inde. Un jour, un évêque luthérien qui voyait Buchman pour la première fois lui dit

d'emblée: «Vous n'avez pas besoin de présentations, j'ai connu Victor.» Il demanda à Frank Buchman s'il ne pourrait pas aider de la même manière son fils qui faisait ses études à Cambridge. C'est cette suggestion qui amena Buchman à l'université de Cambridge. De là il alla à l'université d'Oxford et ce fut le début de l'extension mondiale de son action.

La façon d'agir directe et peu conventionnelle de Frank Buchman était contraire aux méthodes habituelles des missions. Certains la prenaient comme une provocation. Toutes sortes de résistances se manifestèrent contre lui. Le terrain devenait de plus en plus brûlant sous ses pas. C'était le feu de la persécution qui forge les prophètes.

Buchman appréciait d'autant plus le contact des gens qui le comprenaient et l'encourageaient de leur amitié. Dans cette période difficile, il fit la connaissance de celui qui allait devenir un de ses meilleurs amis. Howard Walter était un jeune et brillant Américain. Avec sa femme Marguerite, il vivait à Lahore, dans ce qui est maintenant le Pakistan. C'est là qu'ils se rencontrèrent. Walter connaissait bien l'Asie et jouissait d'une grande renommée comme spécialiste de l'Islam. Un ami le décrivait ainsi: «Un caractère exceptionnel avec une intelligence supérieure et un cœur d'enfant. Un poète né, dont la volonté est pleinement soumise à celle de Jésus-Christ.» Quant à Buchman, il était pour Walter «un homme miraculeux» dont la présence à Lahore avait agi comme une brise fraîche. Lorsqu'en 1916 Walter rentra aux Etats-Unis pour occuper un poste au séminaire théologique de Hartford, il demanda que Buchman soit nommé professeur-assistant avec pour mission de donner aux études une base plus vivante et un horizon plus large. Buchman accepta, et cela d'autant plus volontiers qu'il voulait travailler avec Walter à un ouvrage scientifique sur «le traitement individuel de l'être humain». Il s'agissait de rendre la foi chrétienne plus efficace dans la reconstruction de la société en la transmettant d'homme à homme, tâche qu'avaient déjà entreprise le professeur Henry Drummond à Edimbourg et le professeur Henry B. Wright à Yale.

Le recteur du séminaire, Douglas Mackenzie, consentit à ce que Buchman voyage à l'étranger en plus de ses cours. Frank Buchman avait ainsi l'occasion d'assurer les bases spirituelles de son enseignement et de le mettre en pratique à grande échelle. La possibilité d'associer la théorie et la pratique correspondait à sa vocation profonde. Avec son caractère entreprenant, il concevait son enseignement d'une manière si peu conforme aux usages qu'il suscita immédiatement de l'opposition dans les milieux universitaires. Pour lui, le but d'un séminaire théologique était de former des révolutionnaires capables de changer les structures de la société.

Entre septembre 1916 et juin 1917, Buchman bénéficia de l'enseignement de Henry Wright. Professeur de grec et de latin à Yale, celui-ci avait eu une influence si profonde sur la vie spirituelle de l'université qu'on avait créé spécialement pour lui une chaire sur l'application du christianisme dans la vie quotidienne. Le thème de son cours était: «La volonté de Dieu et l'activité de l'homme.» Son enseignement reflétait l'influence qu'avait exercée sur lui, comme sur Henry Drummond, le prédicateur Dwight Moody. Au mur de sa salle de cours on pouvait lire ces paroles de Moody: «Le monde attend de voir ce que Jésus-Christ peut faire dans, avec, pour et par un homme qui a entièrement soumis sa volonté à celle de Dieu.»

Pour entendre une conférence de cinquante minutes du professeur Wright, Buchman n'hésitait pas à se rendre de Hartford à Yale, un voyage de quatre heures aller et retour. C'est de lui qu'il apprit l'application des quatre principes moraux que lui-même avait découverts chez Robert Speer. Le triangle Dieu-moi-le prochain, qui prit pour Buchman une importance considérable, était aussi l'une des bases de l'enseignement de Wright.

Frank Buchman reconnaissait spontanément tout ce qu'il lui devait: «C'est de vous que je tiens en bonne partie l'essentiel de mon message, lui écrivit-il un jour de Chine. De tous les penseurs que je connais, c'est vous qui incarnez le mieux les principes de Jésus-Christ.»

Si Buchman a su rendre ces principes efficaces alors que le nom du professeur Wright a pratiquement disparu de nos mémoires, c'est parce qu'il exprimait sa foi en la transmettant à d'autres.

En automne 1916, il réunit quelques hommes pour chercher avec eux une stratégie par laquelle la foi pourrait gagner des nations entières. «Je suis persuadé que ce petit groupe apportera au monde une contribution qui peut conduire à une nouvelle dimension d'activité chrétienne, écrivit-il au recteur Mackenzie. Notre pensée principale est celle-ci: le travail auprès des individus doit être la constante et les réunions, le cadre.»

Buchman était maintenant préparé pour une de ses plus grandes aventures, la Chine.

7. La Chine à la croisée des chemins

En ces années-là, la Chine se trouvait à la croisée des chemins. Des traditions millénaires s'écroulaient. Le capitalisme et l'impérialisme de l'Occident avaient fait irruption. De leurs territoires réservés avec statut d'exterritorialité, les puissances occidentales étouffaient toute velléité d'indépendance. Néanmoins l'idée d'une Chine nouvelle se frayait une voie dans les esprits. La question, décisive pour l'avenir du monde, était de savoir quelle direction le pays prendrait.

S'il existait en Chine une personnalité à même de trancher cette question, c'était Sun Yat-sen. Ce médecin, né en 1866, avait fondé en 1905 le Kouo-min-tang, un parti nationaliste populaire. Les trois principes du parti: unité du peuple (nationalisme), droits du peuple (démocratie), bien-être du peuple (socialisme) se répandaient dans la population grâce aux étudiants et aux élèves des écoles missionnaires chrétiennes.

En 1912, la révolution de la Jeune-Chine force la vieille monarchie mandchoue à abdiquer. De Nankin, Sun Yat-sen proclame la République. Il en laisse la présidence au général Yuan Chi-kai, le rénovateur de l'armée. En 1917, il est élu généralissime et chargé de mener la lutte contre les «seigneurs de la guerre», généraux révoltés soutenus par les puissances occidentales, qui s'instituaient gouverneurs de province et minaient l'unité du pays.

Pendant ces années, le sort de la Chine est en suspens et Frank Buchman va avoir une influence sur les événements.

Il avait fait une première visite en Chine en 1916. Il s'était arrêté dans plusieurs ports chinois et avait pris part à une conférence missionnaire à Kuling. Volontairement il était resté sur la réserve. Il désirait avant tout apprendre à connaître le pays et rencontrer les personnes qui pouvaient influencer la marche des événements.

Lors de sa deuxième visite, en 1917, il n'était plus seul. Il était accompagné de ses amis Howard Walter et Sherry Day. Officiellement chargé de préparer une campagne de réveil pour Sherwood Eddy, il se doutait bien qu'il lui faudrait mener son action sur un tout autre plan. Son travail aux Indes lui avait montré combien il était nécessaire de développer le sens de responsabilité dans les forces dirigeantes du pays. Les missionnaires étrangers, malgré leur bonne volonté et leur esprit de sacrifice parfois admirable, ne saisissaient pas toujours les besoins réels du pays. La plupart d'entre eux se contentaient de leurs vieilles méthodes de travail et s'étonnaient d'obtenir de si maigres résultats. Un ecclésiastique anglais, rédigeant un rapport officiel sur le travail missionnaire aux Indes, cita en conclusion ces sombres paroles du prophète Esaïe: «Ce jour est un jour d'angoisse, de châtiement et d'opprobre, car les enfants sont près de sortir du sein maternel et il n'y a point de force pour l'enfantement.» Et Buchman d'ajouter: «Là est le problème.»

Quand il arriva à Changhai en juin 1917, la Chine était plus déchirée que jamais. Le général-président Yuan Chi-kai était mort en 1916. L'immense pays allait se trouver pour de nombreuses années sans gouvernement central. Les seigneurs de guerre se partageaient le territoire. Au même moment, l'appel du président des Etats-Unis Woodrow Wilson pour «le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes» retentit comme un coup de tonnerre. Peu après la Chine entra en guerre, espérant abolir ainsi les privilèges étrangers.

La jeune révolution avait son centre à Canton. Sun Yat-sen en avait pris le commandement, mais, des troubles ayant éclaté, il dut se replier sur Changhai. Buchman y était aussi, mais ils ne se rencontrèrent pas.

En fait Buchman était en route pour la conférence de Kuling. Il s'y trouva en compagnie de missionnaires qui pensaient plus à prêcher la Parole qu'à la mettre en action. Ils suivaient les chemins battus et tenaient des réunions avec des exposés bien préparés sur la foi chrétienne. Mais ils avaient peu de contacts personnels avec les gens et la détresse du pays leur restait étrangère. Surtout ils ne savaient pas collaborer avec les Chinois. Buchman voulut abattre cette muraille de routine et de formalisme. Il parla de «l'amour abstrait que l'on a pour les masses».

«Qui peut, disait-il, mesurer ce que pourrait faire un seul individu vraiment gagné à Jésus-Christ? Si l'on avait pu gagner le général-dictateur Yuan Chi-kai, on aurait pu changer l'histoire de la Chine. Je serais heureux si je pouvais trouver en Chine cinq hommes qui sachent entrer en contact personnel avec les gens. En fait je crois qu'il y en a bien plus. Il faut nous donner à Dieu à cent pour cent. Il nous faut un message qui soit valable pour chacun et partout. On prétend qu'en Chine c'est impossible. Je crois que nous pourrions gagner la Chine à Dieu. Et nous pouvons le faire en allant au-devant de nos adversaires les plus endurcis et en les gagnant. Notre danger, c'est de parler trop des choses de l'Esprit et d'oublier tout le reste. La plupart des problèmes de l'existence tiennent à la vie physique.»

Frank Buchman n'avait pas attendu que la conférence commence pour appliquer ces principes. Il avait fait la connaissance d'un diplomate chinois, Chang Ling-nan, qui habitait le quartier chinois de Kuling. Plus tard, devenu gouverneur de Hankéou, cet homme épargnera à la ville les affres d'une rébellion grâce à son courage. Une de ses filles épousa T.V. Soong qui avait trois sœurs d'une grande beauté: l'une allait devenir la seconde femme de Sun Yat-sen et une autre Mme Tchang Kai-chek.

Après une partie de tennis, Chang retint Buchman à dîner. Celui-ci devait se souvenir longtemps de ce repas de trente plats, parmi lesquels des œufs vieux de vingt ans qui avaient un goût de fromage, des algues, du filet de poisson cru, un

potage aux nids d'hirondelles et, comme dessert, des pétales de chrysanthèmes confits dans toutes sortes de sucreries.

Avec chaque plat, le diplomate prenait un vin différent. Comme il n'était lui-même plus très solide sur ses jambes, il s'imagina que Buchman ne pourrait pas rentrer chez lui à pied. «Et voilà ce qu'en psychologie on appelle projection,» racontera Buchman. Quoi qu'il en soit, Chang le fit ramener dans une chaise portée par six coolies.

A son tour Buchman invita le diplomate à dîner et il lui raconta une expérience qu'il avait vécue en Amérique. Il s'était senti poussé à adresser la parole dans la rue à un homme élégamment vêtu dont il avait deviné la détresse. Pas très sûr de cette «direction intérieure», Buchman se dit que si l'inconnu s'arrêtait au prochain réverbère il l'aborderait. L'homme s'arrêta.

Chang suivait avec un intérêt grandissant les paroles de Buchman relatant sa conversation:

– J'ai eu le sentiment que je devais vous parler, commença Buchman. Vous avez peut-être besoin d'aide.

– Oui, dit l'homme, j'ai besoin d'aide.

– Alors ce doit être Dieu qui m'a envoyé à vous, continua Buchman.

– J'en suis certain, reprit l'homme qui raconta que sa mère était en train de mourir dans l'hôpital voisin. Il était sorti prendre l'air un instant.

Tout en marchant, Buchman partagea avec l'inconnu l'expérience qu'avait été pour lui la mort de certains de ses proches et sa conviction que la vie continue après la mort. Son interlocuteur avait entendu des prédicateurs parler de la mort, mais jamais un homme comme lui et il buvait chaque mot. Ses sept frères et sœurs étaient au chevet de sa mère. Buchman voudrait-il l'accompagner et prier avec toute la famille?

Il reçut peu après une carte d'eux, puis un télégramme annonçant la mort de la mère et une lettre exprimant une profonde gratitude pour son aide.

– Vous croyez que Dieu peut parler à des gens comme nous? demanda Chang.

– Naturellement, répondit Buchman.

Entre temps un orage avait éclaté. Buchman invita Chang à passer la nuit chez lui.

– Mais ma femme m'attend, protesta celui-ci.

– Elle a souvent dû vous attendre, rétorqua Buchman.

Son interlocuteur sourit, acquiesça, mais ajouta que ses coolies devaient rentrer. Buchman lui rappela que trois coolies du voisinage avaient été dévorés par des tigres peu auparavant et que les siens préféreraient sans doute rester. Chang resta.

Avant d'aller se coucher, Buchman demanda au diplomate de lui lire son chapitre favori de la Bible. Dans son embarras, Chang tomba sur une liste généalogique pleine de noms difficiles où revenait sans cesse le verbe «engendra, engendra». Néanmoins, il le lut jusqu'au bout.

Les deux hommes prièrent ensemble, puis ils allèrent se coucher. Le lendemain matin, le diplomate remarqua que c'était peut-être la lecture de la Bible qui l'avait fait dormir si bien.

– Peut-être, dit Buchman. Si nous en lisions maintenant un autre chapitre.

– Cette fois, c'est vous qui lisez, se hâta de dire Chang.

Buchman lui lut les versets 9 à 11 du chapitre 6 de la première lettre aux Corinthiens.

– Je ne savais pas que cela se trouvait dans la Bible, dit Chang. Cela s'applique exactement à moi. Si je n'ai pas voulu passer la nuit ici, c'est que je ne peux pas dormir sans pilules. Le médecin me prescrit des cachets pour m'endormir et d'autres pour me réveiller. Vous êtes la seule personne à qui je l'ai avoué.

Chang changea. Il commença à raconter à d'autres ce qui lui était arrivé et comment Dieu avait porté remède à ses défaites et à ses compromis. Il parla honnêtement de lui-même à sa femme et une vie de famille nouvelle en résulta.

Quelques jours plus tard, il invita quarante de ses amis à rencontrer Frank Buchman chez lui. Son témoignage fit grande impression sur ses hôtes, parmi lesquels se trouvaient des personnalités dirigeantes du pays.

Une telle méthode de travail n'était pas du goût des participants à la conférence missionnaire de Kuling. Ils reprochèrent à Frank Buchman de perdre trop de temps avec les Chinois. On commença à se détourner de lui et à médire de lui. Buchman sentit la résistance, mais ne se laissa pas arrêter pour autant.

Là-dessus Howard Walter le quitta avec deux de ses compagnons pour reprendre son travail en Amérique. Buchman resta en Chine avec son ami Sherry Day. Ils apprirent alors que Sherwood Eddy avait remis sa visite en Chine à plus tard: les deux amis se trouvaient donc sans plan et sans argent. Mais à ce moment précis arriva une autre nouvelle: une fondation américaine pour le travail en Chine mettait à la disposition de Buchman les ressources financières dont il avait besoin pour réaliser son programme. C'était la grande occasion.

Buchman passa aussitôt à l'action. Il choisit quatorze hommes, parmi lesquels d'éminents Chinois. L'un d'eux était Cheng Ching-yi, un collaborateur de l'évêque anglican Logan Roots. Lors de la conférence de Kuling, Cheng avait appris avec l'aide de Buchman à placer sa vie sous la direction de Dieu. Il amena avec lui son ami George Hsu Ch'ien, ministre de la Justice et secrétaire de Sun Yat-sen. Hsu remit à Buchman une lettre d'introduction pour Sun Yat-sen, dans laquelle il écrivait notamment: «Depuis deux ans je suis convaincu que notre pays peut être sauvé par les idéaux incarnés dans un christianisme vivant. Si vous, en tant que chrétien, soutenez pareil programme, il fleurirait, se développerait et porterait des fruits visibles pour le monde entier. En la personne de Frank Buchman nous avons un puissant guide spirituel. Il exerce sur les hommes une influence extraordinaire en les amenant à mettre en action ce qu'ils croient.»

Comme beaucoup de Chinois, Sun Yat-sen avait étudié aux Etats-Unis et plaçait en ce pays une confiance illimitée. Washington et Lincoln comptaient plus pour eux que Voltaire et Robespierre. Le christianisme représentait pour eux un espoir révolutionnaire. Cependant Sun Yat-sen avait rencontré trop de chrétiens pour ne pas entretenir certains doutes quant à leur esprit révolutionnaire. Après la Révolution d'Octobre, il avait envoyé à Lénine un télégramme de félicitations. En même temps il rejetait le matérialisme et tenait les principes moraux pour fondamentaux. La question restait en suspens pour lui: lequel du christianisme ou du communisme amènerait la vraie révolution? Tout l'avenir du pays dépendait de la réponse à cette question. La voie était encore ouverte dans les deux directions.

A plusieurs reprises Buchman rencontra Sun Yat-sen dans la cave d'une cimenterie désaffectée, pourvue de trois issues de secours. La confiance s'établit entre eux. Lorsqu'au printemps 1918 Buchman le revit, Sun Yat-sen renvoya ses conseillers pour rester seul avec lui. Il dit plus tard: «Buchman est la seule personne qui ose me dire en face la vérité sur moi-même.»

Dans le cas précis, la vérité touchait à une question grave. Sun Yat-sen avait quitté sa femme, la mère de ses trois enfants, pour se remarier avec l'une des sœurs Soong. Celle-ci s'était échappée de la maison de ses parents pour l'épouser. Pour elle, ce fut le premier pas sur le chemin de Pékin où, après la mort de son mari, elle fut élevée aux plus hautes positions et fit rejaillir sur la Chine communiste la gloire du nom de Sun Yat-sen. Ce mariage provoqua d'amères divisions au sein de la famille et parmi les partisans de Sun.

Hsu, son secrétaire, et Buchman avaient suivi ces péripéties avec inquiétude. Tous deux sentaient l'importance que la vie privée du chef revêtait pour toute la nation, notamment pour les jeunes révolutionnaires qui le prenaient en tout comme modèle. Nous retrouvons ici l'intuition fondamentale de Frank Buchman sur les rapports entre la vie personnelle et la destinée d'une nation.

Deux mois plus tard, divisions et intrigues aboutirent à une proposition faite au Conseil du Peuple: Sun Yat-sen devait démissionner de son poste de généralissime et transmettre ses pouvoirs civils à un Conseil exécutif dont il ne serait plus que l'un des sept membres. Hsu Ch'ien communiqua personnellement à son chef la nouvelle de ce projet de loi. Colère et menaces s'ensuivirent. Hsu lui demanda alors de quel droit il voulait se venger de l'homme qui avait proposé cette loi, étant donné que lui, un chrétien, n'obéissait pas à la loi de Dieu. Il lui tendit une Bible en l'engageant à lire l'histoire de David et de Bethsabée.

Deux mois plus tard Buchman reçut une lettre de Hsu: «J'ai rappelé à Sun Yat-sen, écrivait-il, que sa première femme l'avait épousé à une époque où il était attaqué de toutes parts. En Chine, nous avons un proverbe selon lequel un homme ne doit pas abandonner la femme qui s'est unie à lui dans une période de détresse. Je lui ai dit aussi qu'il n'était pas bon pour lui d'avoir cette autre femme, si jeune, dans sa maison. Nous avons un autre proverbe qui dit: quand une femme s'attarde dans le camp, les soldats perdent courage. Comment Sun peut-il espérer sauver le pays et renforcer la volonté du peuple quand lui, son chef, se conduit de pareille façon? Si j'ai osé lui parler ainsi, c'est que je sais qu'il aime son pays et qu'il s'affirme chrétien. Il m'a remercié d'être un ami fidèle et m'a demandé à reparler de tout cela plus tard.»

La loi de déposition du président-généralissime fut votée peu après. En mai 1918, Sun Yat-sen démissionna et se rendit à Changhai.

C'est au Japon que Buchman célébra son quarantième anniversaire. En repartant de Nagasaki, il se trouva dans le même train que Sun Yat-sen. Voici ce qu'il écrivit peu après à son ami Hsu: «C'était ma claire direction de prendre ce train à Nagasaki. Sun découvrit que j'étais dans le même train que lui et me fit chercher. Nous avons eu une longue conversation. Vous lui avez rendu un grand service, et à la Chine aussi. C'était courageux de votre part de lui parler si

franchement.» Tous deux descendaient à la gare de Kobé. Ils passèrent la soirée ensemble et se retrouvèrent pour le petit déjeuner. Ce fut leur dernière rencontre.

Buchman revint en Chine quelques semaines plus tard, pour la troisième conférence de Kuling. C'était l'ultime occasion de mettre en action les pensées qu'il avaient eues pour la Chine et que lui avaient inspirées ses entretiens avec Sun Yat-sen. Tout naturellement Chang, le diplomate, et Hsu, qui depuis le départ de Sun Yat-sen était *de facto* premier ministre, prirent une grande part à la préparation de la conférence.

Lors d'une visite au Japon, Hsu Ch'ien en parla à Sun Yat-sen. «Notre entretien a duré plus de trois heures, écrivit-il à Buchman. Le thème général de notre conférence, *Le christianisme, salut de la nation*, lui a plu. Il est convaincu que c'est bien le seul moyen de sauver la Chine. Il a reconnu qu'il avait péché contre le septième commandement et qu'il devait se repentir devant Dieu.»

Avant l'ouverture de la conférence, Hsu réunit au quartier général de Sun Yat-sen un groupe d'hommes, tous des révolutionnaires, en majorité non chrétiens mais tous intéressés par sa conviction que seule la foi chrétienne pouvait sauver la Chine et le monde. Hsu attaqua courageusement les tares morales de la vie nationale: «le despotisme, le militarisme, l'autarcie, l'opium, l'alcool, la mutilation des pieds des femmes, le concubinage et l'esclavage». «Si nous ne pouvons pas sauver la Chine, dit-il, il n'y a pas non plus de salut pour le monde. Si les chrétiens sont impuissants dans notre pays, c'est à cause de leurs péchés cachés.» A la conférence même, Hsu ajouta: «Frank Buchman a la conception inspirée que des hommes comme moi doivent faire la volonté de Dieu dans la vie publique.»

Frank Buchman prépara cette troisième conférence de Kuling en pensant surtout à Hsu et à ses amis. «Ce ne sera pas une conférence ordinaire, écrivait-il à l'avance à l'un des responsables de la rencontre. Des hommes du calibre de C.Y.

Cheng et de Hsu Ch'ien, qui croient que Jésus-Christ est le seul espoir pour la Chine, arriveront de toutes parts, et le résultat sera que les Chinois eux-mêmes se mettront au travail pour christianiser la Chine.»

Songeant aux hôtes de qualité qui allaient arriver après un long voyage, Frank Buchman se prépara à les recevoir d'une manière digne d'eux. «Pourquoi n'aurions-nous pas des fauteuils confortables? Les bâtiments sont trop chichement meublés. Lors des dernières conférences, nous avons été assaillis par des punaises. Les draps de mon lit étaient tout froissés. Des nuées de mouches et de la vaisselle ébréchée, voilà qui n'est guère engageant. Si nous ne veillons pas à ces détails, nous allons repousser les hommes les plus valables que nous voulons gagner. En outre, nous risquons la dysenterie. Une atmosphère de confort et de détente doit régner, car beaucoup de gens arriveront fatigués de leur travail de l'hiver. Les Chinois doivent recevoir une nourriture qui leur convienne. Il nous faut un sens délicat de l'hospitalité et de la tenue d'une maison. On ne peut pas organiser une conférence sur le papier uniquement.»

Toutes ces exigences nouvelles dérangent les habitudes de ceux dont le souci principal était de suivre leur programme d'exposés bien présentés. On sentait croître une sourde résistance contre Buchman. Il la perçut, mais ne se laissa pas troubler. «Dieu est ici, je le sais, c'est pourquoi je ne me fais aucun souci.»

La conférence commença au début d'août. Les bâtiments se trouvaient dans une haute vallée d'une agréable fraîcheur, au-dessus de la plaine étouffante, loin du bruit de la ville.

Arrivèrent comme invités des Chinois qui occupaient dans la vie publique des positions en vue: Hsu, qui en fait gouvernait le pays, le général Wu Te-chen qui, plus tard, comme gouverneur du Grand Changhai, résista à l'agression japonaise, S.T. Wen, du Ministère des Affaires étrangères, et bien d'autres.

Leur présence obligea les dirigeants de la conférence à mettre plus l'accent sur les réalités morales que sur les enseignements intellectuels. Le général Wu dit un soir:

- Ce dont la Chine a besoin, c'est d'un Abraham Lincoln.
- Peut-être d'une quantité de petits Lincoln, suggéra Buchman.
- Certainement, acquiesça le général. Un seul Lincoln ne suffirait pas, car du président jusqu'au plus petit fonctionnaire règnent la corruption et la malpropreté. Voilà pourquoi il nous faut des Lincoln en Chine.

Là-dessus, Hsu Ch'ien de s'écrier: «Ce qui me tient à cœur, c'est le salut de la nation. Aussi je prends cette conférence très, très au sérieux. Mais les ecclésiastiques étrangers qui sont à la tête de nos églises ne savent pas comment sauver la Chine.»

Dans le silence de sa méditation, Buchman avait eu cette pensée très claire: «Dès le début de la conférence, attaque-toi au péché. Que ce soit un grand nettoyage.» Lors d'une des premières sessions, il déclara sans ambages: «La première année de mon séjour en Chine, c'est à peine si j'ai effleuré la surface. L'année dernière, j'ai entrepris de gratter la couche extérieure. Cette année, nous voulons aller plus profond. C'est maintenant seulement que je commence à voir où réside le vrai problème.»

Il insista ensuite sur l'armature morale du christianisme. La façon la plus directe d'atteindre l'homme moderne, disait-il, était de le confronter aux normes absolues du Christ: honnêteté, pureté, désintéressement, amour. Puis Buchman se fit plus incisif: «Lorsque je suis venu en Chine cette année, un homme, un véritable médecin des âmes, m'a dit de donner aux gens une forte potion contre la perversion. Si je vous raconte cela, c'est que j'ai vu en ces lieux des cas d'amitiés particulières. Je ne veux porter aucun jugement. Je me contenterai de dire qu'elles sont malsaines. Et je me sens obligé de répéter les paroles de cet homme qui en sait plus long que moi. C'est un grand problème. De telles amitiés commencent souvent à l'école et se prolongent ensuite durant la vie entière.»

Ces mots déchaînèrent une tempête d'indignation. Dans leur colère, quelques Européens s'adressèrent à l'évêque anglican de Hankéou, Logan Roots. D'autres essayèrent de calmer le jeu en conduisant la conférence dans des eaux moins agitées. Ils demandèrent instamment que le mot péché ne soit plus prononcé. Mais Buchman continuait à piloter sa barque tout droit à travers les vagues déchaînées et laissa les Chinois décrire les conséquences du péché dans la vie de la nation. Le général Wu parla de la corruption et des concubines en terminant par ces mots: «J'ai décidé d'aider nos dirigeants pour qu'ensemble nous puissions construire un Etat nouveau, un gouvernement nouveau, une armée nouvelle. Nous chrétiens devons révolutionner notre Eglise.»

Un autre jour, Buchman parla du «péché de ceux qui veulent apporter un changement autour d'eux sans changer eux-mêmes, qui restent assis à leurs bureaux sans être aux prises avec les besoins réels». Beaucoup de ceux qui se sentaient atteints personnellement et s'estimaient offensés firent chorus avec les critiques. Pour la première fois, Buchman était l'objet d'une campagne de diffamation. Certaines insinuations étaient si perfides qu'il en vint à douter de ses propres mobiles.

A cela s'ajouta le fait que le philanthrope qui avait financé la conférence jusque-là coupa brusquement les vivres. Pour ne pas dépendre de cet homme, Buchman régla les factures sur son propre compte en banque, du reste assez maigre. «Je suis prêt à poursuivre mon travail sans aide extérieure, écrivait-il. Je sais ce que cela veut dire de vivre par la foi et la prière, sans avoir recours à l'or ou l'argent de quiconque.» Buchman était conscient de la puissance inouïe des forces négatives. «Quand est-ce que l'Eglise chrétienne sera prête à regarder en face la réalité du chapitre premier de l'épître aux Romains?» demandait-il.

Son ami Sherry Day était au lit, malade. Buchman se sentait si isolé et découragé qu'un soir, passant devant un étang, il se dit: «Comme il serait bon d'être couché là au fond!»

Ce qui le consolait, c'est que chez les Chinois des changements visibles se manifestaient. On réparait des torts, sur le plan personnel et sur le plan national. Des personnalités dirigeantes devenaient des hommes libres, qui osaient témoigner ouvertement de leur foi.

Mais dans les coulisses les adversaires non-chinois de Buchman s'étaient concertés pour se débarrasser de lui. L'évêque Roots, qui devint plus tard primat de l'Eglise anglicane en Chine et un partisan décidé de Buchman, se laissa influencer par les forces négatives. Ayant reçu d'un membre du comité financier de la conférence de Kuling une liste détaillée des plaintes contre Buchman, il répondit par télégramme qu'il fallait payer à Buchman un mois de vacances et le renvoyer en Amérique.

Pendant cette période difficile, Buchman écrivit à son ami Howard Walter: «Je puis dire avec l'apôtre Paul qu'une grande porte s'est ouverte, mais que les adversaires sont nombreux. Je suis convaincu que cette opposition a des causes beaucoup plus profondes que nous ne pensons. Nous ne le voyons qu'obscurément, mais j'espère que le moment viendra où nous verrons comme en plein jour.»

Environ six ans plus tard, en 1924, la vérité éclata. En proie à une grande détresse, le responsable financier de la conférence de Kuling, une personnalité chrétienne marquante, se confia à un ami de Buchman. Quoique marié, il avait eu des relations intimes avec des Chinoises et avait cédé au chantage de ceux qui voulaient se débarrasser de Buchman. Cette histoire parvint aux oreilles de l'évêque Roots, qui se repentit amèrement de son comportement. Plus tard, il écrivit à Frank Buchman: «Vous avez beaucoup à me pardonner. Vous avez vu clair dès le début.»

La tragédie chinoise allait vers son dénouement. Hsu Ch'ien et ses amis se virent séparés de l'homme qui les avait tant aidés. En même temps se déclencha en Chine un mouvement de réaction contre l'Occident chrétien. Hsu tint bon. En 1919, représentant le gouvernement de Canton à la conférence de

la paix à Paris, il écrivit: «Pour moi, le christianisme est le salut du pays et Sun Yat-sen est du même avis. J'espère que les puissances étrangères ne soutiendront pas les militaristes du Nord. Je prie Dieu de sauver la Chine et de modifier la politique erronée des Alliés.»

Les Alliés reconnurent néanmoins le gouvernement du Nord, ce qui provoqua une explosion de haine envers l'Occident et enfonça la Chine encore plus profondément dans la guerre civile.

En 1923, Sun Yat-sen se sentit si abandonné qu'il saisit la seule main qui lui était encore tendue, celle de la Russie soviétique. Lénine lui détacha deux de ses meilleurs hommes, le Russe Michel Borodine et le général allemand Blucher, plus connu sous le nom de Galen. En contrepartie, Sun Yat-sen devait envoyer Tchang Kai-chek à Moscou. Hsu Ch'ien, se sentant mis à l'écart, reprit à Canton sa carrière de professeur. Il se joignit cependant à Sun lorsque Borodine les invita tous deux à collaborer à la «reconquête de la Chine par les forces démocratiques». La même année, Hsu faisait parvenir à Buchman une brochure dans laquelle il réaffirmait sa conviction que seule une force morale et spirituelle pourrait sauver la Chine.

Sun Yat-sen, atteint d'un cancer, consacra fiévreusement ses dernières forces à des conférences qui devaient être son legs spirituel. Lorsqu'il mourut, sa veuve demanda un ensevelissement chrétien, au cours duquel Hsu prononça l'allocution funèbre. La presse publia une photo avec cette légende: «L'orateur affirme que Sun fut un disciple, un partisan révolutionnaire de Jésus-Christ.»

Borodine avait désormais les mains libres. La révolution suivit son cours, une révolution dont la force motrice n'était pas le christianisme, mais le communisme.

Déçu de ne pas avoir réussi à unir les forces chrétiennes, Hsu se retira de la vie publique. Tchang Kai-chek renforça la position du Kouomintang qui adopta en 1924 les trois «principes populaires» de Sun Yat-sen comme programme du parti.

Lorsqu'en 1927 Tchang Kai-chek rompit avec le communisme, Borodine fut rappelé à Moscou. Il mourut en Sibérie en 1951, victime d'une des purges de Staline.

La guerre civile se poursuivit. Sous la dictature militaire de Tchang Kai-chek, le Kouomintang essaya en vain de mettre fin à la corruption des classes dirigeantes. Après la grande offensive de Mao en 1949, la République populaire de Chine fut proclamée, tandis que le gouvernement et l'armée du Kouomintang s'enfuyaient à Formose.

Alors que Frank Buchman se reposait au Japon après ses déboires à la conférence de Kuling de 1918, il reçut la nouvelle que Howard Walter était mort subitement de la grippe à Lahore. Pour Buchman, ce fut un coup très dur. «C'était une âme lumineuse et la richesse de son amitié durera à jamais,» écrivit-il à la veuve de son fidèle collaborateur.

Le petit livre *Soul Surgery* (Chirurgie de l'âme), paru à Londres en 1932, est l'esquisse d'un ouvrage plus important qu'il se proposait d'écrire avec Howard Walter. La mort de son ami l'empêcha de réaliser ce projet. C'est le seul livre auquel Frank Buchman ait mis la main. Doué d'une force de langage extraordinaire, il se sentait appelé à transmettre son message par la parole plutôt que par des écrits.

Il se trouvait encore au Japon lorsque lui parvint un appel pressant de sa mère. Son père, très malade, avait besoin de lui. En avril 1919, il prit donc le bateau pour rentrer aux Etats-Unis.

LA GRANDE PERCÉE

Avec le professeur Streeter, d'Oxford



8. Le saut dans le vide

Les deux années suivantes sont marquées chez Frank Buchman, que les événements de Chine ont ébranlé, par un trouble intérieur, prélude à un grand bond en avant.

De retour aux Etats-Unis, il se préoccupa d'abord de procurer une période de repos à sa mère, qui s'était épuisée à soigner son mari. Pour la laisser recouvrer ses forces dans la tranquille maison d'Allentown, il prit son père avec lui à Hartford.

Buchman venait de reprendre ses activités universitaires lorsqu'il se vit soumis à l'une des plus grandes tentations de sa vie. John Rockefeller lui offrait des bureaux spacieux, un état-major de collaborateurs et des ressources financières abondantes: c'était assurer une base solide à son travail. Ainsi libéré pour toujours de tout souci matériel, il aurait pu se consacrer sans entraves à son activité spirituelle. N'était-ce pas une occasion unique d'implanter dans la vie quotidienne des Américains sa vaste expérience du monde? Pourtant une prémonition le retenait. Ne courait-il pas le danger de devenir le prisonnier d'une institution? N'avait-il pas appris en Chine à quoi l'on s'exposait en dépendant d'un bailleur de fonds?

Une lettre adressée à John Mott sur son travail en Asie montre bien ce qui occupait sa pensée. Il demandait un changement total d'objectifs: une action en profondeur sur un petit nombre plutôt qu'une influence diffuse sur les masses. Plus tard il a exprimé ses expériences à ce sujet par une image: il ne sert à rien de se mettre au deuxième étage d'un

hôpital pour verser des gouttes pour les yeux sur la foule massée dans la rue. John Mott lui donna raison: «On a tendance aujourd'hui à aller dans le sens opposé. On veut des résultats spectaculaires, alors qu'il est nécessaire de rendre plus vivante la foi acquise avant d'aller plus loin.»

A un autre ami, Buchman écrivait: «Je passe par une période où Dieu se montre prodigue. Il me donne aussi le sentiment qu'on ne doit pas mettre sa confiance dans les hommes mortels. J'ai conscience de mon propre désarroi. Dans toutes les offres qu'on me fait pour l'année à venir, je vois de graves dangers. Ma pensée est qu'il me faut attendre. Nettoyons le pont du navire et ne nous encombrons pas de bagages inutiles.»

En conséquence, Buchman refusa l'offre de Rockefeller. Aussitôt certaines sources de fonds tarirent définitivement. Les tenants de l'ordre établi avaient discerné en Buchman un esprit remuant qu'il valait mieux ne pas trouver sur son chemin. Quant à lui, il avait fait un saut dans l'inconnu. Ce n'était que le premier.

De Hartford il commença à visiter d'autres universités de la côte atlantique. Partout il était assailli par des jeunes gens qui cherchaient du secours. Souvent il trouvait à peine le temps de dormir pendant les week-ends.

Quand il se rendait quelque part, il ne manquait jamais d'emmener avec lui des étudiants d'universités précédemment visitées, afin qu'ils aient l'occasion de transmettre leurs expériences.

En mai 1920, il s'embarqua ainsi pour l'Europe en compagnie de deux étudiants de Yale. En Angleterre, il rencontra des amis américains dont certains se joignirent à lui. Voyager avec Frank Buchman était une bonne école de caractère, mais aussi l'occasion de s'initier à la culture et à l'histoire du pays visité. Plus précieuses encore étaient les rencontres que l'on faisait avec lui; elles semblaient se produire tout naturellement. A Lucerne, Buchman et ses amis se trouvèrent à l'Hôtel National avec le roi Constantin de Grèce, la reine

Sophie et leur famille, qui étaient en exil. Leur cousin, le prince Richard de Hesse, était en visite auprès d'eux avec sa mère, une petite-fille de la reine Victoria.

Le prince Richard a souvent évoqué le souvenir de cette première rencontre avec Buchman. La cordiale franchise de celui-ci et son rire contagieux apportaient comme une bouffée d'air frais dans l'atmosphère cosmopolite de l'hôtel.

Alors que Frank Buchman se trouvait à Rome avec ses compagnons de voyage, il apprit la mort de son frère adoptif Daniel, fils de son oncle Daniel Buchman. A la mort de ce dernier, les parents de Frank avaient adopté le jeune Daniel. De dix-huit ans le cadet de Frank, il avait un aspect avenant, mais un caractère faible. «Je n'ai aucune ambition, écrivait Daniel à son frère. J'aime seulement aller et venir, agir à ma guise, batifoler sans me lier à personne. Je passe mes journées à rêvasser et à construire des châteaux en Espagne. J'aimerais faire de grandes choses, mais finalement je n'aboutis à rien.» Frank s'était attaché à lui et s'occupait beaucoup de lui. Ce ne fut pas sans mal qu'il réussit à lui faire suivre une école, puis un apprentissage. Où qu'il soit, de près et de loin, il lui écrivait pour l'encourager. Dans une lettre de Chine, il lui disait: «Hier j'étais assis sur la plage et j'écoutais le bruit des vagues. Je pensais à toi avec affection. Chaque fibre de ton être m'est précieuse et nous sommes tous fiers de toi.»

En 1917, Daniel s'était engagé comme volontaire dans l'armée et il y avait contracté la tuberculose. Après sa démobilisation, il écrivit à Frank: «Je quitte les Etats-Unis en homme découragé et malade. Je ne savais pas que l'argent que tu m'as donné l'été passé représentait tes dernières économies. Je désire te rembourser, c'est pourquoi je m'expatrie. Dans d'autres pays, je pourrai gagner de quoi te témoigner ma reconnaissance.» Il trouva un emploi dans la marine marchande et fit plusieurs voyages en Europe. Lors d'un congé à Paris, il eut une rechute et succomba.

Frank Buchman vint en toute hâte de Rome à Paris pour l'enterrement. Il reçut ensuite un télégramme du prince Paul de Grèce le priant de l'accompagner aux Etats-Unis au début de l'hiver. Mais pendant qu'il attendait le prince à Londres, la famille royale fut rappelée en Grèce par un plébiscite.

Buchman profita de son séjour en Grande-Bretagne pour donner suite à la requête de l'évêque luthérien rencontré en Asie et alla voir le fils de celui-ci à Cambridge. Il était loin de se douter des répercussions qu'entraînerait cette visite. Le travail parmi les étudiants ne manquait pas. Bientôt il eut tant à faire qu'il demanda une prolongation de son congé et accepta l'hospitalité que lui offrait le Westminster College. A Cambridge comme dans les universités américaines, un renouveau spirituel se manifesta parmi les étudiants qui décidaient de vivre sous la direction de Dieu après leur rencontre avec Buchman.

En décembre, celui-ci rentra à Hartford, où il fêta Noël avec ses parents. Son idée était d'inviter en Amérique certains des étudiants dont il avait fait la connaissance en Angleterre, puis de retourner avec eux à Cambridge pour le semestre d'été. Le recteur Mackenzie y consentit, prêt à tout pour garder attaché à Hartford ce voyageur impénitent.

En mars, Frank perdit son père. Après avoir veillé à ce que des amis prennent soin de sa mère, il se sentit pour la première fois dégagé de ses obligations envers sa famille, qu'il avait entourée d'une si fidèle sollicitude. Il se trouva que la pension militaire de son frère Daniel fut reportée sur lui. Pendant les vingt années qui suivirent, ces cinquante dollars par mois allaient être son seul revenu fixe.

Au printemps de 1921, Buchman retourna à Cambridge. Peu de jours après se produisit l'événement qui devait marquer un tournant capital dans sa vie. Il rentrait à bicyclette au Westminster College. Il était tard. Il avait passé la soirée à discuter avec des étudiants, tous vétérans de la guerre revenus à la vie civile. Il ressentait en lui l'inquiétude qui ne l'avait guère quitté pendant cette période de transition. Il se

demandait si son activité, limitée comme elle l'était au cadre des organisations religieuses et universitaires, répondait à la situation troublée de l'après-guerre et si elle était en mesure de donner à une génération cynique et désorientée une foi d'où naîtrait un nouvel ordre social. Tout à coup, une pensée s'imposa à lui avec une telle force qu'il en perdit le contrôle de sa bicyclette: il dérapa et faillit tomber. «Je veux t'utiliser pour reconstruire le monde.» Cet appel lui revenait avec insistance. Il en fut si effrayé qu'une fois rentré chez lui il n'osa pas mettre cette pensée sur le papier. Bien que l'appel continuât à se faire entendre les jours suivants, il n'eut pas le courage d'en parler à ses amis.

Il savait ce que cela signifierait pour lui. Il avait compris en Chine que sa tâche et celle de ses amis était de faire de la foi la force qui sauverait la nation; il fallait maintenant que cela englobe le monde entier. Tout en sachant qu'une pareille entreprise dépasse les facultés humaines, il l'accepta dans son cœur.

Quelques semaines plus tard, à Oxford, il fit la connaissance de Loudon Hamilton et de ses amis. Ce fut le début d'une aventure qui allait faire sentir ses effets dans le monde entier.

Buchman était venu à Oxford pour un week-end; il était à la recherche d'un ami de Princeton, Alex Barton. Il frappa à une porte du Christ Church College, interrompant dans son travail un étudiant qui devint plus tard Sir George Lloyd-Jacob, juge à la Cour suprême. George essayait de profiter de l'absence de son voisin, un bruyant joueur de piano, pour se concentrer sur ses études, et voilà que cet homme d'âge moyen, déclinant son nom et celui de son ami, venait le déranger. Au cours de la conversation, on parla des étudiants américains. Buchman lui dit: «Là-bas nous avons une génération désemparee. S'il y a ici des jeunes dans la même situation, on pourrait peut-être les aider.» L'étudiant laissa entendre que son voisin le pianiste, Loudon Hamilton, pourrait mettre à profit ce genre d'aide et referma avec soulagement la porte sur l'intrus.

En sortant, Buchman rencontra l'ami qu'il cherchait, accompagné d'un étudiant de haute taille aux larges épaules: c'était Loudon Hamilton. Celui-ci, par politesse, invita Buchman au «Club du Bœuf et de la Bière», une société de philosophie qui tenait séance le même soir. Comme à Cambridge, Buchman trouva là un mélange d'anciens combattants sceptiques (Loudon Hamilton, ex-capitaine dans l'armée, était l'un d'eux) et de jeunes intellectuels contestataires qui n'avaient pas fait la guerre. Les discussions étaient verbeuses et confuses. «Nous ne cessons pas de parler quand nous n'avions plus rien à dire,» explique Loudon Hamilton. Pour la forme, on donna finalement la parole à l'hôte américain. Celui-ci se déclara d'accord avec ce qui avait été dit, mais avant tout avec l'opinion exprimée par tous qu'il fallait changer quelque chose dans le monde. Il parla des étudiants de Cambridge qui avaient commencé par se changer eux-mêmes. Comme, à Oxford, l'idée que les étudiants de Cambridge devraient changer ne saurait heurter personne et que Buchman avait frappé chacun par son naturel, la réunion se termina dans la bonne humeur.

Au grand étonnement de Loudon Hamilton, George, son compagnon de chambre, lui proposa d'inviter Buchman au petit déjeuner le lendemain. Il eût été impossible à Loudon de ne pas acquiescer, mais il commanda des mets copieux afin que Buchman n'eût pas trop envie de parler. Le petit déjeuner suivit d'abord un cours normal: on discuta de sport, des examens, du temps. Le ton changea subitement lorsque Buchman se mit à parler de la Chine. Il raconta son entrevue avec la directrice d'une école supérieure de jeunes filles à Hong-Kong. Elle se plaignait à lui d'une élève qui avait volé.

– Et vous, quand avez-vous volé pour la dernière fois? fut la question inattendue de Buchman.

– Je me souviens, répondit la directrice, d'avoir pris de l'argent dans le bureau de mon père quand j'étais petite.

– Pourquoi ne raconteriez-vous pas cela à cette jeune fille?

Elle le fit et ce geste eut de nombreuses répercussions dans toute l'école.

Ce récit fut suivi d'un long silence. A la stupéfaction de Hamilton, son camarade déclara sans ambages: «Je ne suis pas toujours honnête dans les questions d'argent.» Ce fut un choc pour Hamilton. Il se rappela soudain que, peu de temps auparavant, il avait participé à un bal d'étudiants sans payer l'entrée. A la fin du petit déjeuner, il en était à se demander à qui il pourrait emprunter de quoi rembourser ce billet.

Les jours suivants, Hamilton s'étonna du nombre de ses camarades qui avaient été impressionnés par Frank Buchman lors de la soirée au club. Des étudiants qu'il ne connaissait pas venaient le trouver pour savoir qui était Buchman, où et quand on pouvait lui parler. Aussi fut-il tout naturel pour Hamilton de l'inviter à revenir pour un week-end.

Cette fois-ci, Buchman arriva avec trois étudiants de Cambridge. Parmi ceux dont il fit la connaissance au cours de cette deuxième visite se trouvait un brillant sujet, libre-penseur militant. Il organisait le dimanche après-midi des réunions où, après l'exposé d'un théologien, on ouvrait une discussion sur la foi. Il s'arrangeait toujours pour que les débats se terminent par un vote où une majorité se dégageait en faveur de l'athéisme. Lorsque ce jeune homme apprit que Buchman se trouvait à Oxford et qu'il croyait au Saint-Esprit, il l'invita à prendre le café dans sa chambre dans le but de le libérer de ses idées surannées. Buchman écouta pendant une heure les arguments de l'athée et se contenta de placer de temps en temps un «Tiens, tiens. - Ah oui? - Vraiment? - Comme c'est intéressant!»

Tout à coup l'étudiant demanda:

– Ne voulez-vous pas me dire ce que vous pensez de moi?

Buchman le regarda droit dans les yeux et répondit:

– Vous ne voudriez pourtant pas que je sois tout à fait franc avec vous?

Comme l'autre insistait, Buchman lui dit: «Tout d'abord, vous êtes divisé intérieurement, vous êtes en conflit avec vous-même.» L'étudiant acquiesça. Buchman continua: «Vous avez une vie de famille malheureuse.» L'étudiant approuva d'un signe de tête. Enfin Buchman ajouta qu'il avait sans

doute besoin d'aide sur le plan moral. Cette fois l'étudiant se rebiffa: il était parfaitement maître de lui, assura-t-il.

La pendule sonnait minuit et Buchman se leva pour partir. L'étudiant dit:

– Non, ne partez pas.

– Je reste à une condition, concéda Buchman. C'est que vous et moi écoutions Dieu pendant un moment.

L'athée fit une réponse tout à fait inattendue:

– Je ne peux pas, je vous ai menti tout à l'heure.

Et toute la vérité éclata...

Tous deux terminèrent l'entretien ce soir-là à genoux. L'étudiant fit deux démarches dès le lendemain: il écrivit à son père une lettre d'excuses qui guérit la famille de ressentiments accumulés pendant des années. Puis, sa thèse sous le bras, il se rendit chez son professeur. Il développait dans cette thèse une philosophie pour l'Angleterre de l'après-guerre qu'il fondait sur l'athéisme. Le professeur, qui avait une haute opinion de l'intelligence de son étudiant, fut surpris de voir celui-ci poser sur son bureau son travail encore inachevé en disant:

– Nous devons le mettre au panier.

– Pourquoi? demanda le professeur.

– Notre intention était de trouver la vérité suprême. La vérité suprême est que Dieu est devenu réalité pour moi.

A la suite de cette seconde visite de Buchman à Oxford, des étudiants eurent l'idée d'organiser un week-end à Cambridge pendant les prochaines vacances. Ces journées marquèrent une étape décisive dans la vie de Loudon Hamilton et de beaucoup d'autres.

A l'automne, Buchman repartit pour les Etats-Unis. Il ne se rendait pas encore compte de tout ce qu'il avait mis en mouvement. Mais en lui-même l'inquiétude devenait obsession. Un matin il nota au cours de son temps de silence: «Tu dois démissionner de Hartford. Ne te tourmente pas pour les conséquences financières. Une vie transformée est la meilleure des sécurités. Il te faut tenter l'expérience. Aie

le courage de faire le saut dans le vide.» Mais ce n'était pas encore le moment. Il devait assurer ses cours à Hartford.

En décembre arriva une invitation d'un officier anglais, le général David Foster. Cet officier, délégué à la conférence du désarmement à Washington, voulait présenter Buchman à une trentaine de ses collègues. Dans le train de nuit qui l'emmenait à Washington, Buchman ne pouvait pas dormir. Il entendait sans cesse résonner à ses oreilles, au rythme saccadé des roues, le mot: «Démissionne, démissionne, démissionne.» Une pensée, latente depuis longtemps, devenait à présent un ordre clair.

Lorsqu'il fit part de sa décision à sa mère, elle en fut épouvantée. «Ne te fais pas de souci, lui écrivit-il pour la rassurer. Le souci peut être mortel. Je sens en moi une paix qui surpasse toute intelligence. Le meilleur est encore à venir.»

Cette confiance devint un élément fondamental de la vie de Frank Buchman. Toute inquiétude avait disparu.

Le recteur Mackenzie fit tout son possible pour le faire revenir sur sa décision, mais Buchman tint bon. A la fin du semestre, en mars 1922, il s'embarqua pour l'Angleterre. Des amis avaient payé son voyage.

Avec Gandhi



9. Prophètes d'une ère nouvelle

A leur retour du week-end organisé à Cambridge, Loudon Hamilton et ses amis s'interrogèrent sur les suites à donner aux changements qui s'étaient produits dans leurs vies. Six d'entre eux se retrouvèrent un soir. Quelques jours plus tard, ils invitèrent six condisciples; il en vint quarante-quatre. Le nombre des étudiants dont la vie trouvait une nouvelle orientation augmenta si rapidement qu'un des professeurs les plus respectés d'Oxford parla d'une «nouvelle illumination dans cette vieille université».

Cette vague de changements fit d'Oxford un centre du travail de Buchman. Dix années plus tard, des centaines d'étudiants se réunissaient chaque jour pour échanger leurs expériences et dresser des plans d'action.

Un journaliste alors bien connu, Harold Begbie, comptait parmi ses amis un invalide de la Royal Air Force. Ce jeune officier souffrait beaucoup de son infirmité. Un beau jour, surpris de lui voir un air réjoui et un maintien assuré, Begbie lui demanda ce qui s'était passé. «J'ai rencontré un homme du nom de Buchman,» fut la réponse. Le journaliste chercha aussitôt à faire la connaissance de Buchman et de ses amis. De ses conversations avec eux, il tira un livre qu'il publia sous le titre de *Life Changers* (Vies transformées). Il décrit Frank Buchman comme «un homme d'âge moyen, jeune d'allure, dont l'apparence fraîche et soignée révèle l'Américain typique. Sa démarche et ses gestes dénotent un entrain inaltérable. Jamais il ne se laisse aller, jamais sa tenue n'est relâchée. De bon matin déjà, il a l'œil vif, le port droit et athlétique.

Dès le petit déjeuner, il amène un souffle d'air frais. Il est rare qu'on trouve des gens calmes et détendus capables de répandre autour d'eux une atmosphère de bien-être aussi contagieuse...

«Je suis tenté de croire que si M. Pickwick (le célèbre héros du roman de Dickens) avait eu un fils et que ce fils ait émigré en Amérique dans son enfance, celui-ci aurait ressemblé à cet aimable et bienveillant chirurgien des âmes.

«Au cours de ces dernières années, un travail discret a été accompli parmi les étudiants de plusieurs universités et ce travail est l'œuvre d'un seul homme. A mon avis, son génie tient à ce qu'il s'occupe de chacun personnellement avec un soin inlassable, car pour lui l'individu compte plus que la masse, la partie est infiniment plus grande que le tout. C'est pourquoi il évite toute propagande spectaculaire.»

Quant à ce que Frank Buchman pensait lui-même de son activité, on le trouve dans une note écrite un matin de mai 1924: «Parcours le monde. Prends avec toi un groupe apostolique. Agir seul est un faux principe. Nous sommes menacés par l'écroulement de la civilisation. Nous vivons dans un siècle égoïste, obsédé par le sexe. Qu'importe si d'autres époques ont été meilleures ou pires! Nous avons affaire à un monde où le péché est devenu attrayant. C'est le bien qu'il nous faut rendre attrayant et intéressant. Tes jeunes gens doivent devenir les prophètes d'une ère nouvelle.»

Comme François d'Assise et Ignace de Loyola, Frank Buchman voulait emmener de pays en pays un noyau d'équipiers militants et sortir ainsi du cadre traditionnel des institutions chrétiennes pour lancer une Eglise figée sur des voies nouvelles.

Pour sa première expédition, il choisit six hommes: Sherry Day, de l'université de Yale, qui avait été avec lui en Chine, Loudon Hamilton et Eustace Wade, d'Oxford, Godfrey Webb, de Cambridge, Sam Shœmaker, de Princeton, qu'il avait rencontré en Chine, et Van Dusen Rickert, de Princeton, son secrétaire.

Le 9 juin 1924, Buchman était à New York, où il fit ses adieux à sa mère. Elle le remercia du temps qu'il lui avait consacré. «Dieu prendra soin de nous, lui dit-elle. Tous disent que tu les as tellement aidés. Je tâcherai d'être vaillante. Adieu et, j'espère, au revoir je ne sais pas où, je ne sais pas quand.» Ce fut leur dernière rencontre.

A Londres, Frank Buchman descendit au Brown's Hotel où, pendant les années qui suivirent, il allait être toujours l'invité du directeur. Il y retrouva le roi Georges de Grèce, de nouveau en exil. Il rencontra également Rudyard Kipling et le poète Siegfried Sassoon. Celui-ci devait lui écrire: «Mon instinct me dit que votre succès repose sur la simplicité. Je commence à apprendre que la simplicité est plus importante que toute autre chose. La confiance dans la vie, voilà ce qui manque à notre génération, dont la pensée est confuse. Pour moi, simplicité et foi son synonymes et il peut en résulter des miracles.»

La petite équipe se rendit en Turquie en passant par Bucarest où, à la demande instante de la reine Sophie de Grèce, Buchman alla voir sa fille, la princesse Hélène de Roumanie, épouse du prince héritier Carol. Il prit le thé dans la nursery avec leur fils, le futur roi Michel de Roumanie.

De Turquie, les six voyageurs partirent avec Buchman pour la Terre Sainte, puis pour les Indes. C'était une rude école pour ces jeunes hommes que de prendre contact avec des populations si différentes d'origine et de pensée. Il leur était encore plus difficile de trouver une véritable unité entre eux. Déjà les petits incidents de la vie quotidienne – le prêt d'un stylo, la vie en commun dans une même chambre, la ponctualité aux repas ou à l'heure du départ, la discipline de l'hygiène dans les pays chauds – fournissaient des occasions de frottements ou même de disputes pénibles. «On peut être à la fois en Terre Sainte et en enfer,» remarqua un jour Buchman. Il devait sans cesse leur rappeler qu'on ne peut exercer d'influence sur la volonté d'un homme d'Etat sans avoir remporté la victoire sur sa propre volonté.

La situation politique aux Indes était dominée par la lutte pour l'indépendance que conduisaient le mahatma Gandhi et ses camarades de combat, Rajagopalachari, Mohammed Ali et le pandit Nehru. Buchman voyait souvent ces hommes. Il fit cadeau à Nehru du livre de Begbie *Life Changers*. Buchman gardait le contact avec tant de gens que son secrétaire Rickert était souvent débordé par son abondante correspondance. Il arrivait à se lier d'amitié avec les personnalités les plus difficiles. En témoigne sa rencontre à Madras avec un homme d'affaires écossais, Georges Kenneth. Buchman se rendit à son bureau.

– Je suis occupé, dit Kenneth,

– Moi aussi, répliqua Buchman. Voici de la lecture pour vous.

Il posa sur le bureau le livre *Life Changers*, avec son adresse, et repartit. Le lendemain, Kenneth l'appela au téléphone: «J'ai lu votre livre. Que puis-je faire pour vous? Ma voiture est à votre disposition. Moi de même. J'aurai toujours du temps pour vous.»

Le gouverneur de Madras, Lord Goshen, fut stupéfait du changement de son ami Kenneth, qui avait la réputation d'être le plus gros buveur du club. Il remit à Buchman des lettres de recommandation pour les gouverneurs du Bengale et de Bombay. Kenneth de son côté convoqua ses douze collaborateurs indiens. «A partir de maintenant, leur dit-il, nous allons travailler différemment. Je vous ai traités comme des chiens et vous m'avez obéi par peur. J'aimerais que vous m'aidiez à placer notre affaire sur des bases nouvelles.»

Alors que le fossé entre Indiens et Anglais se creusait de plus en plus, les effets du travail de Frank Buchman faisaient sensation dans tout le pays.

Buchman et Gandhi se virent à plusieurs reprises. Ils faisaient de longues promenades sur la plage. «C'était comme déambuler avec Aristote,» commenta Buchman. Un jour à Delhi, lors d'un déjeuner chez le vice-roi, Lord Reading, la conversation tomba sur les frères Ali, que Buchman connaissait personnellement.

– Ces coquins, fit le vice-roi, il faut toujours que je les renvoie en prison. A ma place, comment les auriez-vous traités?
– Juste comme vous venez de me traiter, répondit Buchman: en hôtes d'honneur pour lier connaissance.

Lord Reading suivit ce conseil et fut le premier à recommander d'associer les frères Ali à la conférence de la table ronde à Londres.

Frank Buchman fut invité à la cérémonie d'installation du vice-roi par intérim, Lord Lytton. Celui-ci déclara plus tard que Buchman avait été un des trois Américains qui l'avaient le plus aidé: «Il m'a appris comment parler à l'homme de la rue.»

Il n'était pas toujours facile à Buchman de conserver son équipe. Loudon Hamilton tomba malade et dut rentrer prématurément. Rickert, épuisé par les fatigues de l'expédition, dut partir avec Hamilton. Un autre collaborateur reçut des Etats-Unis l'offre d'une paroisse importante. Pendant des mois, il tergiversa. Buchman, pénétrant ses arrière-pensées, lui fit part de son opinion par écrit: «Tu risques de nous quitter à mi-chemin, ce qui nuira à la cause qui te tient à cœur. Je me suis toujours efforcé de laisser libre cours à ton style personnel, mais ce dont tu as besoin, c'est d'une activité sans éclat et non d'actions spectaculaires.» On retrouve ici l'idée fondamentale de Frank Buchman: ne pas rechercher l'extraordinaire, mais trouver l'exceptionnel dans le quotidien. «Si tu te sens poussé à aller ailleurs et si, après en avoir discuté avec tous les autres, tu as une conviction différente de la mienne, alors pars, et que Dieu te bénisse au-delà de toute mesure.»

Frank Buchman était très conscient des fautes commises par son groupe, surtout dans les débuts. «Nous étions une bande peu commode à vivre, devait rappeler plus tard un de ses collaborateurs. Quand je songe à notre arrogance juvénile d'alors, j'en rougis encore. La tolérance et l'humilité étaient des vertus que nous devons encore apprendre. Aujourd'hui je m'émerveille que Frank Buchman ait manifesté à notre égard une telle patience et une telle magnanimité.»

En contrepartie, il faut citer ce que Gandhi disait de Buchman et de ses amis. «J'ai remarqué que les Anglais, quand ils arrivent aux Indes, ont pour la plupart le cœur chaud, mais plus leur séjour se prolonge, plus leur cœur se refroidit. En revanche, ces gens-là, plus ils séjournent chez nous, plus leur cœur se réchauffe.»

Dans une note écrite un matin, Buchman résumait ainsi ce qu'il avait appris au cours de cette campagne: «Il faut nous y prendre autrement pour secouer l'engourdissement mortel du monde actuel. Ceux qui causent le plus de tort au christianisme sont les soi-disant chrétiens. Les apôtres s'attirèrent la colère du monde. Les chrétiens respectables d'aujourd'hui sont inefficaces.

«Quelle vision glorieuse: un groupe de jeunes hommes qui glorifient Dieu dans leur vie et se réunissent dans des foyers comme le faisaient les chrétiens du premier siècle, réveillant les âmes, stimulant les esprits, patriotes. Le Christ vivant, non seulement à chaque heure, mais à chaque minute de la journée. Il y a une différence entre l'autorité de l'Esprit et un esprit autoritaire. Le Christ s'est accompli par ce qu'il a souffert. Gandhi aussi a été formé par ses souffrances. L'acceptation est un signe de grandeur.»

Frank Buchman s'était rendu à Lahore sur la tombe de Howard Walter. Aussi est-ce avec un certain retard que la nouvelle lui arriva que sa mère avait fait une chute et s'était fracturé le fémur. Peu après, il apprit qu'elle était décédée. Il était préparé à cette nouvelle car, dans le train qui le ramenait de nuit à Madras, il avait vu soudain son compartiment inondé de lumière. «S'il vous arrive de douter de l'éternité, écrivit-il plus tard à un ami dans la détresse, et parfois on en est tenté, n'oubliez pas qu'aux Indes Dieu a illuminé pour moi un wagon de chemin de fer et a fortifié ma foi.»

Rentré aux Etats-Unis par l'Asie du Sud et l'Australie, il prit part à Allentown à un service à la mémoire de sa mère. Une amie a évoqué dans une lettre l'influence que celle-ci avait eue sur son fils: «Quand Frank était en voyage, elle se

sentait souvent très seule, mais ne se plaignait jamais. Elle disait simplement qu'il devait accomplir la tâche à laquelle il était appelé. Sa solitude ne lui paraissait pas un sacrifice trop lourd en regard du bien que Frank faisait. Elle avait un caractère plus fort que son mari. Elle était exigeante, mais foncièrement bonne et hospitalière. Elle traitait chacun de ceux qui entraient dans sa maison comme une âme royale, lui faisant sentir que sa venue était un honneur pour elle. Frank faisait de même. Quand c'était nécessaire, elle ne mâchait pas ses mots et touchait dans le mille.» A l'occasion du passage de Buchman à Allentown, le collège Mühlenberg lui conféra le titre de docteur *honoris causa*.

Frank Buchman renoua ses liens avec les Indes à Genève où il se rendit à l'invitation de l'archevêque Söderblom pour rencontrer le pandit Nehru. Ce compagnon de lutte de Gandhi lui déclara: «J'ai lu avec grand intérêt le livre *Life Changers*, d'autant plus que je doutais de la possibilité d'un changement soudain dans la vie d'un individu. Mais ce que je reconnais, c'est la valeur de l'honnêteté absolue. Quant à la notion de foi, je ne me sens guère d'inclination pour elle. Comme vous le savez peut-être, on dit aux Indes qu'il y a trois chemins pour accéder à la réalité: le *gyana marg*, le chemin de la sagesse, le *karma marg*, le chemin de l'action, et le *bhakti marg*, le chemin de la foi. Il serait présomptueux de ma part de prétendre que je cherche à suivre l'un de ces trois chemins. Comme la plupart d'entre nous, je me laisse porter par la vie. Mais je dois avouer que le *bhakti marg*, le chemin de la foi, ne s'accorde pas avec mon état d'esprit actuel, et cela malgré le fait que M. Gandhi que je révère insiste beaucoup sur la foi. Peut-être est-ce dû à l'éducation scientifique que j'ai reçue et à l'irrévérence si répandue de nos jours.»

10. Persécution

Frank Buchman se trouvait à Genève quand il apprit qu'une violente attaque avait été lancée contre lui à l'université de Princeton. Il écrivit immédiatement à ses amis américains: «Je crois que la riposte la plus efficace est de présenter assez de miracles de l'Esprit pour que les faits soient inattaquables. Toujours il y aura des réactions volcaniques, j'en suis chaque jour plus conscient. Toujours on répandra des mensonges sur notre compte, mais en même temps le nombre des gens qui comprendront la puissance de l'Évangile ira croissant.»

Il en était encore à chercher le meilleur moment pour aller soutenir ses amis quand arriva un télégramme de la reine Marie de Roumanie l'invitant à aller aux États-Unis avec elle et sa famille. Un soir, en mer, la souveraine offrit un repas en l'honneur de Frank Buchman. Un journaliste qui s'était glissé dans la salle où se donnait la réception en câbla un compte-rendu à New York. A son arrivée, Frank Buchman se trouva immédiatement en pleine tempête.

L'université de Princeton avait été fondée par des hommes de foi et s'honorait d'exercer traditionnellement une influence spirituelle sur le pays. La «Société philadelphique», animée par les professeurs, avait pendant près d'un siècle assumé la responsabilité des activités spirituelles de l'université, sous la direction d'un secrétaire général à plein temps. Dans les années 1923-24, le titulaire de ce poste était Sam Shoemaker. A la fin de 1923, il s'adjoignit Ray Purdy, qui avait occupé une fonction élevée dans une banque de Wall

Street, Howard Blake et Kenaston Twitchell. Tous trois avaient été formés par Frank Buchman, qui venait d'ailleurs fréquemment leur prêter main forte.

Ces hommes firent si bien qu'au bout de peu de temps quatre-vingts étudiants et professeurs se réunissaient chaque jour pour approfondir leur vie spirituelle et transmettre à d'autres ce qu'ils avaient trouvé.

Une réaction ne pouvait manquer de se produire. Un témoin de l'époque (F.L. Allen dans *Only Yesterday*) décrit les étudiants d'alors comme une génération sceptique, hostile à toute réforme spirituelle. «Tous ceux qui ne considéraient pas la tolérance comme la vertu suprême étaient persécutés avec une extrême intolérance. L'athéisme était de bon ton. Il fallait non seulement admettre la liberté sexuelle, mais la pratiquer.» Lorsque quelques étudiants remuants fondèrent une «Association pour la propagation de la turpitude morale», tout le monde y vit une amusante contrepartie de la «Société philadelphique».

Mais une opposition beaucoup plus décidée se manifestait. Elle avait son centre dans un théâtre d'étudiants, le «Théâtre intime». Le directeur en était Neilson Abeel, universitaire brillant qui avait annoncé publiquement son intention de tout faire pour détruire l'œuvre de Buchman.

Le Dr Hibben, président de l'université, poste auquel il succédait à Woodrow Wilson, était un homme bien intentionné mais faible, qui voulait empêcher le conflit imminent. En décembre 1923, il invita Buchman et ses amis à une discussion avec leurs adversaires. A la suite de cette confrontation, il y eut un échange de lettres conciliantes entre le président et Buchman. Mais Abeel et ses gens avaient trouvé là matière à de nouvelles attaques. En février 1924, ils rassemblèrent dans un pamphlet, *Le boulet de canon*, toutes les accusations portées contre Buchman. Ils en soumirent les dernières épreuves au Dr Hibben, menaçant de le publier s'il ne se déclarait pas ouvertement contre Buchman. Le Dr Hibben, soucieux du bon renom de son université, se laissa entraîner

à déclarer: «Le buchmanisme n'a pas sa place à l'université de Princeton.»

Cette victoire ne mit pas fin aux attaques. Les amis de Buchman gagnaient toujours du terrain au grand dam de leurs ennemis. Le rédacteur d'un journal religieux (*The Churchman*), Ernest Mandeville, prit l'initiative de publier dans une série d'articles toutes les accusations sans fondement. Ainsi se répandit une légende Buchman. Le 18 octobre 1926, le magazine *Time* en reproduisit les histoires les plus savoureuses en leur donnant un tour sensationnel et les journaux de New York firent écho. C'est à ce moment précis que Buchman débarqua à New York avec la famille royale de Roumanie.

La tempête déchaînée contre lui était si violente que des étincelles en rejaillirent jusqu'en Angleterre. Un de ses adversaires y publia une description aussi méchante qu'imaginable d'une réunion de ce que l'on devait appeler le Groupe d'Oxford. Aujourd'hui encore, cette histoire ressort de temps en temps.

Les calomnies portaient en particulier sur de prétendues «confessions publiques». Il aurait pourtant été facile de s'assurer que de telles confessions n'avaient jamais été exigées ni encouragées par Buchman.

Un éditorial du magazine *Life* (18 novembre 1926) a sondé avec objectivité et lucidité les causes profondes de cette opposition. «Il apparaît que M. Buchman donne aux gens de nouveaux mobiles et une force entraînant. Les moyens dont il se sert agacent ceux qui se croient visés, d'autant plus qu'ils sont d'ordre spirituel. C'est sans doute pour cela qu'il est sur la sellette à Princeton. Ou bien serait-ce que Princeton aime ses étudiants tels qu'ils sont et ne souhaite pas les voir devenir des hommes nouveaux? L'être humain se refuse à devenir différent. Les institutions s'adaptent à l'homme et se défendent contre le changement. Les parents agissent de même. Mais ce dont le monde a le plus besoin, c'est précisément que beaucoup de gens changent leur manière de vivre. Notre monde a désespérément besoin de naître

de nouveau et il met autant de mauvaise volonté à accepter ce processus que Princeton en met à laisser Buchman faire son travail de changement.»

Le «feu de la persécution qui forge les prophètes» continuera à brûler sous les pieds de Frank Buchman et de ses compagnons les plus décidés. Lorsqu'il apprit qu'un groupe d'adeptes s'était donné le nom prétentieux de «Communauté chrétienne du premier siècle», Buchman secoua la tête et leur écrivit: «Lisez donc les Actes des Apôtres pour voir ce qui est arrivé aux chrétiens du premier siècle. Ils n'étaient pas sur un lit de roses. Dieu merci!»

11. Comme au ciel sur la terre

C'est à la «conjonction du mondial et de l'intime», selon le mot du philosophe Gabriel Marcel, que l'action de Frank Buchman doit son ampleur et sa profondeur. Son œuvre s'élargit par des percées explosives. Elle provoque la résistance chez les indolents. Elle a même de la peine à s'imposer à ceux qui y sont acquis. Mais elle ne se laisse pas arrêter.

Le premier bond, du stade personnel au stade national, eut lieu en Afrique du Sud. Les sept jeunes gens partis d'Oxford en juillet 1928 pour débarquer au Cap ont apporté une dimension nouvelle au travail de Frank Buchman.

Après l'Afrique du Sud, ce sera le tour de l'Amérique (1932), puis de la Scandinavie (1934), de la Suisse (1935), de la Hollande (1937). Mais l'Angleterre reste toujours la base de départ.

Peu avant la deuxième guerre, au lendemain d'immenses percées et à cause de l'extension prise, l'œuvre de Buchman demandera un nom nouveau et un style nouveau. Dans l'East-End de Londres comme à Visby en Suède et à Interlaken en Suisse, les discours de Frank Buchman inaugureront ce style et ce nom nouveaux. L'illustré *Marée montante* rayonnera au loin, édité dans plusieurs langues.

Cette nouvelle offensive de la foi se manifeste par des rassemblements de masse ou par des campagnes d'une durée de plusieurs semaines, mais le travail fondamental se fait au cours d'une *house-party*, rencontre préparée et dirigée par un noyau de militants. Les participants se retrouvent dans un hôtel ou une grande maison privée. Leurs séances ne consistent

pas à écouter des conférences ou des sermons; ce sont plutôt des échanges d'expériences personnelles, pour lesquels on n'a pas recours à un langage conventionnel. «Ne dépassez pas d'un pouce les limites de votre expérience» disait Buchman. On se garde autant que possible de verser dans l'émotion. Ce qu'on entend souvent par contre, c'est l'éclat de rire d'auditeurs qui se reconnaissent dans le récit d'une expérience. Celui qui parle de lui-même doit le faire d'une manière objective, de façon à ce que cela aide les autres – Buchman insistait là-dessus.

Un an avant de partir pour l'Afrique du Sud avec son équipe, Buchman avait dressé une liste de noms: le gouverneur général Lord Athlone, le ministre J.H. Hofmeyr, le général Smuts et le général Herzog, ainsi que plusieurs journalistes de sa connaissance. «Pense aux dix hommes d'Afrique du Sud qui, s'ils étaient gagnés, pourraient faire quelque chose pour leur pays, avait-il noté. Ceux-là seront ton équipe.»

En même temps, il ne négligeait pas ses compagnons de voyage. Il y avait parmi eux un jeune Américain qui, depuis son divorce, s'était mis à boire. Buchman l'avait emmené jusqu'en Angleterre et voilà que, à la stupéfaction de ses amis, il le prenait encore en Afrique du Sud! Il était persuadé que ce jeune homme non seulement serait guéri, mais pourrait devenir un pionnier. Or, le dernier jour de la traversée, le jeune Américain s'enivra au point qu'on fut obligé de le porter à terre sur un brancard. Buchman était prêt à mettre en jeu tout son travail pour l'amour d'un seul individu. Il ne fut pas déçu dans son attente: cet Américain devint l'un de ses meilleurs compagnons de lutte.

Il y avait aussi une baronne hollandaise qui accompagnait l'équipe de Buchman. Elle reçut l'hospitalité de Lord Athlone, le gouverneur général. Bien que celui-ci eût des journées chargées, il restait debout chaque soir jusqu'au retour de son invitée: il tenait à entendre les dernières nouvelles de la *house-party* en cours. Puis, à l'église, il entendit l'évêque donner ses impressions de la *house-party* – et celles-ci

étaient excellentes. Il organisa alors pour Buchman une visite privée au général Smuts et à sa femme. Mais ce qui frappa le plus Lord Athlone fut le changement spectaculaire d'un jeune champion de rugby. Un jour qu'il avait invité Buchman et qu'ils avaient parlé plus d'une heure, il le raccompagna vers sa voiture et, s'arrêtant soudain, lui dit: «En fait, vous ne m'avez rien dit de ce que je voulais savoir. Comment réussissez-vous à gagner et à transformer un homme comme le jeune George Daneel? Rentrons et racontez-moi.» Ils firent demi-tour, rentrèrent dans la maison et Athlone se fit relater tous les détails de l'histoire.

Le fossé qui séparait Boers et Anglais était alors aussi profond que celui qui sépare aujourd'hui Blancs et Noirs. Une éminente personnalité anglaise, Edgar Brookes, professeur d'économie politique à l'université de Pretoria, marqua la séance de clôture de la *house-party* par une démonstration saisissante d'une nouvelle unité créée entre les deux camps.

Mais l'opposition ne se fit pas attendre. Pendant les années qui suivirent, la haine contre les Anglais atteignit un tel degré au sein de l'université de Pretoria que les professeurs britanniques, y compris le professeur Brookes, furent obligés de quitter leur poste.

Ce départ des Anglais était dû aux menées d'une personnalité dirigeante des Boers, le professeur Arthur Norval, dont le père avait été tué pendant la guerre des Boers. Pour attiser sa haine, il gardait bien en vue chez lui la veste d'uniforme de son père, toute tachée de sang. A l'instigation de sa femme, il se rendit à une réunion chez le directeur d'une école bilingue de garçons, W.H. Hofmeyr. Là il entendit parler son adversaire, le professeur Brookes. «De retour chez moi, dit Norval, je passai la nuit la plus épouvantable de ma vie. D'une part, il ne m'était plus possible de haïr les Anglais et d'autre part je ne voulais pas être considéré comme un traître par mes meilleurs amis, mes compagnons de lutte depuis des années. Homme de science et agnostique, j'avais toujours mis beaucoup de fierté à me passer de Dieu. Cette

nuît-là, je me dis: si Dieu existe, je suis prêt à me soumettre à lui, tout inconnu qu'il soit et malgré mes protestations intérieures. Les effets ne se firent pas attendre. Je commençai à voir les gens comme des êtres humains: les Anglais, les indigènes et même ma femme.»

Peu de temps après, le professeur Norval invita les dirigeants des différentes communautés à une réunion publique à Pretoria. Les gens vinrent si nombreux dans l'immense salle de l'Hôtel de Ville que des centaines ne purent entrer. Les personnes présentes n'en croyaient pas leur yeux ni leurs oreilles: Norval et Brookes se tenaient debout côte à côte sur l'estrade. De plus Norval, qui s'était juré de ne jamais prononcer un mot d'anglais, prit la parole dans cette langue pour annoncer sa décision de coopérer et pour en expliquer les raisons.

Ce geste devait avoir de grandes répercussions. On en trouve la preuve dans le livre *Let my people go* (1962) écrit par Albert Luthuli, prix Nobel de la Paix. Après des années de prison, ce chef de file des Noirs d'Afrique du Sud avait rencontré le professeur Brookes. Voici comment il relate son entrevue avec lui: «Nous avons pu discuter en toute franchise des difficultés créées par le conflit des races en Afrique du Sud, Je ne puis dire que nous avons trouvé des solutions, mais nous avons pu échanger nos idées dans un esprit de cordialité et de compréhension mutuelle qui contraste avec l'animosité régnante. Le professeur Brookes reste un des plus grands défenseurs sud-africains du bon sens et de la moralité, tant en public qu'en privé.»

La campagne menée en 1932 par Frank Buchman sur le continent américain se déroula dans des circonstances bien différentes. C'était au pire moment de la dépression. Dans les hôtels vides, Buchman faisait venir les gens avides d'entendre un message d'espoir. Partout où il arrivait avec son équipe, les églises aussi se remplissaient. Le premier ministre du Canada déclara que la visite du Groupe d'Oxford avait facilité la tâche du gouvernement.

Un soir, dans le train qui l'emmenait en Californie, Buchman réunit dans son compartiment quelques-uns de ses collaborateurs. Il voulait laisser dans chacune des sept grandes villes du Canada qu'il venait de visiter deux de ses pionniers pour poursuivre le travail entamé. Durant toute la nuit, il dicta lettre sur lettre. Propriétaires d'hôtels, hommes d'Etat, dignitaires de l'Eglise, chefs syndicalistes, à chacun il écrivait un mot personnel, ajoutant des salutations à la femme et aux enfants (dont il citait les noms de mémoire) et évoquant des expériences communes. Aucun de ceux qui la vécurent ne devait oublier cette nuit-là: pour la première fois, ils comprenaient ce qu'est une stratégie qui unit l'intérêt pour une nation à une ardente sollicitude pour les individus.

12. L'aventure nordique

En 1932, de retour en Europe, Buchman trouve un continent dominé par la progression du fascisme et du communisme. C'est là qu'il voit le défi.

Une invitation reçue de Carl Hambro, président du Parlement norvégien, lui permet d'intervenir dans le cours des événements. Hambro proposait d'organiser à Høesbjøer, dans son pays, une *house-party* à laquelle il convierait une centaine de ses amis; Frank Buchman y amènerait trente de ses collaborateurs. Hambro estimait que c'était déjà une entreprise hasardeuse et s'inquiétait des conséquences financières. Buchman dut le rassurer: «Nous verrons au jour le jour comment les choses évolueront. Ne vous souciez pas de ce que vous mangerez et boirez. Notre Père céleste prendra soin de nous.»

Comme il arrivait souvent quand Buchman intervenait quelque part, l'entreprise prit un tour inattendu: au lieu de cent participants, il en vint mille. Quant à l'équipe de Buchman, elle comptait bien deux cents personnes. Tous les lits de la région furent réquisitionnés.

La vie de journalistes, d'hommes politiques, d'hommes d'affaires se trouva transformée et la nouvelle s'en répandit comme une traînée de poudre. Des conflits sociaux qui faisaient peser la menace d'une grève générale trouvèrent leur solution dans un esprit de réconciliation. Le roi s'étonna de voir s'améliorer la qualité des sermons radiodiffusés.

En venant à la rencontre, le président de la Société des écrivains, Ronald Fangen, avait pris la précaution d'emporter

une bouteille de whisky et des romans policiers. Il n'y toucha pas! De retour chez lui, il écrivit: «Ce qui fait la valeur du Groupe d'Oxford, c'est qu'il nous a redonné un christianisme simple et clair, aussi riche en victoires, en joies et en nouvelles relations fraternelles que celui des premiers chrétiens.»

Les voisins de la Norvège dressèrent l'oreille lorsque l'évêque luthérien Berggrav parla du «plus grand mouvement spirituel depuis la Réforme». C'est par le journaliste norvégien Frederik Ramm que le Danemark fut touché à son tour. Ramm était mondialement connu depuis qu'il avait accompagné Amundsen dans son survol du pôle Nord. En même temps, il s'était rendu odieux aux Danois par ses articles acerbes sur la question du Groenland. Après les journées de Høesbjør, il s'excusa publiquement de ses attaques contre le Danemark et se déclara prêt à une réconciliation. Du coup, à Copenhague, toutes les portes s'ouvrirent à Frank Buchman.

Au début de 1935, il arriva dans la capitale danoise avec cinq cents équipiers. Pour la première fois, une métropole moderne était l'objet d'une offensive de plusieurs semaines. Le heurt avec les groupes locaux, qui s'étaient habitués à un réveil chrétien personnel et confortable, était inévitable. Buchman voyait clair: «Ces équipes locales ne sont pas à la hauteur. Je leur ai demandé de s'abstenir de tout ce qui pourrait faire sensation. Là-dessus ils organisent une réunion de prière à laquelle ils invitent la presse. Quelle aubaine pour des articles à sensation! Nos anciens adversaires de Princeton n'ont pas manqué l'occasion. Voilà le résultat de longues années d'une vie spirituelle atrophiée. C'est comme des nains qui s'agitent au fond d'une caverne. Pourtant, tout à coup, vient une illumination et tout s'éclaire.

«Si nous n'entreprenons pas une action décisive dans un bref délai, ce pays pourrira comme un fruit trop mûr et le peuple ne sera plus en état d'entendre le vrai message.»

En mars 1935, tout était prêt. Six soirs de suite, la plus importante salle de la ville fut pleine à craquer. Et chaque

matin, Frank Buchman se consacrait à la formation de sa grande équipe. Il faisait raconter les expériences de la veille, les miracles et les oppositions rencontrées, et on en tirait les leçons.

Un journal religieux lança des attaques répétées contre lui. Un intellectuel, ami de Buchman, avait pourtant eu un entretien avec le rédacteur de ce quotidien. Malheureusement pour lui et pour la cause qu'il voulait défendre, le résultat, une fois imprimé, donnait raison à Buchman qui aimait à dire: «A quoi bon se montrer le plus fort dans une discussion si c'est pour perdre son interlocuteur?»

Au cours des semaines suivantes, un flot de militants, jeunes et vieux, se répandit dans les maisons, les églises, les écoles, les instituts et les bâtiments publics de la ville. Il y eut d'innombrables conversations en tête-à-tête, de nombreux articles dans les journaux.

A Pâques, toutes ces opérations convergèrent en un rassemblement national à Haslev; puis, à Pentecôte, eut lieu une grande manifestation scandinave dans le château d'Elseneur. Des dizaines de milliers de personnes se pressaient dans la cour du château rendu célèbre par la légende d'Hamlet.

«Aujourd'hui s'est écrite une page d'histoire, écrivit le rédacteur en chef du *Dagens Nyheter*. Notre époque n'a jamais rien vu de pareil. Frank Buchman a une vision claire de la conquête du monde. Soldat inconnu sorti d'une tranchée du front de la chrétienté, il s'est dressé aujourd'hui dans ce château danois comme le chef d'une croisade moderne qui embrasse le monde entier.»

Rien d'étonnant que ce jour-là ait retenti le premier chant du Groupe d'Oxford, *Bâtisseurs de ponts*.

L'exemple de Frederik Ramm témoigne de la force morale acquise à ce moment-là par les pays scandinaves. Plus tard, prisonnier de la Gestapo en Allemagne, rongé par la tuberculose, n'ayant plus longtemps à vivre, il dit à un ami, le seul qui reçût la permission de lui rendre une unique visite pendant ses deux ans de cellule: «Bien que je sois seul, je ne me

sens pas isolé. Tout ce que j'ai appris par le Groupe d'Oxford est resté vrai. Plutôt être avec Dieu en prison que dehors sans lui.»

Dix ans après la première arrivée de Frank Buchman en Norvège, l'évêque Fjellbu, de Trondhjem, déclarait dans une interview à Londres: «La première visite du Groupe d'Oxford en Norvège a été une intervention de la Providence dans l'histoire, comme Dunkerque et la bataille d'Angleterre... Elle a aidé à combler le fossé entre la religion et le peuple dans la réalité de chaque jour. Nous avons combattu plus qu'un ennemi en armes, nous avons combattu le matérialisme athée. Le Groupe d'Oxford nous a donné des hommes qui nous ont aidés à lutter pour une idéologie chrétienne.»

13. La campagne de Suisse

Des Suisses qui avaient participé à la campagne nordique invitèrent Frank Buchman dans leur pays. Ce fut pour lui l'occasion d'aborder le problème allemand sous un autre angle.

D'emblée il plaça cette campagne dans le cadre mondial de la Société des Nations à Genève. L'activité du Groupe d'Oxford dans différents pays avait éveillé la curiosité de nombreux délégués à la S.d.N. Pour satisfaire cette curiosité, le président Bénès organisa un repas auquel prirent part, avec Frank Buchman et ses collaborateurs, des représentants de quarante-quatre pays, dont l'Italie et l'Ethiopie, en tout près de cinq cents personnes.

Buchman ne prononça que quelques phrases: «Il y a des gens qui sentent que l'internationalisme ne suffit pas. Le nationalisme peut unir une nation. Le supra-nationalisme peut unir le monde. Un supra-nationalisme inspiré par Dieu est la seule base solide pour la paix du monde.»

Carl Hambro, qui était à la tête de la délégation norvégienne et avait présidé la session précédente de la Société des Nations, traça une esquisse des résultats obtenus dans son pays par le Groupe d'Oxford. «Des centaines de milliers de personnes ont fait l'expérience d'un changement de vie. L'influence de ce changement se fait sentir dans tout le pays.» Puis il ajouta: «Tout homme politique, un jour, compare son œuvre avec le rêve de sa jeunesse. Il voit alors l'écart entre ce qu'il espérait accomplir et ce qu'il a réellement accompli. Vous êtes des hommes politiques et vous comprendrez que

personne ne peut, après son contact avec le Groupe d'Oxford, continuer sa tâche internationale dans le même esprit. Après une telle rencontre, il est impossible de rester dominé par la haine et les préjugés.»

Ce banquet fut le point de départ d'une campagne. De Genève, le mouvement déferla sur le pays comme un ouragan. Des assemblées de masse eurent lieu dans les grandes villes. Les salles les plus vastes débordaient. A Zurich, la grande salle de la Bourse étant pleine, il fallut improviser une réunion parallèle à l'église du Fraumünster.

Un vent impétueux soufflait. Buchman exigeait un effort extrême de ses collaborateurs; les groupes locaux habitués à un rythme confortable se sentaient submergés. Toutes les barrières étaient renversées.

Un Suisse que Buchman voulait préparer à assumer une responsabilité nationale et auquel il confiait les missions délicates a essayé, au milieu du flux des événements, de faire l'analyse de cette campagne:

«Il se passe des choses remarquables. Quelques centaines de personnes de pays et de classes très divers arrivent dans une grande ville moderne pour déclencher une révolution. Ce ne sont pas des exaltés. Ils ne sont nullement étrangers aux réalités du monde. On remarque notamment parmi eux des hommes politiques, des intellectuels, des hommes d'affaires, de jeunes sportifs. Ils vivent ensemble, à la fois comme une grande famille, comme une unité militaire et comme une cellule révolutionnaire. Chose plus étrange encore, ils ne poursuivent pas un but personnel et ne retirent aucun avantage de la réussite de leur entreprise. Ils ne forment pas une organisation. Ils n'ont pas de fonctionnaires rétribués. Ils travaillent presque jour et nuit. La plupart d'entre eux ont fait de grands sacrifices de temps et d'argent. Beaucoup ont risqué leur réputation ou renoncé à leur carrière.

«Quel est donc leur message?

«Le plus simple et en même temps le plus révolutionnaire du monde: ils ont découvert que Dieu est si réel qu'il peut

transformer la vie d'un individu de fond en comble. Ils ont fait cette expérience eux-mêmes et l'ont vue se produire chez beaucoup d'autres. Cela leur donne une détermination indomptable et une espérance illimitée. Si Dieu peut changer les hommes, il peut aussi changer le monde.

«Quelle est leur méthode?

«Ils racontent simplement leurs expériences. Ils n'apportent pas d'idées nouvelles, ils apportent des faits nouveaux. Ils ne se lancent pas dans des discussions, ils donnent à chacun la possibilité de faire lui-même l'expérience décisive.

«Conscients du fait qu'il n'y a pas de temps à perdre, ils utilisent tous les moyens pour atteindre au plus vite le plus de gens possible. Ils tiennent de grandes assemblées, se servent de la presse et de la radio, pénètrent dans les organisations religieuses, politiques et professionnelles, parviennent jusqu'aux gouvernements. Mais l'essentiel ne vient qu'après: c'est le contact personnel avec ceux qui sont prêts à risquer cette aventure.

«Voici le secret de cette action: on reconnaît que s'il se passe vraiment quelque chose dans le monde, c'est toujours dans et par telle ou telle personne. Un nouvel ordre mondial n'est pas le résultat d'idées ou de structures nouvelles, mais d'hommes nouveaux. Plus l'homme laisse pénétrer cette vie nouvelle dans la réalité de son existence et dans toutes ses relations humaines, plus elle acquiert de force et davantage elle resserre les liens entre les personnes entraînées par le mouvement. D'après cette loi, qui opère avec la force et l'exactitude d'une loi physique, de nouvelles cellules sociales se créent, que l'on appelle «groupes».

«En quoi ce mouvement est-il différent d'autres courants religieux?

«*Par son indépendance et sa force de cohésion.* Le groupe est un organisme et non une organisation. Il n'y a pas d'obligations statutaires, pas de règlement, pas de cotisations. C'est de l'intérieur que se crée un ordre entre les individus et entre les groupes, suivant le degré d'activité et de responsabilité. Plus le contact avec le noyau est étroit, et plus la

discipline est sévère, la direction claire, l'unité forte, l'horizon vaste.

«*Par son nouveau style de vie.* Pour ces gens, la foi n'est pas une spécialité, limitée à certaines heures, à certains enseignements et à certaines coutumes. C'est l'élément qui pénètre profondément toute la vie. Ainsi la foi devient quelque chose d'ouvert au monde, d'aéré, de joyeux, qui effraie beaucoup de ceux qui jusqu'alors ne la cultivaient qu'en vase clos.

«*Par un nouveau sens des réalités.* Ces personnes, spécialement sensibles à l'inflation des mots et des idées dans le monde d'aujourd'hui, refusent d'emblée toutes les paroles et tous les enseignements qui n'ont pas prise sur la vie réelle des gens. La réalité du message est pour eux dans la qualité de vie de celui qui le donne. C'est pourquoi ils se placent eux-mêmes devant les exigences du Sermon sur la Montagne: honnêteté absolue, pureté absolue, désintéressement de soi absolu et amour absolu. C'est aussi pourquoi ils sont prudents dans l'emploi de certains mots. La profondeur d'un témoignage ne se mesure pas à la fréquence de l'usage des termes sacrés ou des citations bibliques utilisées, mais aux conséquences et aux décisions qui en résultent dans la vie de celui qui parle.

«Il est clair que la parole divine ne dépend pas de la vie des gens. Mais là où cette parole n'a pas de répercussions dans la vie, elle est comme une maison construite sur le sable.

«*Par l'accent mis sur l'événement actuel.* La foi n'est ni une doctrine ni une possession assurée; elle est un événement. Quelque chose s'épanouit en nous. Quelque chose s'épanouit dans la réalité. Dans une formule simple, le Groupe dit: le péché, c'est tout ce qui me sépare de Dieu et de mon prochain. La raison de toute impuissance et de toute confusion, c'est que le passage de Dieu au prochain est obstrué par l'hypertrophie du moi. On se prend trop au sérieux. Cette exagération se manifeste sous mille formes, plus ou moins grossières ou raffinées, actives ou passives. Celui qui prend conscience avec lucidité de ce phénomène dans sa vie sait qu'il n'y a qu'une solution: abandonner son moi. Alors le

passage devient libre, quelque chose peut se produire et se produit effectivement. Mais, comme dit le proverbe «chassez le naturel, il revient au galop», le moi reprend constamment sa place. Il faut toujours à nouveau libérer le passage qui conduit au prochain et à Dieu. C'est le but du moment de silence et du partage. Être toujours ouvert à Dieu, regarder au-delà de soi-même. L'écouter, lui donner du temps pour qu'il pénètre de sa lumière toute ma vie quotidienne, toujours être ouvert à nouveau à mon prochain, écarter les obstacles, même la plus petite malhonnêteté, la plus infime rancune. Le laisser participer à ce qui m'arrive, non pas sentimentalement, mais de façon active, concrète et désintéressée.

«Dans un passage ouvert des deux côtés, il y a un courant d'air, surtout si le vent de Dieu y souffle. Beaucoup ne peuvent pas supporter ce courant: ils parlent d'agressivité, d'activisme anglo-saxon, etc. Mais si nous disons chaque jour dans notre prière: «Que ton règne vienne», nous ne devons pas imaginer que sa venue se fera au rythme d'une promenade dominicale. Il règne peut-être là-haut une sorte de sainte impatience: Ah! qu'il se passe enfin quelque chose sur la terre!

«Bien des gens se disent prêts à tout risquer pour Dieu, à condition d'être sûrs qu'il existe vraiment. Quel calcul bourgeois! Quelle circonspection! Retournez plutôt l'expression: risquez tout pour Dieu et vous verrez qu'il est vraiment là.

«*Par la formation d'une élite responsable.* Il ne suffit pas qu'une personne trouve par le Groupe une vie nouvelle. Elle doit en arriver au point où elle peut en aider d'autres à progresser. Des groupes qui ne servent qu'au bien-être spirituel de leur communauté et au salut de leurs membres prennent peu à peu un relent de moisi et dépérissent. Le groupe ne reste vivant que s'il est une troupe de choc qui lutte en première ligne et qui suscite des chefs endurants, éprouvés au combat et indépendants – des hommes et des femmes capables de prendre des responsabilités, de tenir le coup dans des périodes difficiles et des situations nouvelles, des

hommes et des femmes capables d'accomplir l'impossible d'une manière intelligente.

«*Par son universalité.* Si ce mouvement de renouveau réussit à percer les couches les plus profondes de la réalité comme au temps des premiers chrétiens, il ne peut pas se limiter à un cadre religieux. Il déborde dans tous les domaines de la vie privée et publique. C'est alors, dans son sens le plus profond, une nouvelle naissance pour l'individu et pour la collectivité, une *renaissance.*»

Cette irruption de l'élément religieux que la visite de Buchman et de ses amis provoqua dans la vie publique du pays se manifesta de diverses manières. De nombreuses invitations et réceptions eurent lieu; des maisons privées, des églises, des salles de sociétés, des chambres de commerce et des édifices gouvernementaux s'ouvrirent. Le président de la Confédération et d'autres représentants du gouvernement organisèrent une réception au Palais fédéral. Une semaine plus tard, un grand nombre de membres des Chambres fédérales se retrouvèrent avec Frank Buchman et ses collaborateurs dans une salle de commissions. Le quotidien bernois *Der Bund* parla de «profession de foi au Palais fédéral» et *La Suisse*, dans un article de fond mi-plaisant mi-ému, compara ces événements à l'intervention légendaire de Nicolas de Flue à la diète de Stans.

Cette campagne se termina à Zurich par un discours de Frank Buchman qui rappela l'allocution du président de la Confédération, Rudolf Minger, et donna sa vision du rôle de la Suisse dans les affaires des peuples:

«Je vois dans la Suisse un prophète parmi les nations, un porteur de paix au sein de la famille internationale. Je vois un christianisme dynamique devenir la force qui régira l'Etat parce que des individus auront pris leur responsabilité devant Dieu. Je vois l'Eglise en Suisse forte d'un tel rayonnement qu'elle entreprendra une mission parmi les chrétiens de nombreux pays. Je vois des hommes d'affaires suisses montrer aux responsables de l'économie mondiale que la foi

en Dieu est la seule vraie sécurité. Je vois les hommes d'Etat suisses démontrer que la direction divine est la seule politique valable. Et je vois la presse suisse devenir un exemple puissant de ce que la presse devrait être, le héraut d'un nouvel ordre mondial.»

Quels furent les fruits récoltés après le passage de cet ouragan?

Il est difficile de mesurer ce qui résulta des réunions de masse et des nombreux contacts personnels. Indubitablement ce fut un tournant décisif pour beaucoup. On aurait aussi pu parler d'un changement d'atmosphère. Un air nouveau pénétrait pour ainsi dire par les fentes des fenêtres. L'homme d'affaires, même seul dans son bureau, sentait un certain malaise quand il se préparait à tromper ses chers concitoyens. La conscience publique s'était sensibilisée. Le directeur des Finances d'un canton révéla qu'après le jour du Jeûne fédéral on avait enregistré six mille rentrées d'impôts. Cela ne s'était encore jamais vu dans l'histoire des finances de la République.

D'autres milieux furent atteints par la presse. Le *Journal de Genève* publia un supplément de quatre pages.

Mais les réactions négatives ne se firent pas attendre. Beaucoup de Suisses bien-pensants opposèrent à Buchman une résistance très vive. Il n'est pas étonnant que, dans tous les groupes locaux, certains aient estimé qu'on leur avait fait violence et que «cette façon d'agir n'était pas suisse».

En fait, Frank Buchman était pour beaucoup une pierre d'achoppement. Il y avait dans son comportement quelque chose de provocateur qui suscitait la contradiction. Il lui arrivait aussi de se montrer dur à l'égard de ses collaborateurs les plus proches. Il exigeait une discipline militaire. Lui qui, de par ses origines, avait un amour tout particulier pour la Suisse, était d'autant plus sensible à l'incompréhension et aux résistances dont les manifestations allaient croissant. Au cours d'une conversation avec l'un de ses proches collaborateurs, il remarqua: «Les Suisses sont comme une paroi de

caoutchouc: on croit les avoir fait avancer d'un pas, mais à peine sont-ils livrés à eux-mêmes qu'ils reviennent à leur point de départ.»

Dans les tribunes de la Société des Nations



14. La Hollande nouvelle

En 1937, Frank Buchman se rendit aux Pays-Bas. Ce n'était pas son premier séjour dans ce pays; il y était déjà venu en 1923. Une Anglaise de sa connaissance l'avait prié de remettre un petit paquet à des membres de sa parenté, les Van Heeckeren. Cette visite passagère marqua le début d'une grande amitié entre Buchman et cette famille, qui habitait le château de Rhederoord à De Steeg. Les Van Heeckeren lui firent rencontrer un grand nombre de leurs amis. Ainsi, aux Pays-Bas, bien des gens avaient trouvé grâce au Groupe d'Oxford une foi plus profonde et une vision élargie.

Buchman et ses amis hollandais cherchaient ce qu'il fallait faire dans ce pays. La plupart s'en tenaient à l'horizon étroit d'un «réveil spirituel». Leur pensée se limitait aux problèmes purement locaux.

«Vous avez fait un travail magnifique, leur dit Frank Buchman. Vous avez organisé d'excellentes *house-parties*. Mais il s'agit à présent de considérer la situation dans la perspective des problèmes internationaux. Vous devez être capables de provoquer dans votre pays une renaissance nationale.»

«Holland national» (les Hollandais doivent penser au niveau de la nation), tel était le slogan de Frank Buchman au cours des préparations. Prudents, les Hollandais mirent du temps à se laisser convaincre.

Peu à peu s'élabora le plan d'une grande manifestation à l'échelon national. Mais où devait-elle avoir lieu? Les avis étaient très partagés. «Ma conviction est qu'il faut choisir

Utrecht, dit Buchman. Cette ville est au centre du pays et d'accès facile pour tout le monde.»

Il demanda à Mme van Beuningen-Fentener de trouver une salle qui conviendrait. Voici ce qu'elle écrit à ce sujet dans son livre *Un monde nouveau pour mes petits-enfants*:

«J'avais vécu à Utrecht pendant plus de trente ans et je connaissais toutes les salles disponibles. J'étais convaincue qu'il ne s'y trouvait aucune salle de concert, aucun théâtre assez grand pour contenir tout le monde. Frank Buchman, lui, était sûr que nous trouverions ce qu'il fallait.

«Escortée d'un Anglais, je me mis en campagne. Nous concentrions nos recherches sur les quartiers extérieurs de la ville. Tout à coup nous sommes tombés sur un grand bâtiment tout neuf. Nous sommes entrés: nous étions dans une salle immense qui pouvait contenir des milliers, voire des dizaines de milliers de personnes... On nous apprit que c'était la halle aux légumes, où tous les paysans des environs venaient vendre leurs produits aux enchères.»

Le directeur de la halle leur dit que par principe le bâtiment n'était jamais utilisé à d'autres fins que la vente publique des légumes. Cette décision avait été prise par le comité directeur à cause de la grande diversité d'appartenances religieuses et politiques de ses membres. «Mais, Monsieur, dit Mme van Beuningen, ne pensez-vous pas que notre pays et le monde ont besoin d'un esprit nouveau? Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.»

Le directeur convint qu'un nouvel esprit était bien nécessaire, mais persista à déclarer qu'il lui était impossible d'accorder la halle. Il finit par se laisser fléchir et convoqua d'urgence son comité.

Revenant le lendemain, les solliciteurs se rendirent compte que leur requête faisait des remous rien qu'à voir la mine furieuse des gens qui quittaient de temps en temps la séance. Finalement le directeur les pria d'entrer et leur annonça triomphalement qu'ils pourraient disposer de la halle le samedi et le lundi.

Buchman cependant n'était pas satisfait. «Et le dimanche? dit-il. C'est justement le jour où toute la Hollande pourra venir. Je suis sûr que Dieu veut que nous ayons ce local aussi le dimanche.»

Il fallut revenir à la charge, retourner à Utrecht et aller voir un à un tous les membres du comité. Le plus récalcitrant toisa ses visiteurs d'un air menaçant:

– J'ai élevé mes enfants dans le respect du jour du Seigneur, dit-il. Le dimanche, on doit aller à l'église.

Mme van Beuningen ne se tint pas pour battue:

– Il n'y a que cinquante pour cent de notre population qui va à l'église le dimanche. Ce sont les autres cinquante pour cent que nous voulons amener à Dieu. Oseriez-vous prendre la responsabilité d'empêcher ces gens-là de trouver Dieu?

Ce membre du comité ne put que donner son accord.

Quand ils revinrent triomphants vers Buchman, celui-ci dit simplement: «Très bien, très bien, je savais que vous réussiriez.»

La manifestation eut lieu pendant les jours de Pentecôte. Elle dura dix jours et cent mille Hollandais y participèrent. Partout dans le pays on voyait des affiches représentant un navire et portant le slogan: «Lançons une Hollande nouvelle.»

Par milliers, les Hollandais furent transformés grâce à ces assemblées. Des haines et des divisions étaient guéries. Des ménages retrouvaient leur unité. Des problèmes, petits et grands, étaient résolus. Les gens trouvaient la foi et une grande vision. Le carillon de la cathédrale jouait les chants du Groupe d'Oxford. Les Ecossais parcouraient la ville, cornemuses en tête.

La portée de l'événement dépassa de beaucoup la sphère personnelle. En 1941, le chef nazi Mussert récriminait dans son journal *Volk en Vaderland*: «La plus grande activité du Groupe d'Oxford s'est manifestée au printemps 1937; en fait, cela faisait partie de la campagne électorale contre le N.S.D. (mouvement national-socialiste) avec pour slogan: Oxford construit une Hollande nouvelle.» Effectivement,

beaucoup de gens se détournèrent de la doctrine fasciste parce qu'ils avaient trouvé quelque chose de plus réel et de meilleur.

Pendant les journées d'Utrecht, on chantait partout sur un air populaire: «Nous lançons joyeusement une Hollande nouvelle.» Les paroles de ce chant étaient dues au journaliste Herman Salomonson, dont le changement avait profondément impressionné ses collègues. Aussitôt après la capitulation, en 1940, les occupants forcèrent Salomonson à abandonner son poste de rédacteur à l'agence de presse Anep-Aneta à La Haye. Plus tard, il fut arrêté à cause de son attitude envers le national-socialisme. Dans sa prison, puis dans les camps de concentration où il trouva la mort, il aida beaucoup de ses compagnons d'infortune par sa foi profonde. Sous le nom de plume de Melis Stoks, il a écrit des poèmes qui font partie des plus beaux morceaux inspirés par la Résistance.

Une autre personnalité qui s'adressa aux foules accourues à Utrecht fut le ministre des Affaires étrangères désigné, J.A.N. Patijn. «Il serait ingrat de ma part, dit-il, de ne pas témoigner que j'ai appris par mon expérience avec le Groupe d'Oxford à voir mon prochain, le monde et ma vie sous un jour différent.»

Ministre des Affaires étrangères de 1937 à 1939, Patijn avait été auparavant ambassadeur en Belgique. Au cours d'un déjeuner de délégués à la Société des Nations, il fit part d'une décision qu'il avait prise dans une situation politique délicate. Les Pays-Bas et la Belgique étaient alors en conflit au sujet du percement d'un canal. La Cour internationale de La Haye avait donné raison à la Belgique. La presse belge entretenait un climat d'hostilité à l'égard des Pays-Bas et Patijn en était très irrité.

«Dans ces jours-là, raconta-t-il, je fus invité à prendre la parole à un dîner. On me demandait de parler de ce litige. J'ai d'abord refusé. Mais au moment de commencer mon discours, je me sentis poussé à aborder le sujet. Je félicitai mes hôtes belges de leur succès et leur déclarai ma conviction

que nous devrions devenir des amis. Dès ce jour, toutes les critiques acerbes dirigées contre mon pays cessèrent.

«Si j'ai pu faire une déclaration pareille, c'est que j'avais la certitude profonde qu'elle était plus conforme à la volonté de Dieu que le discours que je m'étais proposé de faire.»

Lorsqu'en 1938 Frank Buchman lança son appel pour un «réarmement moral et spirituel», il trouva les Pays-Bas prêts à y répondre. La reine Wilhelmine elle-même parla deux fois sur ce sujet à la radio nationale.

Le ministre Patijn à Genève



15. Le combat des idéologies

Un élément nouveau avait retenu l'attention de Frank Buchman longtemps avant que la plupart des gens en prennent conscience. Cet élément est devenu depuis lors un facteur historique, dont la progression irrésistible force de plus en plus les remparts de la vie privée.

Les événements auxquels Frank Buchman fut mêlé en Amérique du Sud contribuèrent à cette prise de conscience. En effet, peu après l'expédition sud-africaine, l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Sir Charles Bentinck, l'invita à le rejoindre au Pérou. C'était en 1931. Frank Buchman voyagea à bord du même bateau que le prince de Galles et le duc de Kent. Peu après leur arrivée, une situation insurrectionnelle se déclencha dans le pays. A Lima, les altesses se trouvèrent paralysées par une grève des taxis et durent se déplacer à pied. En revanche, il y eut toujours un taxi pour Buchman: «Vous êtes allé rendre visite à un de nos collègues qui était malade, lui dit un chauffeur. Aussi avons-nous décidé ce matin que vous, et vous seulement, auriez un taxi à disposition.» Buchman en profita pour aller voir l'organisateur de la grève.

Deux jours plus tard, la garnison d'Arequipa se mutinait. En même temps les étudiants se mettaient en grève. Alors que Buchman se trouvait à Cuzco, arrivant d'Arequipa, l'insurrection éclata. On vint le réveiller de bonne heure dans sa chambre pour lui conseiller de quitter l'hôtel en hâte avec tous les autres clients. Il fit silence et eut la pensée de ne sortir de l'hôtel en aucun cas. Il fut le seul à y rester et passa

une bienfaisante journée de repos. Le soir, lorsqu'il descendit dans le hall, il vit revenir les clients qui avaient fui. Ceux-ci furent stupéfaits de le retrouver là, frais et dispos.

Les événements dont Buchman fut le témoin lui firent une profonde impression. Une nouvelle catégorie de révolutionnaires apparaissait: les étudiants. «C'était étonnant de voir à l'université de Cuzco des jeunes filles de dix-huit ou dix-neuf ans faire de la propagande pour le communisme, remarqua-t-il. Les chrétiens ont-ils un programme qui réponde à un plan si bien concerté?»

Sur le chemin du retour, il passa au Brésil. «J'étais à Sao Paulo, raconta-t-il plus tard, au moment où le prince de Galles logeait au Palace. Et qui se trouvait sous le même toit? Un communiste du nom de Bela Kun.» (Bela Kun fut connu plus tard comme l'instigateur de la révolution hongroise.)

Plusieurs de ces «coïncidences» attirèrent l'attention de Buchman. Il apprit que, dans un pays d'Amérique latine, deux jeunes communistes gardaient un contact étroit avec certains ministres pour s'assurer que ceux-ci restent dans la ligne du parti. Tous ces faits lui donnaient à réfléchir.

De retour en Europe, Buchman raconta un jour à l'université d'Aberdeen ce qu'il avait vécu en Amérique du Sud: «Quand j'ai vu le ciel rougeoyer au-dessus de la ville en flammes, une pensée traversa mon esprit aussi clairement que si elle était écrite en lettres de feu: seuls des dirigeants audacieux pourront faire face à la crise mondiale actuelle.»

Où trouver les hommes capables d'affronter la pression idéologique qu'il avait décelée en Amérique latine? Un des étudiants d'Aberdeen qui l'avaient écouté aborda Buchman sur le quai de la gare avant le départ du train de nuit pour Londres: «Je voudrais être de ceux qui apporteront la solution au monde, dit-il. Je veux donner ma vie pour le travail que vous faites.» Buchman le fit monter dans son compartiment. «Nous allons écouter ce que Dieu en dit.» Après un moment de silence, il lui demanda: «Jeune homme, cherches-tu

de grandes choses pour toi-même? Ne les recherche pas, recherche le Christ.»

Dans la bouche de Frank Buchman, ce n'était pas une phrase pieuse. Il vivait constamment entre deux pôles: Dieu et le monde. Les étincelles jaillissaient d'un pôle à l'autre. Cette tension produisait parfois des décharges explosives, et tout d'un coup se dévoilaient à lui de nouvelles perspectives.

Alors qu'il se trouvait à Seattle avec son équipe, entre un voyage au Canada et une expédition en Californie, ses amis se demandaient pourquoi il avait l'air si sombre. Il s'isola pendant quelques jours; on le crut malade. Soudain il réapparut, tout ravivé. Il apportait un nouveau message qu'il appelait «le plan T» et qu'il défendait avec une énergie presque inquiétante, refusant tout compromis. Que s'était-il passé? On ne pouvait que se livrer à des conjectures. Quelque éruption volcanique l'avait comme projeté dans un contexte nouveau. «Plan T» signifiait plan total. Tout ce qui avait été fait jusqu'à ce jour se révélait trop étriqué, trop limité. Il fallait un douloureux élargissement de la vision et du cœur pour entrer dans cette dimension de l'idéologie, comprendre le monde actuel et agir sur lui.

Une fois de plus, Frank Buchman devançait ses collaborateurs par sa manière de participer aux événements du monde. Ceux qui ne purent pas le suivre avec la même abnégation restèrent en arrière. Ceux qui ne voulurent pas se joindre à lui, parce que son défi était inconfortable, parce qu'il taillait trop dans le vif, rejetèrent la faute sur lui, parlant d'exagération, d'extrémisme, d'utopie.

Il n'y avait pas là de quoi faire reculer Buchman. Il avait bien constaté en Angleterre, où il dirigeait de grandes assemblées d'été depuis 1931, combien l'Eglise éprouvait de difficultés à définir sa position face à la montée du fascisme et du communisme.

«Les chocs sont nécessaires pour sauver le christianisme, notait-il lors d'un recueillement. Notre travail académique de laboratoire peut-il résister aux pressions de la vie moderne

et répondre à ses besoins? Le matérialisme a préparé le terrain pour le communisme. L'humanisme n'est pas suffisant. Dans toute la chrétienté, je ne vois rien d'assez dynamique pour être à la hauteur de la situation. Le bolchévisme moral exige une puissante offensive de l'Esprit vivant. Existe-t-il un générateur capable de fournir l'énergie qui renversera le courant de l'histoire?»

Buchman voyait des signes dans ce qui se passait à Oxford. De jeunes motocyclistes qui, pour satisfaire leur soif de vitesse et d'aventure, avaient fondé un club où l'on buvait ferme et où l'on menait grand tapage, avaient dissous leur club à la suite de leur rencontre avec Buchman. Ils n'avaient pourtant rien perdu de leur dynamisme et leur changement faisait sensation. A l'université, ceux qui décidaient de placer leur vie sous la direction de Dieu étaient toujours plus nombreux.

Frank Buchman espérait encore que l'Eglise d'Angleterre se mettrait en mouvement.

«Dieu est à l'œuvre, écrivait-il pendant un recueillement. Il est clair qu'il agit par le Groupe afin de jeter un pont entre le peuple et l'Eglise. On a laissé l'exemple se séparer de la pratique. Une force puissante devrait jaillir de l'Eglise d'Angleterre. Il faut secouer la Grande-Bretagne! Une grande avance nationale dans l'Eglise.»

L'Eglise anglicane semblait venir au-devant de Frank Buchman. L'archevêque de Cantorbéry approuvait. Malgré toutes les oppositions et calomnies, la conférence de Lambeth, où Buchman et ses jeunes sportifs prirent la parole, émit un jugement positif à leur égard. Mais le seul résultat tangible fut la nomination d'une commission.

Buchman n'avait que trop souvent constaté le pouvoir paralysant des organisations. Il ne croyait pas qu'une commission puisse faire preuve de dynamisme révolutionnaire. «Impossible de dire où le chat immobile devant la cheminée s'apprête à bondir. Mais il est clair que le chat de porcelaine sur la cheminée ne nous réservera pas de surprises, disait-il.

La vie est plus qu'une organisation. La vie se développe et l'organisation doit s'y conformer. La vie ne peut pas être accumulée dans de vieilles outres. Wesley n'a pas perdu son temps à fabriquer des outres. Il offrait une expérience vivante en échange d'une théologie figée.»

Une amitié étroite liait Frank Buchman à l'évêque suédois Söderblom. Souvent appelé «le père de l'œcuménisme», celui-ci répondit ainsi à une lettre de Buchman au sujet du pouvoir neutralisant des organisations: «J'ai senti depuis le début de notre recherche moderne de l'unité qu'il ne fallait jamais construire sur des arrangements humains, sur une communauté de pensée et de plans. Il doit y avoir, comme vous l'écrivez, une unité plus fondamentale. Votre préoccupation est la seule qui compte en religion et dans la vie: que l'absolu du Christ règne dans nos cœurs, dans nos paroles, dans nos actions. Une vie transformée est plus éloquente que cent sermons.»

Frank Buchman était inquiet de voir s'élargir le fossé entre l'Eglise et la vie quotidienne. Il s'efforçait avant tout de présenter son message de façon que l'homme moderne se sente directement concerné. «J'ai consacré ma vie à trois petites lettres: h o w (how = comment). Nous devons apprendre à exprimer la vérité autrement et pour cela nous avons besoin d'une formation solide. Je me demande ce que sera l'Eglise de l'avenir. Je suis convaincu qu'elle devra être totalement différente de ce qu'elle est actuellement. Je frémis en pensant à la manière dont on présente la vérité dans les facultés de théologie d'Angleterre. Ce qui manque, c'est une haute conception de la façon d'introduire le Christ au sein du monde moderne, en sorte qu'il soit la personne et la puissance souveraine qu'il doit être. Formuler correctement une grande vérité sans amener les gens à l'appliquer dans tous les domaines de la vie, c'est faire complètement fausse route.»

A son retour d'Amérique du Sud, Buchman écrivit à propos de ce qu'il avait observé dans ce continent:

«Nul n'est plus que moi attaché à l'Eglise. Mais être fidèle à l'Eglise, c'est la voir telle qu'elle est. Or, telle qu'elle est aujourd'hui, l'Eglise ne changera jamais le pays. Le communisme et le fascisme ont provoqué la plus grande crise de l'histoire de l'Eglise chrétienne depuis l'époque des catacombes. Qu'est-ce que cela implique? Une orientation toute nouvelle: Allez par les chemins et par les haies. Ce qui importe, ce n'est pas notre conception de l'Eglise, mais les besoins du monde. Les balles vont siffler, mais je tiendrai bon.»

Ce que Frank Buchman avait décelé, beaucoup étaient décidés à ne pas le voir. Les balles ne tardèrent pas à siffler. Les attaques de l'évêque anglican de Durham furent particulièrement virulentes. Mais cela n'empêcha pas le raz-de-marée spirituel déclenché par le Groupe de continuer. Le livre de Russell *For Sinners Only* (Ceci n'est pas pour vous) fut un best-seller. Des *house-parties* à Westminster, Ermatingen, Birmingham, La Haye, Paris, Bloemfontein, Manchester, Darlington, Utrecht, Breslau, Genève devinrent les centres de rayonnement d'une vie nouvelle.

A Oxford eut lieu un véritable affrontement. Malgré l'opposition, un front d'étudiants et de professeurs convaincus se forma. Ils se réunissaient chaque jour dans une bibliothèque pour partager leurs expériences et parler de l'avenir. On entendit pour la première fois des noms tels que ceux d'Alan Thornhill, Robin Mowat, Roland Wilson, Harry Addison, Morris Martin, Francis Smith, Kit Prescott, Garth Lean, Frank Bygott, Michael Barrett, John Morrison, Kenneth Belden, Ian Sciortino: tous devinrent des collaborateurs de Frank Buchman et se firent connaître dans de nombreux pays par la suite. Ils devaient être le noyau d'une équipe mondiale dont l'engagement était indéfectible et à laquelle Frank Buchman, jusqu'à son dernier jour, tint comme à la prunelle de ses yeux. Beaucoup d'entre eux ont continué la bataille après sa mort et la mènent aujourd'hui encore.

A mesure que ce travail se développait, il atteignait les sphères les plus variées. L'équipe reçut une invitation d'un certain nombre de députés britanniques, et c'est ainsi

qu'une assemblée mémorable se tint à la Chambre des Communes.

Ces idées nouvelles commençaient aussi à produire des remous dans le monde ouvrier. Des débats passionnés se tinrent dans l'East-End de Londres. George Light, dirigeant socialiste, parlant de son premier entretien avec Frank Buchman, raconte ceci: «Ce qui me frappa au premier abord, c'est qu'il ne parlait pas de l'honnêteté absolue, il l'incarnait. Puis je m'aperçus qu'il avait renoncé à tout ce que moi je recherchais: un revenu assuré et une meilleure situation. Je n'ai jamais rencontré un homme avec une telle foi.»

Frank Buchman avait avec les personnalités politiques haut placées le même contact direct qu'avec les ouvriers. Quelqu'un au Palais de Buckingham demanda un jour à Lord Salisbury *pourquoi il montrait un tel intérêt pour le Groupe d'Oxford*. «C'est l'Esprit de Dieu qui plane sur les eaux, répondit-il. Je n'oserais pas me tenir à l'écart.» Il invita Frank Buchman à Hatfield House, la résidence des marquis de Salisbury, pour lui présenter ses amis. Parmi les invités se trouvait Lord Lytton que Buchman avait rencontré aux Indes dix ans auparavant. Lytton lui dit que son fils Anthony avait trouvé la mort dans un accident d'avion et lui donna une plaque à sa mémoire. Le lendemain Buchman lui envoya ces lignes: «Les liens qui vous unissaient à votre fils sont un privilège inestimable, refusé à la plupart des pères. Je connais beaucoup de monde, mais, en toute sincérité, je n'ai jamais rien lu qui offre aussi clairement une direction nouvelle à la jeune génération. Ce témoignage est inspiré par Dieu. Combien de pères et de fils parmi vos amis souhaiteraient avoir des rapports semblables. Ce précieux héritage qui vous est laissé là peut orienter toute votre vie.»

Une autre personnalité rencontrée à Hatfield House ménagea une entrevue pour Buchman et le premier ministre Baldwin. Cela se passait une semaine après l'abdication d'Edouard VIII. Baldwin dit à Buchman qu'il se retirerait dès que George VI aurait accédé au trône, estimant sa tâche

terminée. Buchman lui répondit qu'on pouvait faire mieux que de renoncer. Un homme d'Etat comme lui devait faire entendre «la voix d'une autorité supérieure pour conduire la Grande-Bretagne et l'Empire à une renaissance spirituelle».

Buchman ne se faisait aucune illusion sur les dirigeants de l'Europe. A l'un de ses plus proches collaborateurs, il écrivait: «Je crois que nous ne pouvons guère tabler sur ceux de l'ancienne génération pour sauver l'Angleterre. Ils courent trop de lièvres à la fois. A quelques exceptions près, nous ne pouvons pas compter sur eux pour agir.

«Il y a davantage à espérer du côté des industriels. Ils sont plus audacieux et ont l'habitude de prendre des risques.

«La solution, nous la connaissons. La question, c'est de savoir si, par une mer démontée, nous pilotons notre navire d'après l'étoile polaire.»

Parmi les «quelques exceptions», Frank Buchman comptait Lady Antrim, qui avait été dame de compagnie de la reine Victoria, Tod Sloan, de la banlieue Est de Londres, qui se disait «horloger par profession et agitateur par nature», et l'éminent professeur d'Oxford B.H. Streeter, recteur du Queen's College, qui eut le courage de s'afficher publiquement à ses côtés. «Le Groupe d'Oxford, affirmait ce dernier, rappelle l'Eglise à sa tâche première, qui est de sauver l'âme des nations comme celle des individus.»

Streeter avait pris la parole dans une assemblée publique à Oxford, devant un grand nombre de ses collègues. Il avait expliqué que son attitude à l'égard du Groupe d'Oxford avait été pendant un certain temps «la neutralité bienveillante d'un Gamaliel», mais qu'il avait fini par comprendre où était sa voie: «A une époque où la situation du monde devient désespérée, mon devoir est de coopérer avec le Groupe.» Il dédicaça à Frank Buchman son livre *The God Who Speaks* (Le Dieu qui parle) par ces mots: «Sans toi bien des passages de ce livre auraient été écrits autrement.» Leur amitié datait de 1921, lorsqu'ils avaient fait connaissance chez un mystique indien, le sadhu Soundar Singh. Le professeur Thornton-

Duesbury, du St-Peter's College à Oxford, voit la raison de cette amitié dans un trait de caractère fondamental de Buchman :

«L'esprit de Buchman n'avait rien d'académique. Il avait une rapidité et une sûreté extraordinaires, avec le don de pénétrer droit au cœur des problèmes. En outre il savait communiquer ses idées à l'homme de la rue en termes simples et directs. C'est ce qui attirait d'éminents intellectuels. Je pense notamment à ses relations avec deux personnalités d'Oxford, les professeurs Streeter et Grensted. Le respect et la compréhension mutuels qui unissaient ces hommes étaient fondés sur l'humilité des grands esprits, conscients à la fois de leurs limites et de leur force. Cette humilité était aussi la qualité qui permettait à ces trois hommes d'attirer la jeune génération.»

Le travail en Angleterre prenait une telle extension que la base d'opérations qui existait alors devenait trop étroite. Depuis les années vingt, Buchman élisait domicile à Londres au Brown's Hotel. Il avait là trois pièces à sa disposition pour un prix modéré. Elle constituaient à la fois son logement, son secrétariat et son dépôt de livres. Il avait maintenant besoin de plus d'espace, mais en 1937, année du couronnement de George VI, l'hôtel était à court de chambres.

La même année, un legs de cinq cents livres sterling provenant d'un vieil ami obligea le Groupe d'Oxford à se donner une base légale.

Le mouvement, dont l'horizon s'élargissait sans cesse, avait besoin d'un nouveau style de vie et d'action. Frank Buchman le regrettait : «Ce style de vie familial a toujours fait ma joie, disait-il. Nous avons le bonheur de recevoir de l'argent et de pouvoir le donner à ceux qui en avaient besoin. Peut-être est-il impossible de poursuivre dans cette voie, mais nous continuerons comme par le passé à nous soutenir mutuellement en tout bien tout honneur.»

En fait rien n'était changé dans la vie communautaire. Il n'y eut jamais de hiérarchie ni de liste de membres, rien

d'exclusif ni de sectaire. Chacun pouvait rester membre de sa confession. Tant en ce qui concerne le Groupe d'Oxford que son prolongement, le Réarmement moral, on ne pouvait ni y adhérer, ni en démissionner. Il ne s'agissait pas d'une association, seulement d'un engagement incondtionnel envers l'Autorité suprême. Il en va ainsi aujourd'hui encore.

Grâce à cette nouvelle base financière, on vit affluer les dons. Ils rendirent possible l'acquisition, pour un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans, de l'ancienne résidence de Lord Clive, fondateur de l'Empire des Indes. A l'occasion du soixantième anniversaire de Frank Buchman, on servit un dîner de deux cents couverts dans cette maison encore vide. Le repas était présidé par Lady Antrim qui avait à côté d'elle Tod Sloan, l'agitateur du quartier du port. Frank Buchman exprima sa reconnaissance pour les nouvelles possibilités offertes à son action. Rappelant sa venue en Angleterre vingt ans auparavant, il ajouta: «Lorsque je suis arrivé à Cambridge, je n'avais pas le Brown's Hotel. Je n'avais d'autre refuge que ma dépendance envers Dieu.»

L'installation de la maison n'était pas terminée quand la guerre éclata. Pendant les bombardements des milliers de personnes trouvèrent un abri dans ses caves.

De ces catacombes modernes allait sortir une nouvelle génération de combattants, ceux que Frank Buchman cherchait depuis sa tournée sud-américaine.

Deux professeurs de Zurich: Théophile Spoerri et Emile Brunner



16. Le destin de l'Allemagne

L'épicentre du séisme qui menaçait l'Europe se trouvait dans le Reich allemand. La dépression économique des années vingt, les absurdités du traité de Versailles et les divisions du monde bourgeois avaient enfanté l'hydre du national-socialisme. Au début, l'homme d'Etat aussi bien que l'homme de la rue se réjouissaient de voir régner un ordre plus strict, de constater le refoulement du communisme et la régression du chômage et de l'inflation. La brutalité du régime nazi somnolait encore dans l'ombre. Les fidèles de l'Eglise croyaient au «christianisme positif» de Hitler.

Karl Barth, qui avait protesté très tôt contre le Troisième Reich, affirmait peu avant la guerre: «Le national-socialisme avait en effet dans les premiers temps les caractéristiques d'une expérience politique comme il y en a eu beaucoup d'autres... Je suis encore persuadé que l'Eglise avait alors le droit et le devoir de lui laisser, en tant qu'expérience politique, le loisir de tenter sa chance.» (5 décembre 1938, *Eine Schweizer Stimme*, Zurich 1945)

Encore en 1936, Lloyd George voyait en Hitler «le George Washington de l'Allemagne».

Winston Churchill, qui devint plus tard l'ennemi acharné du national-socialisme, déclarait en juin 1939, six mois après l'accord de Munich, que le monde pouvait bien accueillir un Hitler si celui-ci aspirait sincèrement à la paix et à la tolérance.

Frank Buchman avait de bonne heure montré son amour pour l'Allemagne. Il était lié d'amitié avec des personnalités

dirigeantes dans l'Eglise et dans les milieux politiques. Il était donc compréhensible que son souci pour l'Allemagne et pour une Europe menacée par une Allemagne totalitaire déterminât beaucoup de ses actions au cours de ces années.

En 1929, une *house-party* avait marqué le lancement des Groupes en Allemagne. Des Allemands avaient pris part à des conférences à Oxford et voyagé avec Buchman en Amérique. Le pasteur Ferdinand Laun avait publié un premier livre en allemand, *Unter Gottes Führung – Zeugnisse moderner Menschen* (Sous la direction de Dieu – témoignages d'hommes modernes). Déjà en 1932 certains de ses amis allemands essayèrent d'organiser une rencontre entre Buchman et Hitler. Mais un fils de l'ex-empereur Guillaume II, qui voulait, avec Joseph Goebbels, s'assurer une haute position dans le Reich, craignait que l'influence de Buchman ne fasse dévier le mouvement dans une autre direction. Il donna pour consigne qu'en aucun cas Buchman ne devait voir le Führer. La rencontre ne put jamais avoir lieu. Toutefois Buchman ne renonçait pas à maintenir des contacts de tous les côtés. Il voyait l'équilibre précaire de l'Europe: on ne savait pas encore dans quel sens pencherait la balance. Il croyait fermement que le cours de l'histoire pouvait se réorienter vers le bien grâce au changement intérieur de certains dirigeants.

Chacune de ses démarches était suivie avec un intérêt passionné, particulièrement en Suisse. Un professeur de l'université de Zurich, romaniste, avait trouvé en janvier 1932 une foi nouvelle et contagieuse à l'occasion d'une rencontre à Genève avec Frank Buchman et son équipe. Secondé par un étudiant, il invita Buchman et quelques-uns de ses amis à venir dans sa ville. Un puissant souffle de vie nouvelle émana dès ce moment de Zurich. Partout surgirent des groupes militants. En été de cette même année, Buchman et une équipe internationale vinrent à l'assemblée organisée à Ermatingen. Ce petit village de pêcheurs au bord du lac de Constance marqua pour beaucoup de participants le tournant de leur vie.

Un autre professeur de Zurich, théologien de renommée internationale, fut saisi par ce qui se passait. Ces deux professeurs, ainsi que nombre de leurs amis, se trouvèrent ainsi plongés dans le tourbillon du renouveau spirituel déclenché par Frank Buchman. En bons Suisses, ils étaient allergiques aux courants totalitaires qui se dessinaient en Allemagne. Tous deux donnèrent du fil à retordre à Buchman. L'un d'eux, personnellement engagé dans la controverse spirituelle du moment, se repliait toujours sur son point de vue théologique; l'autre, d'une nature plutôt arrangeante, cherchait à concilier toutes les oppositions.

Buchman, tout en constatant l'évolution dangereuse des idées, rappelait dans des lettres pressantes la seule chose qui pouvait sauver la situation. Il écrivait à l'un: «Le danger que vous courez, c'est que vous restiez toujours le professeur tonnant du haut de sa chaire et cherchant la perfection théologique. Mais la crise de l'Eglise allemande ne se résoudra jamais de cette façon-là. Prenez par exemple votre phrase: «Malheureusement cet individu impossible (il s'agissait d'un théologien allemand) a fait un mal irréparable à la renommée du Groupe.» Cela me rappelle la malédiction prononcée contre les publicains et les pécheurs. Gardez, je vous prie, votre sens de l'humour et lisez dans cette perspective le Nouveau Testament. Le Groupe n'a pas de réputation à défendre et, en ce qui me concerne personnellement, je n'ai rien à perdre. Il ne s'agit pas du passé de cet homme, mais de son avenir.

«Quelles conséquences cela pourrait-il entraîner pour l'Allemagne si, par la grâce de Dieu, il voyait personnifié en vous le message suprême du Christ! Vous pourriez être l'instrument qui provoquerait ce puissant changement. Nous ne pouvons combattre le fanatisme partisan si nous sommes partisans nous-mêmes. Disons-le ouvertement: on perçoit dans votre lettre un ton de supériorité académique que vous feriez mieux de déposer au pied de la Croix... Notre but n'est pas de servir de médiateurs, mais de changer et d'unir les gens en faisant d'eux des changeurs de vies.»

Buchman écrivit à l'autre professeur: «Je sens que vous cédez à la tentation du découragement et c'est pourquoi il vous manque la vision de ce que pourrait provoquer le dynamisme de la Bonne Nouvelle. Vous vous attaquez encore aux problèmes avec une mentalité académique et je crains que de ce fait vous ne vous égariez... Je pressens un autre danger pour les Suisses: ils aimeraient adapter le message à leur rythme et à leurs idées toutes faites. Ils s'imaginent avoir un droit spécial et croient que leur sang est différent de celui du commun des mortels... L'important, ce n'est pas ce qui nous convient ou ce que nous désirons, mais ce qui répond à nos besoins, et uniquement ce qui est en accord avec l'Évangile.»

Au cours des années, les attitudes des deux professeurs à l'égard de Buchman divergèrent de plus en plus. L'un, attaché à la sauvegarde de la Parole, pensa devoir prendre ses distances; l'autre, après de longues et harassantes hésitations, marcha carrément dans les pas de Buchman.

Pendant ce temps, le drame de l'Allemagne poursuivait sa marche tragique. Annelise von Cramon-Prittwitz, personnalité énergique de l'aristocratie prussienne, jouait un rôle courageux, mais plein de risques. Elle avait rencontré Frank Buchman pour la première fois en 1930 à l'occasion d'un thé au château de Doorn, aux Pays-Bas. Au beau milieu de la conversation, l'ex-empereur, qui vivait en exil au château de Doorn, demanda à Frank Buchman par le truchement de son interprète, le baron von Richthofen, quel genre d'homme il pouvait bien être. Buchman répondit en riant: «Nous sommes des gens tout à fait ordinaires, mais nous aimerions traduire en un langage moderne les vérités qui transformèrent les premiers chrétiens en révolutionnaires.» L'empereur se montra choqué qu'on puisse rire d'un sujet aussi sérieux, mais Mme von Cramon fut fort impressionnée par l'attitude de Buchman. Elle désira en savoir davantage. Ce qu'elle avait appris au cours de longues conversations avec lui, elle essaya de le mettre en pratique à Breslau dans son école destinée

aux filles de hobereaux. Elle travailla à plusieurs reprises avec Buchman, qui l'invita à l'accompagner en Amérique. Pendant son absence, sa maison fut fouillée et certains papiers parurent suspects au parti. A son retour, elle fut arrêtée par la Gestapo et amenée directement devant Heinrich Himmler à Berlin. Après un bref interrogatoire sur sa collaboration avec Buchman, elle fut relâchée.

Ce qui intéressait principalement Himmler, c'était de savoir comment elle s'était procuré l'argent nécessaire à son voyage en Amérique. Elle répondit qu'elle avait vendu son bien le plus précieux, un piano à queue, pour payer son billet d'avion.

En 1935, Himmler fit de nouveau venir Mme von Cramon à Berlin. Il exigea d'elle qu'elle mît sur pied un programme de formation et d'éducation des femmes allemandes. Elle répondit qu'elle ne pouvait pas accepter cette charge, cela pour trois raisons: «Je ne suis pas membre du parti, je suis une aristocrate, je suis chrétienne.» Himmler balaya ces objections. Comme il insistait, elle lui dit qu'elle se sentait obligée de demander d'abord conseil à ceux qui avaient fait de sa foi la force agissante de sa vie. Himmler fut décontenancé.

– Est-ce que vous êtes vraiment si attachée à cet étranger et à son groupe?

– Oui, dit-elle. Ils m'ont montré que Dieu a un droit total sur ma vie et je l'ai accepté.

Dans la discussion qui suivit, Himmler, qui avait reçu une éducation catholique, lui demanda:

– Dites-moi donc qui est le Christ?

A son avis, c'était «juif» de charger quelqu'un d'autre de la responsabilité de nos propres péchés. Il ajouta:

– Je n'ai pas besoin du Christ.

Elle lui demanda:

– Qu'allez-vous donc faire de vos propres péchés, que vous ne pouvez réparer vous-même et dont personne ne peut vous décharger?

– Comme aryen, je dois avoir le courage de répondre moi-même de mes péchés.

– Vous ne pouvez pas, reprit-elle, car votre désobéissance envers Dieu prive l'Allemagne du plan qu'il a pour cette nation.

Pour terminer, Himmler ajouta: «Je peux me passer du Christ, puisque le Christ, c'est l'Eglise.» Effectivement, Himmler avait été exclu de l'Eglise.

Jusque-là, les deux idées en présence arrivaient à s'équilibrer, mais il devint bientôt évident que celles de Frank Buchman étaient inconciliables avec le national-socialisme. Au début il fut interdit aux membres du parti et des forces armées de participer de façon active ou passive au travail du Groupe. Puis les interdictions frappèrent aussi la population civile. En 1971, l'évêque Dietzfelbinger, président du conseil de l'Eglise évangélique d'Allemagne, révéla qu'il avait voulu se retrouver avec quelques amis de Frank Buchman à Garmisch en pleine guerre, mais que, dès leur arrivée, la police les avait obligés à retourner chez eux.

Il y eut enfin le rapport de la Gestapo publié en 1942 par les services de sécurité du Reich. Réservé aux «services internes», ce document de 126 pages accuse Buchman et ses adhérents de «prendre parti sans compromis contre le national-socialisme en adjurant ses adeptes de se placer entièrement sous la Croix du Christ et d'opposer celle-ci à la croix gammée, qui vise précisément à la détruire».

Buchman se trouvait en Allemagne au moment du congrès du parti à Nuremberg et des Jeux olympiques de Berlin en 1936. «Cela sent la guerre,» dit-il alors à son compagnon. Lors d'un bref séjour en Amérique en été 1936, un journaliste de New York l'avait interpellé: «Est-ce qu'un dictateur peut être changé?» Dans sa réponse, Buchman avait exprimé son profond regret des persécutions des Juifs et donné sa conviction que la Croix du Christ avait le pouvoir de guérir toute haine. Le journaliste avait de son propre chef résumé cette réponse en une seule phrase, disant que Buchman

remerciait le ciel d'avoir envoyé un homme comme Hitler qui dresse un rempart contre l'antéchrist communiste. Buchman avait renoncé à publier un démenti officiel.

«On m'a attaqué parce que j'avais dit qu'un dictateur dirigé par Dieu pourrait changer la situation du jour au lendemain, dit-il plus tard à ses amis. Cela ne signifie nullement que je sois d'accord avec ce dictateur tel qu'il est, mais je ne mettrai jamais en doute la possibilité que n'importe quel homme puisse changer.

«Il y a seulement deux positions dans le monde: la positive et la négative, les hommes qui obéissent à Dieu et ceux qui refusent cette obéissance. La position négative exhale l'ha-leine putride du diable. Elle peut se trouver dans le communisme comme dans le fascisme, mais elle peut aussi se trouver dans ce que nous avons actuellement en Amérique ou en Angleterre. Il m'arrive parfois à moi-même d'être du mauvais côté. Mais du côté positif se rangent ceux qui obéissent à Dieu. Quelles que soient les persécutions que nous aurons à subir, je sais que nous sommes perdus si nous ne nous tenons pas à la ligne tranchante de l'exigence morale absolue et de l'obéissance à Dieu.»

Dans un rapport de Himmler pour la S.S., daté du 15 février 1938 et intitulé *Geheime Kommandosache*, on lit un jugement définitif sur le travail de Frank Buchman durant le Troisième Reich: «Le mouvement des Groupes d'Oxford est une nouvelle tentative du christianisme international pour soumettre tous les domaines de la vie à l'autorité absolue du Christ.» (Cité par Kurt Georgi dans *Christsein aus Erfahrung*.)

UN NOM NOUVEAU,
UN STYLE NOUVEAU

Noël 1943



17. Le Réarmement moral

Au printemps 1938, Frank Buchman se reposait à Freudstadt, dans la Forêt-Noire. Au cours d'une promenade, une idée nouvelle s'imposa à lui.

«Le monde était au bord de l'abîme, raconte-t-il. Tout comme aujourd'hui, chacun aspirait à la paix et préparait la guerre.

«Alors que je me promenais dans ces bois tranquilles, une pensée me revenait sans cesse: réarmement moral, réarmement moral. Le prochain grand mouvement spirituel dans le monde sera un réarmement moral et spirituel de tous les pays.»

Là encore, l'accord se faisait entre une préparation intérieure et une incitation extérieure. Depuis longtemps, Frank Buchman s'inquiétait de voir beaucoup de ses disciples totalement dépourvus devant la menace qui pesait sur le monde. Dans bien des endroits, les Groupes d'Oxford s'étaient enfermés dans de pieux ghettos. Le soin de l'âme avait étouffé le souci pour les besoins du monde.

Pourtant en Suède un grand écrivain socialiste, Harry Blomberg, avait su présenter le message du Groupe d'Oxford aux ouvriers des aciéries de Borlänge, sa ville natale. Comme on lui avait demandé un titre pour la page suédoise de l'illustré *Marée montante*, il pensa à l'utilisation de l'acier suédois pour les armements militaires dans le monde entier et proposa: «La Suède, pacificatrice des nations. Nous devons réarmer moralement.»

La même année, en mars 1937, le pape Pie XI avait écrit dans l'encyclique *Divini Redemptoris*: «Aujourd'hui on entend retentir un appel universel et pressant pour un réarmement spirituel, et avec raison.»

«Réarmement moral» est la réplique au réarmement militaire. En anglais, le mot *moral* implique le sens de *spirituel*, en opposition à *matériel*. On disait dans les premiers temps «Réarmement moral et spirituel». Par souci de brièveté, on ne dit plus que «Réarmement moral». Ce dernier mot a pris une importance exagérée et est devenu pour beaucoup une pierre d'achoppement, peut-être un achoppement salutaire à notre époque de décadence morale.

Ce nouveau nom se répandit à une vitesse fulgurante, apportant aux uns une illumination et un réveil, provoquant chez les autres l'effroi et la contradiction.

L'idée de Seattle formulée théoriquement dans le «plan T» – l'emprise du tout sur l'individu et l'engagement de l'être dans sa totalité – prenait toute son importance. Le mouvement du ciel vers la terre qu'exprime si bien la version originale grecque du *Notre Père*: «Que ta volonté soit faite comme au ciel sur la terre» est un mouvement dont on saisit tout à coup l'étendue et la profondeur et qui entraîne toute votre existence.

Il s'agit d'une chute verticale des hauteurs dans les profondeurs, d'un plongeon dans l'abîme, d'un renoncement à toutes les sécurités auxquelles on s'accrochait alors.

Quand on se laisse tomber ainsi sans réserve dans le monde, on tombe, et c'est là le miracle, entre les mains de Dieu qui tiennent et meuvent tout l'univers.

Le monde dans lequel on se retrouve n'est pas seulement celui du «semblable», qui a les mêmes idées et avec lequel on s'entend bien, mais aussi celui du «tout autre», du «dissemblable» par les mœurs et les idées: à côté des protestants, les catholiques, les musulmans, les bouddhistes, les païens, les incroyants, à côté des Européens, les Américains, les Asiatiques, les Africains; à côté des intellectuels, les manuels, les industriels, les syndicalistes, les ouvriers, les chômeurs; à

côté des simples citoyens, les politiciens et les agitateurs; à côté des respectables bourgeois de la «bonne société», les criminels, les escrocs, les buveurs, les drogués, les pervers.

Qui se voit jeté dans un tel monde ne peut poursuivre son chemin selon les règles et les normes usuelles. Il lui faut une nouvelle vision du monde, un langage nouveau, un style nouveau. Pour y parvenir, il faut une patience infinie et un courage à toute épreuve. On s'aventure sur des terres inconnues, on tâtonne dans le fourré des conventions, des clichés, des slogans; on utilise soi-même des mots et des formules qui s'usent vite. On ne peut se soustraire au vacarme des médias; on doit les prendre en mains, mais on succombe souvent à leur séduction.

Ceux qui observent ce développement depuis leur place confortable et sûre de bourgeois et de chrétiens sont totalement décontenancés. Quand on se tient à l'écart, il y a des choses dont on ne saisit pas la réalité. On ne peut comprendre un mouvement que si l'on y participe. Qui s'arrête à mi-chemin ne peut que s'irriter et rejeter la faute sur l'autre: il exagère, il va trop loin. On regarde d'un œil critique les erreurs commises et les contrecoups subis par celui qui se lance dans cette aventure dangereuse.

Ce n'est pas par hasard que Frank Buchman prononça son premier discours sur le Réarmement moral, le 29 mai 1938, dans la mairie londonienne d'East Ham, berceau du mouvement travailliste anglais. Dès lors, où qu'il se trouve, Frank Buchman reste en contact étroit avec le monde du travail, avec le destin des ouvriers. «Dirigés par Dieu, les ouvriers uniront le monde,» tel est le mot d'ordre qu'il répétera sans cesse.

Considérant l'inquiétude et les préoccupations suscitées par une situation mondiale menaçante, Frank Buchman se demande s'il est encore possible de sauver les individus et les nations. Voici sa réponse:

«Le remède serait peut-être le retour aux vérités simples que nous avons apprises sur les genoux de notre mère et que

nous avons souvent oubliées ou négligées: l'honnêteté, la pureté, le désintéressement, l'amour.

«La crise est essentiellement d'ordre moral. Il faut que les nations réarment moralement... Il nous faut une force assez puissante pour changer la nature humaine et combler les fossés entre hommes et entre partis. Le point de départ est de reconnaître ses propres fautes au lieu de se concentrer sur celles des autres. Seul Dieu peut transformer la nature de l'homme.

«Le secret réside dans une grande vérité oubliée: quand l'homme écoute, Dieu parle; quand l'homme obéit, Dieu agit; quand les hommes changent, les nations changent.

«Si tout le monde aimait assez, si tout le monde partageait assez, n'est-il pas vrai que tout le monde aurait assez? Il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais pas pour les convoitises de chacun.

«Nous n'avons pas encore su capter les immenses ressources créatrices de la pensée divine.»

Ces vérités n'ont pénétré dans le cœur des hommes qu'au prix de larmes, de sueur et de sang. Aujourd'hui, le mot *participation* est sur toutes les lèvres. L'originalité de Buchman est d'avoir non seulement exprimé ces vérités déjà avant la guerre, mais d'avoir montré le seul moyen de les concrétiser pour qu'elles ne restent pas dans les nuages: le changement de l'individu.

Même les compagnons de Frank Buchman avaient de la peine à accepter ces vérités. Lors d'une assemblée scandinave qui se tint à Visby, vieille ville hanséatique sur l'île suédoise de Gotland, l'assemblée s'était réunie dans la cathédrale en ruine, seul édifice assez grand pour la contenir. Frank Buchman prit à partie les sympathisants, ceux qui voulaient s'arrêter à mi-chemin:

«J'espère que certains d'entre vous auront pris une décision lorsque j'aurai fini de parler. Nous sommes venus ici avec des intentions diverses. Quelques-uns sont venus avec l'espoir d'être changés. C'est très bien, c'est tout à fait

nécessaire. D'autres, avec l'espoir d'apprendre à changer les autres. C'est également nécessaire.

«Mais le danger, c'est que certains d'entre vous veuillent en rester là. Une troisième étape m'intéresse passionnément: comment sauver la civilisation qui s'effondre. Mais après cela, j'ai un quatrième objectif: atteindre les masses du monde.

«Si nous devons simplement déclencher un réveil de plus, cela ne m'intéresse pas, et je suis persuadé que cela ne suffit pas. Un réveil ne représente qu'un certain niveau de pensée. En rester là, c'est fixer sa pensée trop bas. Si nous ne visons pas à quelque chose de plus grand, nous sommes perdus d'avance.

«L'étape suivante est la révolution. Cela vous bouscule. Beaucoup de chrétiens n'aiment pas ce mot; il leur fait peur, il leur donne la chair de poule. La source de bien des critiques est là: des chrétiens au christianisme de fauteuil qui ont la chair de poule.

«Il y a une troisième étape: la renaissance. La renaissance d'un peuple. Je sais ce que vous allez peut-être dire: utopie, utopie, folie.

«Certaines personnes n'aiment pas l'idée de nations qui renaissent, ni celle d'atteindre les masses. C'est un programme d'action qu'elles ridiculisent en le traitant de propagande.

«Voyez le mot *Evangile*. Il signifie *bonne nouvelle*, nouvelle de première page. Un certain détracteur a fait une objection. Il a lancé une phrase subtile qui a reçu une large publicité. Cette phrase insidieuse s'est répandue sur le pays comme un gaz asphyxiant; elle va empêcher des milliers d'hommes de trouver l'essentiel, et ils vont s'enfoncer dans leur cellule de vaincus; vous n'arriverez plus jamais à les atteindre, ni à les guérir...

«Je vais vous faire une promesse: jamais je ne reculerai. Quels que soient ceux qui lâchent pied, quoi qu'il doive en coûter, jamais je ne reculerai.

«Arrêtons-nous un instant sur l'image de la Croix du Christ et laissez-moi vous dire que si vous vous joignez à cette

grande croisade, c'est sur le chemin de la Croix que vous vous engagez.»

A entendre le ton explosif de ce discours, on devine qu'il était motivé par un événement particulier et que Buchman visait des personnes précises.

Voici ce qui s'était passé: en Suède, comme dans d'autres pays, le mouvement des Groupes s'était engagé dans une impasse en s'en tenant à l'idée de réveil, et beaucoup avaient peur d'afficher leur foi en public. Préoccupés de leur salut personnel, ils avaient perdu de vue le monde. Leur crainte de s'exposer fut renforcée par une petite phrase venimeuse d'une journaliste suédoise: «Pourquoi donc toute cette publicité à l'américaine? Les bonnes actions portent en elles-mêmes leur discrète récompense.» Buchman voyait quels ravages cette boutade avait produits dans tout le pays. Pendant une insomnie, il se souvint de la nuit, à Cambridge, où il avait accepté après un dur combat l'appel à reconstruire le monde. Il décida de passer à l'attaque. Ce fut le discours de Visby.

La jeune journaliste se trouvait parmi les auditeurs. On comprend qu'elle ait filé en toute hâte. De Stockholm, elle écrivit à Buchman: «Je regrette d'avoir quitté Visby sans avoir pris congé de vous. Vous penserez, non sans raison, que je suis lâche et que j'ai voulu fuir une situation devenue scabreuse après mon article. Je sais bien qu'il n'était pas juste de me dérober ainsi et je voudrais vous remercier de votre bonté et de votre hospitalité.»

Buchman répondit: «J'aime l'esprit qui vous a poussée à m'écrire si rapidement. Une réparation privée est louable. Mais on ne peut éluder une réparation publique lorsqu'on a fait tort publiquement à une grande cause. Je n'éprouve aucun ressentiment personnel, mais je brûle pour une cause, une cause qui peut apporter et apportera, je le crois, une grande libération. Je crois aussi que, par un acte courageux, vous pourrez contribuer à éclairer votre nation.

«Je pense à votre remarque sur la Croix du Christ à la fin de votre lettre. Tout ce que vous pouvez dire de moi n'a pas

grande importance. Mais je suis certain que vous ne cherchez pas à nuire aux personnes qui subissent votre influence et veulent commencer une vie nouvelle. La seule chose qui me tient à cœur est d'amener l'homme à devenir ce qu'il voudrait être.»

On voit par ce discours et par cette lettre ce que Buchman entendait par le mot propagande. Il l'employait dans son sens originel. Ce mot vient d'une institution ecclésiastique nommée *De Propaganda Fide*, ce qui signifie: de la propagation de la foi.

A une époque où l'on est inondé de propagande, même de la part de l'Eglise, on pourrait prendre exemple sur le mode de propagande de Buchman, tel qu'il l'a conçu dans l'illustré *Marée montante*. Buchman prit un tel soin de l'édition allemande de cette publication qu'il prolongea son séjour à Zurich pour en contrôler chaque mot. Ce fut la dernière chose qu'il fit en Europe avant son départ pour l'Amérique et la guerre.

En automne 1938 eut lieu à Interlaken la première conférence mondiale du Réarmement moral. Il semblait alors que la guerre était imminente. Un jeune Suisse demanda à Frank Buchman s'il pensait que le conflit pouvait être évité. «Je ne sais pas, répondit-il. Mais ce que je sais, c'est que si nous avons dans chaque pays cinquante hommes qui se donnent entièrement, nous tiendrons bon.»

Frank Buchman prononça là quelques-uns de ses discours les plus importants. Chacun d'eux était inspiré par une situation historique précise. Chose étonnante, Buchman, qui ne parlait en public qu'une ou deux fois par an, a prononcé cette année-là douze grands discours.

Le 2 septembre, voyant le mauvais temps sur les sommets des Alpes, il demanda: «Qu'est-ce qui va balayer les nuages accrochés à la Jungfrau en ces sombres journées?...

«En quoi consiste l'art de présenter la vérité, particulier au Groupe d'Oxford, qui lui a permis d'exercer une telle action dans tant de pays? Simplement, il est allé à la racine du problème: comment changer le cœur humain.

«Nous nous sommes assigné la tâche difficile de liquider le passif sans cesse accru des rancunes et de la peur. La chance n'est apparemment pas de notre côté. Mais de même que les individus peuvent être libérés de la prison où les tiennent le doute et la défaite morale, de même les nations peuvent être délivrées de la peur, des ressentiments, des jalousies, du découragement dont elles sont prisonnières, et cela souvent grâce à un homme inspiré, à une puissante figure prophétique. Que de preuves l'histoire nous en donne! Et si c'est vrai d'un seul, que ne peut-on attendre d'un groupe d'hommes qui, apportant dans chaque pays la même inspiration, y créerait une opinion publique nouvelle?»

Frank Buchman faisait allusion à l'atmosphère d'angoisse dans laquelle le monde était plongé. L'inquiétude l'habitait, lui aussi. Il avait l'air tourmenté, comme s'il était accablé d'un fardeau intolérable. Mais, une nuit, les choses s'éclairèrent pour lui. Le lendemain matin, il déclara à ses amis qu'il se sentait soulagé d'un grand poids. Il s'ensuivit un discours au titre prophétique, «La voix de Dieu ou la voix des canons»:

«Le monde est à un carrefour. Il doit choisir entre la voix de Dieu et celle des canons. Ecouter la voix de Dieu est un élément aujourd'hui oublié dans la politique mondiale même si, dans certains pays, toutes les lois sont encore faites, si l'on en croit leurs constitutions, «au nom de Dieu Tout-Puissant». Mais imaginez que chaque individu soit réarmé moralement parce que gouverné par Dieu. Pensez à la puissance que cela représenterait dans le monde entier.

«La puissance de l'Esprit reste la plus grande qui soit au monde.»

Une telle force se dégageait des paroles de Frank Buchman que beaucoup d'auditeurs furent bouleversés. Il leur semblait qu'une nouvelle dimension de l'histoire s'ouvrait à eux.

Le dernier discours d'Interlaken, intitulé «L'humanité à la croisée des chemins», commençait ainsi:

«Je regardais ce matin les feux de l'aurore sur la Jungfrau. Les Alpes s'illuminaient de l'aube d'un jour nouveau. Sera-ce

la lumière divine d'un jour nouveau pour l'Europe et le monde ou bien la lumière mourante d'une civilisation condamnée? Le monde se trouve placé devant ce choix vital.»

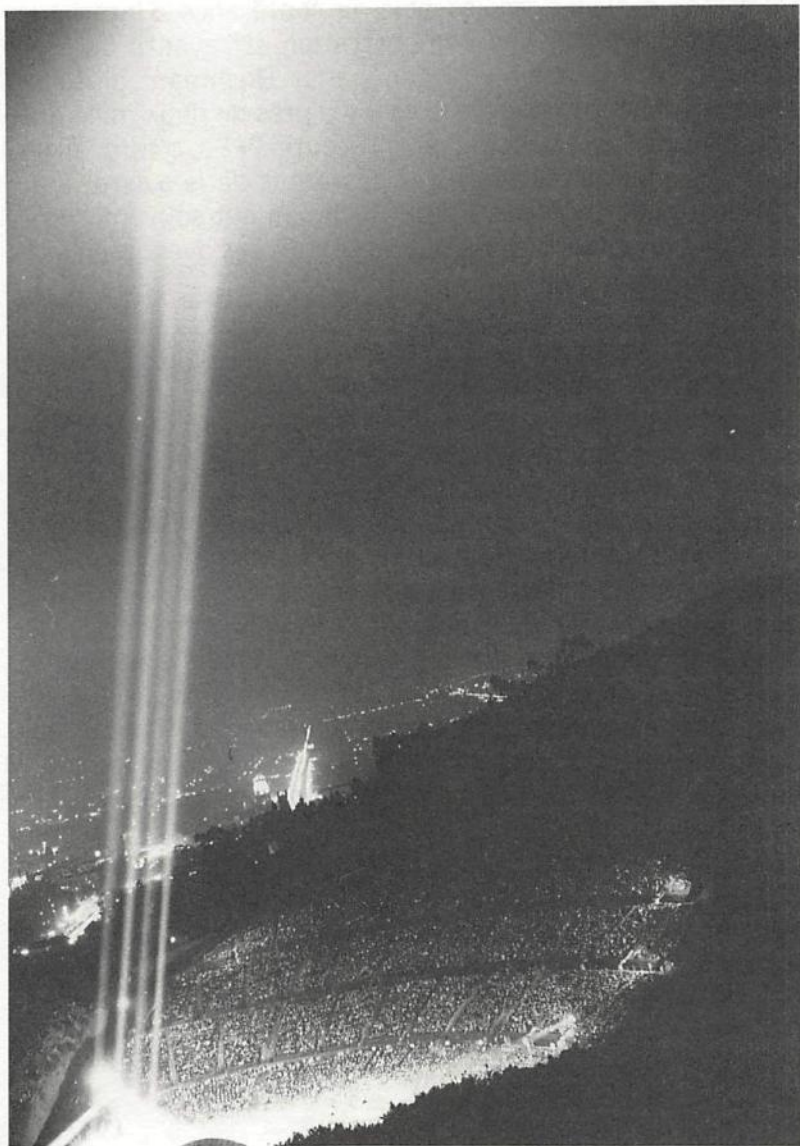
Par son réalisme impitoyable, la conférence d'Interlaken fut pour beaucoup une démonstration effrayante du style nouveau. Après avoir entendu parler Buchman, plusieurs murmurèrent, comme d'autres il y a près de deux mille ans: «Cette parole est dure; qui peut l'écouter?» Et, comme alors, bien des gens «s'écartèrent et cessèrent de le suivre».

Au cours de ces mois, Frank Buchman eut souvent l'occasion d'élever la voix et de faire entendre ces avertissements prophétiques.

Il y eut aussi d'autres personnes qui, galvanisées par son esprit, affrontèrent courageusement le public. Le jour anniversaire de l'armistice qui mit fin à la première guerre mondiale, le 11 novembre 1938, le *Times* publia une lettre du comte d'Athlone et d'autres personnalités anglaises. «La force d'un peuple se manifeste par son courage à reconnaître ses propres fautes, y lisait-on. Ce qui fait le renom d'un peuple, c'est son message créateur pour le monde. C'est pourquoi il nous faut non seulement un comportement civique éclairé par Dieu, mais une inspiration quotidienne au bureau, à l'atelier et dans la famille. Nous devons apprendre à appliquer dans la pratique les préceptes chrétiens de l'honnêteté, de la pureté et de l'amour, et à faire de l'accomplissement de la volonté de Dieu la pierre de touche de la vie publique et privée.

«La puissance miraculeuse de l'Esprit du Dieu vivant peut briser l'emprise de l'orgueil et de l'égoïsme, de la peur et de la haine, car la force de l'Esprit est la plus grande force du monde.»

Juillet 1939, le Hollywood Bowl



18. La tourmente

Le 4 mars 1939, Frank Buchman se rend en Amérique pour un séjour de plusieurs mois. Il y restera sept ans.

En arrivant à New York, il croit débarquer sur une autre planète. «L'Amérique ne sait pas ce que c'est que d'avoir la guerre à sa porte, dit-il à ses amis. Londres le sait. Vous parlez de paix, mais c'est une paix égoïste, non une lutte pour redresser le pays. Ce matin au réveil, j'ai eu la pensée que le message devait se répandre dans tout le pays. Cela exigera de nous plus que nous ne l'imaginons.»

Trois New-Yorkaises entreprenantes louèrent le célèbre Madison Square Garden pour une grande manifestation à la mi-mai. Quatorze mille personnes affluèrent dans cette salle gigantesque. La soirée fut ouverte par des joueurs de cornemuse, à la tête desquels on remarquait la haute stature de l'Écossais Loudon Hamilton. Trois semaines plus tard, une manifestation semblable eut lieu au Constitution Hall, à Washington. Un sénateur peu connu alors, Harry Truman, y lut un message du président Roosevelt. La plus grande manifestation fut celle qui, en juillet, fit déborder le Hollywood Bowl à Los Angeles. Trente mille personnes se pressaient sur les gradins de cet immense amphithéâtre en plein air; dix mille autres ne trouvèrent pas de place. Quatre faisceaux lumineux s'élevaient dans le ciel nocturne, symbolisant les critères moraux absolus.

En préparant ses collaborateurs, Buchman n'avait pas mâché ses mots:

«L'Amérique vit sans aucun sens de responsabilité, leur dit-il. Elle ne pense qu'à son confort. Personne n'est conscient du danger. Nous avons devant nous une tâche énorme. Les gens ne nous comprendront pas. Ils sont comme des chevaux attachés à un poteau: quand on veut les faire avancer, ils ne bougent pas. Si vous avez peur de ce que certains pensent de vous, vous êtes perdus.»

Se référant à son chapitre préféré de la Bible, le chapitre 12 de la lettre aux Romains, il parla ensuite des *conformistes*, ceux qui s'adaptent, et des *transformeurs*:

«Les conformistes vont tout gâcher. Les transformeurs changeront le monde. Pensez à une Eglise en marche, à une nation en marche. Ce qui est grave, c'est que la plupart des Américains ne veulent pas marcher avec d'autres. Chacun veut faire sa parade privée.

«Beaucoup d'entre nous devront renoncer au confort habituel. C'est une nécessité inéluctable si l'on veut réveiller le pays.»

Entre-temps la tourmente s'était déchaînée sur l'Europe. Les bombardiers d'Hitler attaquaient la Pologne, détruisant une ville après l'autre.

A la fin d'août, Frank Buchman avait commencé une série d'émissions radiophoniques diffusées dans le monde entier. La première avait pour titre *L'Élément oublié*. Dans la dernière, prononcée le 4 juin 1940, jour de son anniversaire, il citait William Penn: «Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu, sinon ils se condamnent à être dominés par des tyrans.»

Puis les paroles de Lincoln: «Si je n'avais pas une foi solide en une Providence souveraine, il me serait difficile, aux prises avec des circonstances politiques si complexes, de conserver toute ma raison. J'ai eu tant de preuves de la direction de Dieu qu'il m'est impossible de douter que cette puissance ne vienne d'en haut. J'ai acquis la conviction que si le Tout-Puissant veut que je fasse ou ne fasse pas une chose déterminée, il trouve le moyen de me le faire savoir.»

Et le serment solennel de la déclaration d'indépendance des Etats-Unis: «Avec une ferme confiance dans la protection de la divine Providence, nous engageons mutuellement nos vies, nos biens et notre honneur sacré.»

19. Retrait du monde, retour au monde

Selon l'historien Arnold Toynbee, la marche de l'histoire universelle est faite d'une alternance de retraits loin du monde et de retours vers le monde.

Impressionné par l'effondrement de la France, Frank Buchman en vient à la conclusion que son travail doit se faire désormais en profondeur.

Au printemps de 1940, il se retire dans la solitude avec ses collaborateurs les plus proches. Au bord du lac Tahoe, à la frontière de la Californie et du Nevada, à plus de mille mètres d'altitude, ils s'installent dans une petite maison de bois mise à leur disposition par son propriétaire. La place est limitée. Dans un isolement presque monacal, ils commencent à former une communauté plus étroite.

La vie itinérante qui, dans le bruit des grandes villes, les avait conduits d'un hôtel à l'autre, fait place à une période de calme et de repos. On vit en communauté. On fait soi-même la cuisine. Chacun prend part aux petits travaux quotidiens. Puis on se retrouve pour conférer en plein air, au bord du lac.

Cette petite troupe exerce une force d'attraction singulière. Des personnes toujours plus nombreuses viennent de loin se joindre à elle. Il faut chercher des logements dans toute la contrée. On dresse des tentes. Un ancien contrebandier d'alcool, que l'ardeur prophétique de Buchman avait enflammé, met à disposition son casino inoccupé. On fait l'impossible pour caser les nouveaux arrivants.

Au cours de l'été passé à Tahoe, les collaborateurs de Buchman redessinent leur mode de vie et d'action. Chacun trouve sa place, l'homme d'affaires, l'ouvrier, la ménagère. Il y a là, avec Bill Jaeger, que sa passion pour transformer la société met en contact avec les responsables syndicaux du monde entier, sa mère, Annie. Cette femme au cœur généreux et pleine de bon sens pratique se préoccupe particulièrement de l'unité dans les familles et de l'entente entre époux. Elle repère tout de suite les différends qui surgissent et n'a de cesse qu'ils ne soient résolus.

Frank Buchman conduisait ses amis aux sources les plus profondes de sa foi: ses passages préférés de l'Ancien et du Nouveau Testament, ses cantiques favoris, que son équipe se mit à chérir comme un trésor. L'un d'eux était l'hymne de Charles Wesley «Jésus, ami de mon âme», où se trouvent les deux vers que Frank Buchman tenait pour les plus beaux de la langue anglaise:

*Let the healing streams abound,
Make and keep me pure within.*

(Que les flots salutaires abondent.
Rends-moi et garde-moi pur.)

Ou bien:

*Nothing in my hand I bring,
Simply to Thy cross I cling.*

(Les mains vides, je viens à toi.
Dépouillé, je m'accroche à ta croix.)

Un des participants rassembla les chants, les versets bibliques, les sentences et les formules que Frank Buchman répétait sans se lasser, et les fit imprimer en un petit livre rouge qui, publié longtemps avant le petit livre rouge de Mao, exprime l'essentiel de la théologie non théologique de Buchman.

A côté du chapitre 12 de la lettre aux Romains, un autre passage jouait un rôle primordial pour lui: le verset 20 du

chapitre 3 de la lettre aux Ephésiens. Pourquoi précisément ce verset-là? Comment Buchman l'a-t-il interprété? Que signifiait-il pour lui? Qu'a-t-il à nous dire aujourd'hui?

«A celui dont la puissance agissant en nous est capable de faire bien au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir, à Lui la gloire, dans l'Eglise et le Christ Jésus, pour tous les âges et tous les siècles. Amen.» (traduction: Bible de Jérusalem)

Ce que ce verset signifiait pour Frank Buchman se voit dans la manière dont il aimait l'écrire au tableau noir en le paraphrasant: Dieu, par le Christ, est capable de faire en toi *tout* ce que tu peux demander ou concevoir, *au-delà de tout* ce que tu peux demander ou concevoir, *bien au-delà de tout* ce que tu peux demander ou concevoir.

Il y avait même chez Buchman un quatrième volet à cette progression, car la version anglaise qu'il utilisait disait littéralement «abondamment bien au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir».

Cette présentation graphique permet de saisir la manière dont Buchman, par sa façon de lire un texte, lui donne du mouvement, un mouvement qui se porte avec toujours plus d'insistance vers un seul objectif: faire comprendre la plénitude débordante de l'action divine, qui dépasse toutes les limites de l'entendement et du désir.

Pour nous, le sens de cette affirmation est clair: à une époque où Nietzsche, flanqué de Marx et de Freud, a lancé au monde son «Dieu est mort» et affirmé que la foi est un produit de la faiblesse et de l'impuissance de l'homme, le message d'un Dieu de plénitude, donnant satisfaction totale, retentit comme l'annonce d'une nouvelle époque d'intelligence créatrice. Si l'on voulait situer Frank Buchman dans une catégorie théologique, il faudrait se tourner vers ce que Karl Barth attendait avec toujours plus d'insistance dans ses dernières années: une théologie du Saint-Esprit.

Comme Buchman était avant tout un pragmatique, il vaudrait mieux parler d'une pratique du Saint-Esprit. En effet il ajoute au verset cité plus haut les quatre prépositions:

en toi, par toi, pour toi, à travers toi. On retrouve ici à la fois la vie intérieure et le monde extérieur, comme dans la sentence de Moody sur le tableau noir du professeur Wright: le *en* toi de l'Esprit immanent devient, avec le *par* toi, un acte extérieur; le *pour* toi venant de Dieu, on ne le garde pas en soi, il se transmet au prochain *à travers* toi. Frank Buchman s'est tellement pénétré de ces quatre prépositions qu'on les retrouve dans bien des exhortations finales de ses discours. Elles montrent que la pratique du Saint-Esprit n'a rien d'irréel ni de mystique, mais qu'il s'agit d'un «apprentissage du christianisme» (Kierkegaard) qui, dans la routine de la vie quotidienne, attend à chaque instant de voir s'épanouir l'exceptionnel.

Le fait de vivre dans cette surabondance de la grâce donnait à Buchman une largeur d'esprit qui évitait au Réarmement moral de devenir uniforme ou étriqué. Il aimait à le définir comme un lac où l'éléphant peut nager et où l'agneau peut passer à gué.

Au cours de cette vie en commun, toutes les sources créatrices se mirent à jaillir. De nouveaux chants furent composés. Un sketch joué à l'occasion d'un anniversaire incita l'ancien professeur d'Oxford Alan Thornhill à écrire une pièce de théâtre. Il en lut le premier acte à son camarade de chambre, le champion de tennis britannique Bunny Austin, qui l'encouragea. Il termina sa pièce le lendemain. Ce fut la première version de *L'Élément oublié* qui connut par la suite un retentissement mondial.

Cette œuvre était née de l'étroit contact que Buchman et ses collaborateurs maintenaient en permanence avec le monde ouvrier. Le chef syndicaliste John Riffe était venu en visite à Tahoe avec sa famille. A table, il avait été frappé par les deux jeunes filles qui servaient:

- Qui sont-elles? demanda-t-il.
- Les filles de Bill Manning. (Bill Manning était le propriétaire d'une chaîne de restaurants.)
- Comment! s'écria Riffe. Mon syndicat a déclenché une grève pour paralyser son entreprise.

Il avait l'impression d'être tombé dans un piège. Le lendemain, il alla pêcher avec un des frères Manning. Le butin fut maigre, mais la confiance naquit entre eux.

La semaine suivante, John Riffe mit fin à une longue grève dans la métallurgie grâce à sa nouvelle attitude.

Au fur et à mesure que leur unité se resserrait, les compagnons de Buchman voyaient leur horizon s'élargir. Bien qu'encore neutre, l'Amérique s'apprêtait à intervenir dans le conflit. Le travail en commun sur les rives du lac Tahoe eut pour fruit la brochure *You can defend America* (Tu peux défendre l'Amérique). Un de ses principaux auteurs était un jeune universitaire d'Oxford, Morris Martin, qui consacrait toutes ses forces à cette révolution et était le secrétaire de Frank Buchman. Le général Pershing écrivit une préface, dans laquelle il disait notamment: «Aucun patriote ne peut lire cette brochure sans être sensible à l'esprit qui l'a inspirée.»

Diffusé à plusieurs millions d'exemplaires, ce petit livre fut à l'origine d'une brillante revue musicale. Ce fut le début d'une nouvelle offensive qui lança Buchman et son équipe de la vie calme de Tahoe dans le tourbillon d'un pays se préparant à la guerre. Mais l'Amérique ne s'organisait que pour assurer sa propre défense; de là, une attitude passive qui ne favorisait guère l'esprit d'entreprise. Grande était donc la tâche à accomplir: il s'agissait de produire le choc créateur capable de transformer cette passivité en dynamisme.

L'équipe s'était muée en troupe de théâtre. Elle se déplaçait de ville en ville, invitée partout officiellement. Devant des salles comblées, elle jouait avec un élan toujours renouvelé une pièce patriotique inspirée de la devise: des foyers sains, un travail d'équipe dans l'industrie, une nation unie. Avec ses chants entraînants, cette revue fit le tour du pays comme une traînée de poudre et galvanisa des millions de cœurs.

Elle ne reçut pas le même accueil partout. Il devint évident que des forces négatives voulaient empêcher ou saboter les

représentations dans certaines localités. La lutte ouverte se déclara quand l'Amérique entra en guerre après l'attaque japonaise sur Pearl Harbour, le 7 décembre 1941. Au moment de la mobilisation générale, la question se posa de savoir si les collaborateurs de Frank Buchman devaient être appelés sous les drapeaux ou s'il fallait leur appliquer les mesures d'exception qui, dans l'intérêt du pays, dispensaient du service militaire certaines catégories de citoyens.

Les adversaires du Réarmement moral saisirent l'occasion. Ils lancèrent une campagne de diffamation, s'appuyant sur une campagne semblable qui avait été menée en Angleterre. Certaines déclarations de Buchman, sorties de leur contexte et déformant ainsi sa pensée, servirent d'armes empoisonnées.

La foi de Frank Buchman résista à tous les assauts. Il eût été facile de se laisser entraîner par l'enthousiasme guerrier. Mais il avait constamment en vue l'objectif ultime. Il était fermement convaincu qu'une armature morale et l'unité du pays étaient la première condition du succès sur le front de bataille. C'est pour cette raison qu'en dépit des attaques il mena une lutte constante pour faire libérer du service militaire ses principaux collaborateurs.

Ses ennemis eurent beau travailler sans relâche pour saper son œuvre, de nouveaux et puissants soutiens survenaient de façon inattendue. A Londres, l'un des collaborateurs les mieux payés de Lord Beaverbrook au *Daily Express*, le journaliste Peter Howard, avait été chargé de découvrir les dessous si controversés du Réarmement moral. L'inattendu se produisit: impressionné et bien qu'incroyant, Peter Howard tenta l'expérience de l'écoute intérieure. Sa vie fut totalement transformée. Il prit la défense de ses nouveaux amis dans un livre qu'il intitula *Innocent Men* (Innocents). Le directeur adjoint du *Daily Express* le mit devant l'alternative de jeter son manuscrit à la corbeille ou de donner sa démission. Howard choisit de faire le saut dans le vide. C'est ainsi que Buchman trouva un de ses compagnons d'armes les plus efficaces.

Une autre voix à s'élever en faveur du mouvement incriminé fut celle de la femme d'un général, la romancière Daphné du Maurier. Dans un livre à grand tirage *Come wind, come weather* (Venez vents et vous tempêtes), elle raconte les histoires mouvementées de personnes qui ont trouvé une vie nouvelle. On lit dans la dédicace: «A un Américain, le Dr Frank Buchman, qui, par son inspiration, a rendu possible l'action des héros de ces récits. Ce qui se passe grâce à ces personnes qui, partout, aident les autres à résoudre leurs problèmes et à se préparer aux événements imminents, est d'une extrême importance pour notre pays.»

20. Aux portes de la mort

Etait-ce à cause de ces pénibles luttes et de la défection de quelques amis envahis par le doute? Toujours est-il que les forces de Frank Buchman cédèrent soudain; une crise cardiaque le terrassa. C'était en novembre 1942 à Saratoga Springs, où il était en séjour. Il resta plusieurs jours complètement paralysé et inconscient. Les médecins le jugeaient perdu. Ce fut un bouleversement pour ses amis dans le monde entier. Par-dessus les frontières fermées par la guerre, des messages arrivèrent de toutes parts. Partout on prenait subitement conscience de ce que Frank Buchman représentait.

Pour ses plus proches collaborateurs, la situation posait un immense point d'interrogation: que va-t-il se passer, qui va continuer le travail entrepris? Chacun des six hommes qui se tenaient au chevet de Buchman avait engagé sa vie entière dans cette aventure. Chacun avait été trempé par les années de lutte et aurait été capable de reprendre le flambeau.

A ce moment, ils saisirent tous la portée de ce que Buchman leur avait déclaré une fois: «Beaucoup attendent la venue d'un grand chef. Mais nous croyons que ce qu'il nous faut, ce n'est pas une personnalité dirigeante unique, mais un groupe d'hommes qui ont appris à travailler ensemble sous la direction de Dieu.»

Cette parole de Buchman allait devenir réalité. La petite équipe trouva une solide unité. Chacun était prêt à s'engager encore plus à fond pour le but commun et à accepter de bonne grâce qu'un autre soit mis en avant. Ce fut le point

de départ d'un nouvel essor et l'on vit surgir des inspirations et des convictions insoupçonnées.

Entre-temps le miracle s'était produit: Frank Buchman revenait lentement à la vie. Quoique toujours inconscient, il murmurait les noms de ses amis disséminés au loin. Puis ce furent de longs mois de convalescence. Il ne devait jamais récupérer toute sa mobilité et sa main droite demeura paralysée. Il restait couché le plus possible et avait besoin de soins constants, mais son esprit était alerte.

Cependant les attaques contre lui et contre son équipe avaient repris de plus belle. Le 4 janvier 1943, le *New York World Telegram* publia en première page une violente diatribe contre les hommes de Washington qui, par leur influence, permettaient aux collaborateurs de Buchman de «se planquer». L'article était si perfide qu'on n'osa pas tout d'abord le montrer à Buchman. Quand on ne put plus lui taire l'affaire, il lut tranquillement tout l'article et dit: «Enfin nous avons réussi à figurer en première page!» Puis il regarda les photos des hommes incriminés, parmi lesquels se trouvaient le sénateur Truman et l'amiral Byrd, et ajouta: «Voilà une équipe dont j'ai tout lieu d'être fier.»

Les autorités de Washington tinrent bon, mais les adversaires du Réarmement moral réussirent tout de même à faire enrôler dans l'armée vingt-deux des meilleurs collaborateurs de Buchman.

Il apprit la nouvelle alors qu'il était encore très faible. «Je serais stupide si je ne voyais pas ce que cela signifie, dit-il. Je répugne à perdre ces hommes autant que je hais le péché. Mais d'autres maintenant auront à retrousser leurs manches.» De la main gauche il écrivit, pour la première fois depuis son attaque, les mots suivants: «Changer, s'unir, combattre. Ma lutte est peut-être finie, du moins pour six mois. Ce sera pour vous une période de maturation. A votre tour maintenant.»

Regardant par la fenêtre, il remarqua: «Que la vue est belle! C'est tout ce qui me reste: ces quatre ou cinq kilomètres. Mais j'accepte. Quoi qu'il arrive, la tourmente ou la paix, il

faut accepter. Notre monde est désaxé et va l'être de plus en plus.» Puis il se tourna vers ses plus proches collaborateurs réunis autour de son lit pour discuter du départ de leurs compagnons de lutte et il se mit à prier: «Père, ces amis vont partir dans le vaste monde. Puissent-ils rallier un groupe de gens qui partagent les mêmes convictions. Maintiens ce pays uni. Ta pensée dépasse notre intelligence des choses. Au nom de Jésus-Christ, conduis-nous et protège-nous. Préserve du danger nos corps et nos âmes.» Au moment des adieux, il ajouta: «Je voudrais pouvoir venir avec vous. Ce sera une grande bataille.»

Il n'était plus question de jouer la revue *You can defend America*. Mais la flamme se communiqua à d'autres: dans le pays voisin, ce fut *Pull together Canada*; en Europe, *Battle together for Britain*; et même, dans les lointaines mers du Sud, *Battle for Australia*.

De Norvège, Hambro envoya son nouveau livre *Comment gagner la paix*. Buchman écrivit à Mme Hambro:

«Nous sommes dans le Sud pour retrouver des forces. Nous baignons dans la douceur de l'été... Nous nous sentons plus près des vérités éternelles - c'est l'essentiel. Il y a tant de choses à apprendre, et nous n'en trouvons jamais le temps. Grâce à la maladie, nous en avons le loisir.

*O Jésus, je ne veux que toi
Car tu es plus que tout pour moi.
Relève ceux qui sont tombés,
Rends du cœur aux découragés.
Les malades, viens les guérir
Et les aveugles, les conduire.
Ton nom est juste et saint, Seigneur,
Et moi je ne suis qu'un pécheur
Faux et rempli d'iniquité.
Tu es pardon et vérité.*

«Ces vers sont nés d'une expérience vitale. Je repense à tous les bons moments que nous avons vécus ensemble.

Reviendront-ils jamais? Ces jours passés à Interlaken avec Carl, votre fille et vous, et les journées de Genève avec tout ce que Carl et vous-même avez rendu possible. Comme vous avez été protégés par la grâce de Dieu! Votre vie a été miraculeusement épargnée afin que vous puissiez poursuivre votre œuvre salutaire. Soyez assurée de mon attachement à vous et aux vôtres dans l'amour et la protection de Dieu.»

En retour arriva la nouvelle de la mort subite de Mme Hambro. Son mari écrivait: «Gudrun vous aimait beaucoup et pensait souvent à vous. Elle était infiniment reconnaissante pour tout ce que vous nous avez donné à nous tous, et je le suis aussi.»

Pendant ces mois de souffrance et de faiblesse, Frank Buchman avait appris de nouvelles vérités, qu'il allait transmettre au cours de l'été dans le Michigan, où se tenaient depuis 1942 des conférences pour le Réarmement moral. Avant de quitter le Sud, il livra à ses amis les pensées suivantes:

«Cette année a été extraordinaire. Je sens que Dieu a un vaste plan pour l'avenir. Je vais de l'avant avec la certitude que des événements encore plus importants se passeront. Nous devons nous y préparer. Pour ma part, je ne me fais de souci pour rien. Je vais me coucher le soir. Je dors. Je m'éveille le lendemain. Ce matin, je me suis réveillé à trois heures et demie, heure à laquelle je suis né. Des choses nouvelles sont devenues importantes. D'autres, que je considérais comme capitales, ne le sont plus. Le Seigneur m'a infligé une thrombose afin que j'apprenne à aller moins vite. Je lui suis reconnaissant pour ces dix derniers mois et pour les mois à venir. Ce serait merveilleux d'être de nouveau en bonne santé, mais peut-être dois-je changer encore davantage pour pouvoir reprendre le travail. Toutefois, si je pouvais recommencer ma vie, je ne ferais que les choses essentielles.»

DE MACKINAC À CAUX

1946



21. La Maison sur l'île

En 1942, lors des représentations de la revue *You can defend America* à Detroit, Henry Ford avait invité Frank Buchman chez lui à Dearborn. C'est là que Buchman avait célébré son soixante-cinquième anniversaire. A cette occasion, Mme Ford remarqua avec anxiété qu'il avait l'air très fatigué et lui conseilla d'aller se reposer dans la fraîcheur de l'île de Mackinac, au confluent des Grands Lacs. Elle prit contact personnellement avec le directeur du Grand Hotel pour s'assurer qu'il serait bien reçu.

Ainsi, ce même été 1942, fut organisée à Mackinac une première conférence américaine du Réarmement moral. L'Etat du Michigan offrit à Buchman et à ses collaborateurs un hôtel important, Island House (La Maison sur l'île), en témoignage de reconnaissance pour leur travail désintéressé au service du pays. Le loyer était fixé à un dollar symbolique par an. Cette grande maison blanche de construction classique, avec un porche aux hautes colonnades se prolongeant en direction du lac, n'avait plus été habitée depuis longtemps et se trouvait, à cause de la guerre, dans un état d'abandon complet. Tout devait être remis à neuf.

Ainsi vit-on un robuste Ecossais perché sur une échelle manier le pinceau pour rafraîchir les murs, tandis que plus loin de jeunes enthousiastes gâchaient du ciment pour refaire le sol de la cuisine. Partout les femmes s'affairaient pour rendre les lieux habitables. Chacun mit la main à la pâte et la maison fut prête pour la conférence.

La guerre faisant rage, les frontières étant fermées, seuls des Américains purent se rendre à Mackinac. Ils formaient cependant une société bien cosmopolite. Des personnalités politiques côtoyaient professeurs ou hommes d'affaires, mais surtout l'on voyait en grand nombre des jeunes et des représentants du monde du travail.

La conférence se tenait dans la maison même où logeaient les participants. De même que s'étaient développées au lac Tahoe des formes nouvelles de travail en commun et de vie communautaire, de même, à Mackinac, les conférences adoptèrent un style nouveau.

Le programme des journées devint plus libre, plus personnel. Le petit déjeuner était le rendez-vous naturel des familles, des plus jeunes ou plus âgés. En fin de matinée, tout le monde se réunissait pour une heure de formation et d'approfondissement. On se rassemblait de nouveau au moment du thé. On y saluait les nouveaux arrivants. Ceux qui s'en allaient avaient l'occasion d'exprimer leur reconnaissance et de faire leurs adieux. On marquait les anniversaires de chants et de poèmes où l'humour prenait son droit. Parfois un sketch tirait la leçon d'un incident de la vie commune ou évoquait des perspectives d'avenir. La soirée était tantôt libre, tantôt consacrée au théâtre ou à la musique.

Dans ces conférences, un élément nouveau s'introduisit: les participants prenaient en charge toutes les tâches pratiques: cuisine, épluchage des légumes, vaisselle, entretien des chambres, lessive, repassage, raccommodages, soins aux malades, achats, sans oublier les multiples tâches de secrétariat ou de comptabilité, et enfin la préparation des journées.

Ces travaux étaient assurés en équipe. Bien sûr, cela exigeait un certain don de soi, du temps, de l'énergie, du courage et de l'inspiration, mais chacun y trouvait l'occasion de s'occuper du quotidien d'une nouvelle manière, dans un milieu différent et aux côtés d'autres gens.

Ainsi cette conférence n'avait-elle rien d'une retraite orientée vers des sphères spirituelles élevées, d'où il aurait

fallu redescendre après coup dans la routine quotidienne. Elle permettait au contraire de repenser les problèmes de la vie de tous les jours. On ne pouvait éviter les frottements qui se produisent entre individus partageant une même existence, ni se réfugier dans des discussions académiques. Ici les caractères se heurtaient dans l'exécution d'un travail concret. On devait non seulement accomplir une besogne parfois difficile, mais encore le faire avec des gens qui ne l'étaient pas moins! Ainsi l'homme tout entier était-il remis en question, avec ses bons comme ses mauvais côtés. Encore une fois, l'extraordinaire jaillissait de l'ordinaire.

Des dons créateurs latents se révélèrent. Sous la direction de George Fraser, un musicien de petite taille mais de grande vivacité, un chœur se constitua et atteignit rapidement à la perfection. Ce «vivre ensemble» engendra de nombreux poèmes, saynètes ou même œuvres théâtrales.

Et voilà que renaît la pièce qu'Alan Thornhill avait esquissée à Tahoe, *L'Élément oublié*. La «première» fut un événement. La troupe d'acteurs qui se créa allait entreprendre une tournée nationale, plus tard internationale. Des jeunes décidèrent de tourner leur premier film pour proposer à une génération désemparée une autre conception de la vie.

Chose presque miraculeuse, Frank Buchman, malgré ses forces réduites, se tenait au premier rang des combattants. Ce sixième sens qu'il avait pour sentir le monde et pressentir l'avenir lui permettait de devancer les événements. Il voyait déjà les idéologies monter et déterminer l'avenir des continents. Alors que la plupart de ses contemporains, aveugles à ce qui se tramait, ignorants des forces souterraines à l'œuvre, considéraient tout d'une manière superficielle et matérialiste, il avait saisi quant à lui que les décisions d'ordre historique se prendraient au niveau idéologique.

Son discours prononcé en juillet 1943, à l'occasion de la conférence de Mackinac, prit comme thème la guerre des idées. Après avoir décrit la croissance des forces mondiales qu'étaient le communisme et le fascisme, Buchman continuait:

«D'où viennent-elles? Du matérialisme, qui est le père de tous les -ismes. C'est l'esprit de l'antéchrist qui engendre la corruption. l'anarchie et la révolution. Il sape nos foyers, dresse les classes l'une contre l'autre, divise le pays. Le matérialisme est le plus grand ennemi de la démocratie.»

Dans son message d'anniversaire du 4 juin 1945, Frank Buchman utilise pour la première fois le mot «idéologie» dans un sens positif. «Il nous faut, dit-il, une idéologie assez vaste et assez complète pour dépasser toutes les autres. Tant que l'humanité ne l'aura pas découverte, elle se débattrra sans trouver sa voie.

«Mais lorsque le Saint-Esprit régira le cœur et la vie des hommes, nous commencerons à construire un monde nouveau, le monde de demain auquel nous aspirons tous.»

A Yalta, le 12 mars 1945, les Trois Grands se partagèrent le monde, Staline ayant soigneusement préparé sa pénétration au cœur de l'Europe. L'annonce que la prochaine conférence mondiale aurait lieu en avril à San Francisco décida Buchman à louer un théâtre dans cette ville, des mois à l'avance, afin d'y faire jouer la pièce *L'Élément oublié*.

De fait, nombre de délégués et d'observateurs se rendirent aux représentations. Frank Buchman en rencontra plusieurs. Tout un réseau mondial de contacts commença à se tisser. Buchman fit notamment la connaissance du ministre des Affaires étrangères irakien, Fadhel Jamali. Plus tard, en 1955, celui-ci devait jouer un rôle décisif à la première conférence des nations non engagées, à Bandoeng.

L'été suivant, pendant qu'une conférence se tenait à MacKinac, la première bombe atomique américaine tomba sur Hiroshima. C'était le 6 août 1945. Trois jours plus tard, une seconde bombe écrasait Nagasaki. Le 2 septembre, le Japon capitulait.

Frank Buchman exprima ainsi ce que présentait chacun: «Nous avons fait le premier pas dans l'âge de l'atome, un âge entièrement nouveau. Nous devons de même trouver pour notre message un langage entièrement nouveau. Nous

avons besoin d'une bombe atomique spirituelle, quelque chose de si radicalement nouveau que beaucoup d'entre nous ne le comprendront pas. C'est la puissance du Saint-Esprit. C'est elle qui permettra de jeter les fondements d'une démocratie éclairée par Dieu.»

Sur ordre spécial du général Marshall, les collaborateurs de Buchman qui avaient servi sous les drapeaux furent démobilisés ensemble en novembre 1945. Ils apportèrent à Frank Buchman, qui les attendait à l'aéroport de Los Angeles, l'argent de leur solde qu'ils avaient économisé.

Les pensées de Buchman se portaient constamment vers l'Europe. Il convoqua tous ses amis dans un ranch près de Los Angeles. Une question le préoccupait avant tout: quel chemin les gouvernements allaient-ils montrer à ces peuples que les événements venaient d'ébranler dans leurs fondements? La consigne qu'il donna était la suivante: retourner la pensée politique des gouvernements par la mise en pratique d'un message concret.

Puis l'application de cette consigne: «Travailleurs et employeurs, dirigés par Dieu, dirigeront le monde. Sinon ce sera le matérialisme marxiste qui l'emportera. Pourtant il se pourrait bien que les marxistes saisissent l'esprit de Jésus-Christ. Certains d'entre vous travailleront un jour à Moscou. Nous devons être prêts.»

A la veille de son embarquement pour l'Europe, le 23 avril, il s'adresse à ses amis de New York sur le thème: «Une révolution sous le signe de la Croix».

«Nous voici au terme de sept années, sept années merveilleuses. Nous avons beaucoup appris. Il faut nous assurer que chacun de ceux qui sont ici connaisse pleinement la vérité qui nous a été donnée en Jésus-Christ... Une révolution sous le signe de la Croix, capable de transformer le monde. Voilà le seul espoir, notre seule solution. Allez de l'avant, unis, portant ce message, et vous sauverez le monde.»

Philippe et H el ne Mottu arrivent   Mackinac en pleine guerre



22. Les nouveaux Confédérés

En Suisse, dès le début de la guerre, toute l'équipe créée dans le sillage de Frank Buchman s'était dispersée. Beaucoup furent mobilisés, d'autres s'étaient déjà distancés de lui. En cette période d'agitation et d'éparpillement, le professeur de littérature aurait bien dû prendre à cœur les paroles de Frank Buchman qui, en le quittant, lui avait conseillé de «servir dans l'attente et le silence» (Milton).

Quoi qu'il en soit, quand fut lancé un appel pour la défense spirituelle du pays, il organisa avec un ami romand une émission mensuelle à la radio. Elle développait l'idée fondamentale suivante: en fortifiant son unité intérieure, le pays verra s'affermir la résistance au totalitarisme qui le menace de l'extérieur. Des personnalités des milieux les plus divers se retrouvaient à cette occasion: des Romands et des Suisses allemands, des protestants et des catholiques, des syndicalistes et des directeurs d'entreprises, des partisans du libéralisme et des dirigistes. Après l'effondrement de la France, une vague de défaitisme déferla sur la Suisse. Ces hommes, qui d'adversaires étaient devenus alliés, décidèrent alors de se présenter au public comme un groupe au-dessus des partis. Ils choisirent pour emblème de leur résistance et de leur unité le bastion du Gothard. C'est ainsi que naquit la Ligue du Gothard.

Entre-temps, un discours prononcé le 25 juin 1940 par le conseiller fédéral Pilet-Golaz, responsable des Affaires étrangères, avait fait monter la tension dans tout le pays. Beaucoup de citoyens y voyaient un début d'accomodement avec

le régime hitlérien. Quelques jeunes officiers s'inquiétaient de la mésentente croissante qui se manifestait entre leur commandant en chef, le général Guisan, et le Conseil fédéral.

Un certain lundi soir de juillet, le comité national de la Ligue du Gothard reçut un télégramme le convoquant à Berne. Un officier supérieur avait organisé cette rencontre et ses représentants demandèrent en son nom à la Ligue du Gothard de s'affirmer devant l'opinion publique par un manifeste qui devrait être publié dans la semaine. Il offrait pour sa part de prendre à sa charge les frais de l'opération. Sinon, il était à craindre qu'un groupe d'officiers n'organisât dans les jours suivants une marche sur Berne.

Les intellectuels, commerçants, syndicalistes et officiers de la Ligue se trouvaient devant une grave décision. On ne pouvait tergiverser. L'offensive contre l'Angleterre était imminente. Sous le commandement de Guderian, huit divisions allemandes se massaient à la frontière franco-suisse, et cette frontière n'était pas gardée. Un putsch militaire, même motivé par de bons sentiments, aurait donné prétexte à une invasion catastrophique. C'est pourquoi les hommes présents à cette rencontre décidèrent de lancer leur manifeste.

Celui-ci parut entre le 22 et le 27 juillet sous forme d'annonce d'une page entière dans tous les grands journaux suisses. C'était une profession de foi où s'exprimait la volonté de maintenir à tout prix l'indépendance et l'honneur national. Il énonçait les principes suivants comme guides d'action:

«Les responsables doivent être prêts à un changement intérieur. Les personnes sont plus importantes que les programmes. Il faut surmonter les oppositions de droite et de gauche, substituer à l'effritement l'union de toutes les forces vitales du pays. Une pensée et une action économiques nouvelles, centrées sur l'homme et son travail. Ce n'est pas le profit qui compte, mais ce que l'homme produit; non le gain, mais le service de la communauté.»

Dans l'atmosphère lourde de cet été noir, l'action de la Ligue du Gothard fut accueillie comme une pluie d'orage purificatrice.

Mais l'événement essentiel se produisit à un niveau plus élevé. Dans la même semaine, le 25 juillet, eut lieu au Rütli, au bord du lac des Quatre-Cantons, le rapport historique au cours duquel le général Henri Guisan présenta aux officiers supérieurs son plan de défense: le *réduit*, c'est-à-dire la concentration de l'armée autour du Gothard. Le 1er août, jour de la fête nationale, le message du général fut transmis par la radio au peuple suisse: le Gothard devenait le symbole de la résistance à tout prix et de l'union de toutes les forces vives du pays.

Dès ce moment, tout le monde sut sans l'ombre d'un doute, tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger, dans quelle voie le peuple suisse avait décidé de s'engager.

Cette période offrait à chacun, même au simple citoyen, une occasion d'agir. Unis à d'autres, prêts eux aussi à faire des sacrifices, les membres de la Ligue du Gothard se mirent résolument à l'œuvre. Par une série d'annonces sur pages entières, ils luttèrent contre la cinquième colonne et contre le travail de termites des traîtres et des collaborateurs. Ils s'employèrent à la réalisation du plan Wahlen visant à augmenter la production agricole. Organisant des réunions publiques, diffusant des brochures, ils combattirent en faveur de la protection de la famille, de l'assurance-vieillesse, des contrats collectifs, de la réorientation de la politique économique et de l'unité nationale.

Dans toute cette action, on sentait une répercussion lointaine des idées directrices émises par Frank Buchman dans *Tu peux défendre l'Amérique*: des foyers sains, l'esprit d'équipe dans l'industrie, une nation unie. Mais l'activité politico-sociale des amis suisses de Frank Buchman se muait de plus en plus en activisme superficiel, qui avait comme corollaire un fléchissement de la direction intérieure et de la discipline.

Au cœur de cette tempête, un petit groupe déterminé tenait ferme. C'était le noyau de ceux qui, malgré l'abandon des tièdes et des activistes, étaient restés fidèles au poste. Ils avaient un lieu de rencontre à Berne. Quelques jeunes filles

de Suisse alémanique et de Suisse romande travaillaient dans une chambre d'hôtel et de temps à autre des ménages se joignaient à elles. Leur principale mission était d'assurer la liaison entre les amis de Buchman qui avaient été mobilisés dans leurs pays respectifs, en leur envoyant des livres et en leur transmettant des nouvelles. Les multiples lettres qui leur parvenaient permettaient de voir, même dans les situations les plus désespérées, le fruit de ce que Frank Buchman avait semé. Voici quelques extraits de ces lettres:

Un jeune homme qui avait participé à la conférence d'Interlaken en 1938 écrivit ce mot d'adieu à son père peu avant d'être fusillé: «Regardant en arrière, je suis reconnaissant pour ma vie que Dieu a si merveilleusement dirigée. Bientôt je serai plus heureux que toi et vous tous. Ne soyez pas tristes, mais réjouissez-vous... Je prie que vous acceptiez ma mort dans vos cœurs, qu'elle ne soit pas une raison de révolte ni de tristesse, mais qu'à travers elle vous soyez stimulés à vous engager encore plus dans la cause commune à laquelle Dieu nous a appelés.»

D'un camp de concentration: «Même dans un camp de concentration où chacun lutte pour sauver sa peau, souvent aux dépens des autres, on peut être totalement heureux si l'on s'oublie soi-même. C'est très difficile, surtout ici, et souvent je perds pied. Mais je sais que chaque fois que je commence ma journée en pensant aux autres, je peux les aider.»

D'un prisonnier: «L'insécurité, la peur de l'opinion des autres, la monotonie de la vie, les fils de fer barbelés et une attitude snob à l'égard de chacun... avaient fait de moi un automate facilement irritable et déprimé. Extérieurement j'étais un bon prisonnier. Je respectais les règlements, prenais passablement de responsabilités spirituelles, mais tout était tiède et inefficace. C'est alors que nous avons été conduits dans un autre camp, qui n'était pas du tout préparé à nous recevoir. Tout était en désordre, les conditions indescriptibles. Maintenant que se présentait l'occasion d'une action courageuse, je me rendis compte combien je m'étais éloigné de Dieu. Il me sembla qu'il s'était complètement

détourné de moi et ce sentiment d'être rejeté devint pour moi un enfer. Depuis trois semaines, je vis en quelque sorte une retraite: je passe beaucoup de temps dans le silence, en prière, en méditation. Dans sa grâce, Dieu m'a de nouveau touché par sa présence rédemptrice.»

D'un autre prisonnier: «Depuis quelques jours, j'ai décidé de confier à Dieu la direction de ma vie. Au cours de ma captivité, je suis revenu au catholicisme, j'ai découvert le Christ, l'immense beauté de son amour. Grâce aux Groupes, j'ai accédé à une vie plus large, plus belle, directement placée entre les mains de Dieu. Je compte transmettre le message au plus grand nombre possible. Changer des vies autour de moi, tel est désormais mon but. J'ai besoin pour cela de livres.»

Du même, en mars 1944: «J'ai prêté quelques-uns de vos livres à un prêtre catholique qui, comme moi, est prisonnier travailleur civil. Il en fut si impressionné qu'il désire connaître tous nos livres et qu'il les distribue à ses camarades. Quelle joie, quelle merveilleuse espérance de faire l'expérience de cette véritable communauté des chrétiens de toutes confessions.»

Un autre prisonnier écrit: «Je me réjouis toujours tellement de recevoir vos nouvelles. C'est mon seul moyen de rester en contact et de donner une fraîcheur nouvelle à mes prières. Vous, les neutres, pouvez dans ces jours éveiller une puissance spirituelle telle qu'à la fin de cette terrible guerre vous pourrez créer l'esprit grâce auquel les peuples pourront se parler.»

Ce petit groupe servit de pont jusqu'à l'après-guerre. Ils gardaient aussi le contact avec les militants de la Ligue du Gothard et les invitaient à des camps d'hiver et des séjours au cours desquels leur cœur s'ouvrait à nouveau.

Frank Buchman n'avait pas abandonné le contact avec l'Europe. Au milieu de la guerre, il écrivit à l'ami romand qu'il savait être le plus disponible, l'invitant à le rejoindre en Amérique avec sa femme. Ils parvinrent aux Etats-Unis grâce à un diplomate allemand qui les fit passer par le Portugal. Cet

homme de liaison devait peu après subir le sort réservé aux conjurés du 20 juillet 1944.

Arrivés à Mackinac, ces Suisses eurent l'impression d'entrer dans un champ magnétique. Ce n'était pas tant Frank Buchman qu'une puissance supérieure qui les saisit. Ils virent que leur résistance provenait de leur peur de la Croix. Le jeune homme, rempli d'ambitions, qui avait devant lui une carrière diplomatique pleine de promesses, reconnut son insatisfaction intérieure, qu'il avait essayé de compenser par ses activités. Sa femme et lui trouvèrent une vie nouvelle, une nouvelle fraîcheur d'esprit, un amour nouveau.

Revenus en Suisse, ils invitèrent leurs amis à passer les fêtes de Pâques dans un hôtel situé dans les vignobles de la vallée du Rhône, un ancien couvent. Quelque chose s'était manifestement produit en eux. Ainsi, le matin de Pâques, firent-ils le tour de l'hôtel, conviant un à un tous leurs amis à se joindre à eux pour célébrer la joie de la Résurrection. Ils avaient compris comment faire de chaque individu un élément de l'ensemble.

Le même été, une rencontre eut lieu dans les Alpes bernoises, au cours de laquelle se manifestèrent une unité et une force créatrice incroyables.

C'est à ce moment qu'arriva, comme un coup de tonnerre, un télégramme invitant sept Suisses à Mackinac. Ce fut le début d'un nouveau chapitre.

23. La Maison sur la Montagne

Lorsque ce petit groupe de Suisses revint au pays après son séjour en Amérique, ils avaient acquis une nouvelle optique. Grâce à Frank Buchman, leurs yeux s'étaient ouverts aux besoins du monde. Cela avait impliqué un profond changement pour chacun et les avait préparés aux décisions et aux luttes à venir.

Ils ramenaient un plan très concret: trouver en Suisse un lieu où les peuples du monde puissent se rencontrer, et montrer ainsi leur reconnaissance de ce que leur pays avait été épargné par les horreurs de la guerre. Ils voulaient relever le défi lancé par Buchman dans son discours de Zurich en 1935: «Je vois dans la Suisse un porteur de paix au sein de la famille internationale.»

Ils se mirent donc à la recherche d'une maison dont les dimensions permettraient d'accueillir un flot de gens des quatre coins du monde.

Surplombant les rives du lac Léman et bénéficiant d'une vue splendide sur les Alpes et le Jura, un hôtel géant se dressait, orné de tourelles dans le style cher à la Belle Epoque. Construit au début du siècle pour satisfaire les hôtes les plus exigeants, le Caux-Palace avait compté plusieurs souverains parmi sa clientèle avant 1914. Puis la situation avait changé, car la génération de l'entre-deux-guerres n'avait plus les mêmes goûts ni les mêmes moyens. L'hôtel avait périclité et sa gestion avait été confiée à la Banque Populaire Suisse. Pendant la seconde guerre mondiale, elle le mit à la disposition des autorités pour des réfugiés et internés de tous pays.

Après la guerre, une entreprise française s'intéressa au bâtiment. Elle envisageait de récupérer tout ce qui pouvait encore être utilisé – tuiles, poutres, fenêtres, tuyaux, meubles – et de vendre ce matériel en France où la demande pour la reconstruction était très forte. Il ne serait bientôt resté dans ce site splendide que des pans de murs.

C'est alors que ce groupe de Suisses passa à l'action. L'hôtel correspondait exactement à ce qu'ils cherchaient, mais, avec les terrains et le mobilier, représentait pour eux une somme exorbitante. Comme la banque exigeait une décision rapide, quelques jeunes ménages engagèrent une grande partie de leur fortune comme premier acompte. Puis, à Pâques, ils réunirent des amis de toute la Suisse à Interlaken pour un conseil de guerre. Il ne fallut guère de temps pour que des centaines de personnes suivent leur exemple. Beaucoup donnèrent leur temps et leurs forces pour réparer et nettoyer l'hôtel qui se trouvait en piteux état.

Ainsi, dès l'été 1946, la Maison sur la Montagne (Mountain House), dont le nom faisait pendant à la Maison sur l'île (Island House) de Mackinac, ouvrit ses portes. Alors commencèrent les conférences auxquelles Frank Buchman allait donner son inimitable empreinte.

Une offensive mondiale fut déclenchée. Beaucoup des jeunes collaborateurs de Buchman revenaient de la guerre. Ils avaient vécu dans des conditions effroyables et pressentaient que l'avenir serait pire encore si l'on ne s'attelait à construire un monde plus humain. Ils étaient prêts à tout. Ils savaient qu'ils ne pouvaient s'attaquer à pareille entreprise par leurs seuls efforts, ni en s'engageant à moitié. Ils reprenaient à leur compte les mots: «La liberté n'est pas gratuite», devise de Nicolas de Flue, ce grand homme d'Etat suisse qui allait être canonisé à Rome la même année et dont Frank Buchman parle dans son discours du 4 juin 1947, *La Bonne Route*. Revenant de la guerre, ils étaient habitués à un langage et à une discipline militaires. L'église militante devint pour eux une telle réalité et ils allaient de l'avant avec un tel dynamisme que beaucoup avaient peine à suivre.

Buchman ne se faisait pas d'illusions. Il voyait venir des temps difficiles. Pour être à la hauteur, il faudrait des caractères bien trempés. Afin d'ouvrir les yeux des Européens tout à l'euphorie de la paix, Buchman n'hésita pas à user d'une thérapie de choc: le mot *idéologie*. Ce terme donnait la chair de poule aux intellectuels européens, qui n'en connaissaient que l'image déformée fournie par le national-socialisme et le communisme. Buchman lui conféra un sens nouveau. Il voyait là l'étincelle capable d'éveiller aux besoins du monde la conscience des chrétiens endormis. Pour le professeur Eduard Spranger, de l'université de Tübingen, l'idéologie est «la cause pour laquelle on engage sa vie». Pour Frank Buchman, c'est une vision globale des besoins de l'humanité, en même temps que la mise en pratique d'une conviction. Selon les propres mots de Buchman, l'idéologie s'appuie sur une philosophie, une passion et un plan.

Il coupait court aux arguments de ses adversaires et de ses compagnons à qui le terme déplaisait en déclarant: «Idéologie? C'est le message complet de l'Évangile de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.»

Buchman n'avait pas peur des répétitions lorsqu'il s'agissait de faire passer les gens de la discussion à l'action. Il utilisait des formules percutantes. Il ne pouvait empêcher que certains, à force de les répéter, ne déforment en un jargon superficiel des paroles qui étaient sorties d'une conviction brûlante. Quand on relit ses discours avec attention, on ne cesse de s'émerveiller de la puissance constamment renouvelée de son expression.

Evidemment, l'ouragan de l'Esprit coupait le souffle à ceux qui venaient à Caux en simples spectateurs. On ne peut comprendre l'histoire en action si l'on n'y prend part soi-même.

Ceux qui, comme Buchman, étaient poussés par un réel désir de transformer le monde et prêts à mettre leur vie en jeu pour cela savaient évaluer les miracles qui se passaient sous leurs yeux. On était saisi par la qualité et la diversité des gens qui se retrouvaient à Caux. Ce n'étaient ni des

exaltés, ni des rêveurs, mais des hommes et des femmes occupant des postes de responsabilités, aux prises avec les dures réalités de l'après-guerre. Ils ne seraient pas restés des semaines, voire des mois, à Caux, s'ils n'y avaient trouvé de quoi les épauler dans l'accomplissement de leur tâche.

Une autre particularité frappante dans la Maison sur la Montagne, c'est que tout contribuait à l'impression d'ensemble. L'arrangement des chambres avait été pensé et réalisé avec goût. De superbes bouquets rehaussaient l'atmosphère de calme et de lumière produite par le paysage aux vastes horizons. Les repas étaient préparés avec beaucoup de soin. Les sessions de la conférence, riches et variées, étaient agrémentées des chansons inédites qu'un chœur international tirait d'un large répertoire. Les costumes des divers pays représentés mettaient une note de couleur dans la salle de réunions. Souvent une pièce de théâtre terminait la journée dans la salle de spectacles.

Qu'une pareille entreprise, à laquelle participaient souvent plus de mille personnes, fonctionne sans conflits et sans frictions grâce à la coopération de chacun, voilà qui tenait d'un miracle de l'Esprit.

Mais plus grands encore étaient les miracles qui en résultaient au dehors.

Robert Schuman, été 1953



24. De l'intime au mondial

«Une surprenante conjonction du mondial et de l'intime.» Par cette formule étonnamment ramassée, le philosophe Gabriel Marcel exprime le secret de Caux.

Il faut penser à l'échelle des continents, se préoccuper des continents. Cet appel lancé en 1915 déjà par Frank Buchman éclaire la première question qu'il posa en arrivant à Caux, lorsqu'il vit les nombreux pays représentés: «Où sont les Allemands?»

Grâce à l'appui du général commandant les troupes d'occupation américaines en Allemagne, un grand nombre de dirigeants allemands, parmi lesquels se trouvait Konrad Adenauer, vinrent à Caux. Il y avait aussi parmi eux Hans Böckler qui dirigeait la nouvelle fédération allemande des syndicats. A Caux, il fit cette déclaration mémorable:

«Quand les hommes changent, la structure de la société change. Quand la structure de la société change, les hommes changent. Les deux vont de pair, les deux sont nécessaires. Le but que s'est assigné le Réarmement moral est celui-là même pour lequel je mène mon combat de syndicaliste.»

Les Allemands furent reçus en égaux dans la famille des nations pour la première fois depuis la guerre. Un chœur français les accueillit par un chant en allemand: «Es muss alles anders werden (Tout doit changer).» Une entente franco-allemande naquit là, qui devait s'affermir ensuite par l'action d'Irène Laure, militante de la résistance et secrétaire générale des Femmes socialistes de France, puis par la collaboration de Konrad Adenauer et de Robert Schuman.

A Caux, que le rédacteur parlementaire du *Times* appela «le quartier général de l'espoir du monde», soufflait le vent du large.

On en sentit les répercussions en Europe et dans les autres continents. Il s'y produisait des réconciliations et des rapprochements miraculeux dont bénéficièrent par ricochet des centaines de milliers de personnes en Tunisie, au Maroc, au Nigeria, au Cameroun, au Congo, au Kerala, à Chypre, au Japon, au Brésil, au Kenya. Ces histoires, racontées par ceux-là mêmes qui les ont vécues, ont l'air de contes de fées. Certaines ont été recueillies par Peter Howard dans *Le Secret de Frank Buchman* et par Gabriel Marcel dans *Un Changement d'Espérance*.

Caux et Mackinac étaient des centres de rayonnement d'où l'action de Frank Buchman se répandit jusqu'aux extrémités de la terre. Tout en vivant dans le calme propre à ceux qui savent que l'homme ne fait rien et que Dieu fait tout, Frank Buchman était un de ces violents dont il est dit: «Le royaume des cieux se prend d'assaut et ce sont les violents qui s'en emparent.» C'était cet *inconditionnel* en Frank Buchman qui amenait ceux qui l'entouraient à donner le meilleur d'eux-mêmes et qui attirait de grands réalistes du monde entier: hommes d'Etat, chefs d'industrie et de syndicats, artistes et ouvriers, ménagères et étudiants, tous conscients du fait que «la liberté n'est pas gratuite». Pourtant la force qui émanait de Buchman ne provenait pas d'une mentalité accaparante, mais plutôt de sa manière de laisser venir, de s'attendre à l'inattendu. Il vivait tout naturellement dans un monde de miracles. «C'est la vie normale,» répétait-il souvent. Pour lui, il n'y avait aucune distinction entre l'ordinaire et l'extraordinaire. Le vrai miracle était le fait que, pour l'homme ouvert à l'action mystérieuse de Dieu, l'extraordinaire s'épanouit dans l'ordinaire.

Un des grands miracles de l'après-guerre fut la réconciliation des ennemis héréditaires qu'étaient l'Allemagne et la France. Avec Irène Laure, une guérison radicale avait commencé.

Grâce à Robert Schuman, elle allait prendre de plus grandes dimensions.

Au printemps 1948, lors d'un voyage en chemin de fer, Schuman, alors chef du gouvernement français, conversait avec un industriel du Nord de la France. Celui-ci raconta l'étonnant entretien qui avait eu lieu entre une socialiste militante et le redoutable représentant des employeurs du textile du Nord. Cette confrontation avait débouché sur une rencontre inofficielle entre patrons et ouvriers dans une petite ville de la côte. De là, un esprit de réconciliation s'était mis à souffler à travers le pays. L'industriel, qui avait participé à cette rencontre, poursuivit: «Cela m'a donné un nouvel espoir. Je me croyais bon catholique, mais j'ai compris que j'avais aussi un rôle à jouer pour sauver mon pays.»

Intrigué, Schuman, qui cherchait un remède à l'atmosphère empoisonnée de la vie politique, lui demanda qui était l'instigateur de ces événements. L'industriel mentionna un Américain du nom de Buchman. Le ministre demanda à rencontrer cet homme, ce qui se réalisa en août 1948.

Un peu plus tard, l'industriel envoya au ministre la traduction française des discours de Frank Buchman en lui demandant s'il en écrirait la préface. Schuman, qui avait été très impressionné par son entretien avec Buchman, donna son accord de principe pour la préface, mais, se rendant bien compte de ce que cela signifierait pour lui, il dit ouvertement: «Je n'ai pas encore franchi le Rubicon.»

En octobre 1949, l'industriel invita ses deux amis, Frank Buchman et Robert Schuman, devenu entre-temps ministre des Affaires étrangères, à dîner ensemble. Le ministre leur fit part de sa déception de n'avoir su rallier ses amis à ses efforts pour unir l'Europe. Il dit à Buchman:

— J'ai besoin de votre aide. Depuis des années, j'aimerais me retirer de la politique et écrire mes mémoires. Je n'ai pas de famille ni personne dont je doive prendre soin. Je connais un monastère où je pourrais me retirer. Il y a là une grande bibliothèque. On y est tranquille. Il me semble que de là je

pourrais donner le meilleur de moi-même. Qu'en pensez-vous? Que dois-je faire?

Buchman le regarda droit dans les yeux et lui demanda:
– Monsieur Schuman, au fond de vous-même que croyez-vous devoir faire?

Le ministre esquissa un geste de protestation et répondit avec un large sourire:

– Vous n'auriez pas dû me poser cette question! Je sais parfaitement que je dois rester.

Puis il ajouta:

– Je sais qu'il y a une chose que je devrais faire. Je le sens au plus profond de moi-même. Dernièrement, je m'y suis un peu risqué, mais j'ai peur. Je suis Lorrain. Dans ma jeunesse, j'étais Allemand et j'ai dû servir dans l'armée allemande au cours de la première guerre. Puis la Lorraine est revenue à la France. Je suis devenu citoyen français et soldat français. Je connais les problèmes et la mentalité des deux pays. Depuis longtemps, j'ai conscience d'avoir un rôle à jouer pour mettre fin à la haine entre ces deux peuples. J'en ai parlé avec De Gasperi. Il est dans une situation analogue: né Autrichien, il a servi dans l'armée autrichienne. Ensuite il est devenu Italien. C'est pourquoi il comprend les deux côtés. Nous savons que quelque chose peut et doit être fait, et que c'est à nous de le faire. Mais cela me fait peur.

Buchman comprenait ce qu'impliquait une telle décision.

– Oui, il vous faut rester où vous êtes, dit-il. C'est la place que Dieu vous a assignée.

– La difficulté, répartit Schuman, c'est que je ne sais pas qui sont, dans la nouvelle Allemagne, les hommes en qui je puisse avoir confiance.

– Nous avons rencontré à Caux plusieurs hommes de premier ordre, répondit Buchman. Je puis vous en citer une douzaine.

Il donna à Schuman une liste de ceux qu'il connaissait personnellement, dont Adenauer, Lübke, Arnold, von Herwarth.

– Je pars la semaine prochaine pour l'Allemagne, dit alors Schuman. J'essaierai de les voir.

Ce soir-là, Schuman avait franchi le Rubicon. Il prit contact avec Adenauer. Puis, au printemps 1950, Adenauer reçut une lettre confidentielle exposant le projet d'une communauté économique européenne, projet qui fut réalisé plus tard sous le nom de Plan Schuman.

Dans l'ouvrage qu'il a consacré à ce sujet, le professeur de sociologie Henri Rieben, de l'université de Lausanne, mentionne et confirme le rôle joué par Buchman dans la rencontre et l'accord entre Adenauer et Schuman. (*Des Ententes de Maîtres de Forges au Plan Schuman*, 1954, p.327)

Au cours de ce même printemps 1950, Schuman rédigea pour les discours de Frank Buchman la préface promise.

«Ce que le Réarmement moral nous apporte, y écrit-il notamment, c'est un état d'esprit mis en action. Il n'a pas la prétention d'inventer une morale. Au chrétien, la morale du christianisme suffit...»

«Mettre au service des Etats des équipes d'hommes entraînés, des apôtres de la réconciliation et des artisans d'un monde renouvelé, telle sera, telle est déjà, au bout de quinze années ravagées par la guerre, l'amorce d'une vaste transformation sociale.

«Il ne s'agit pas de changer de politique; il s'agit de changer les hommes. La démocratie et ses libertés ne seront sauvées que par la qualité des hommes qui parleront en leur nom...»

Plus tard, en 1953, lorsque Schuman vint lui-même à Caux, il dit, revenant sur cette préface:

«J'avais comme une intuition. A travers le livre que je devais préfacier, j'ai vu s'ouvrir devant moi des perspectives nouvelles. J'ai entrevu ce que devait être la vie, le passé et l'activité présente de Frank Buchman. Je ne savais pas encore ce qu'il avait pu réussir. Au sujet des concours et des collaborations qu'il a autour de lui, je ne pouvais pas mesurer l'enthousiasme qu'il suscite dans le monde. Maintenant, je le sais.

«Je suis avant tout impressionné, à la suite de mon séjour à Caux, par la façon dont l'esprit du Réarmement moral se

traduit dans le domaine des relations entre les peuples et des relations internationales.»

Cette phrase éclaire l'importance de la demande qu'il fit à Frank Buchman au moment de prendre congé de lui:

- Ne voudriez-vous pas venir nous aider au Maroc?
- Volontiers, répondit Buchman. Mais je ne sais pas l'arabe.
- Cela ne fait rien, répliqua Schuman. Vous pouvez parler français.
- Je suis allé autrefois à Grenoble pour apprendre le français, dit Buchman, mais je ne me souviens plus que de deux mots: mauvais garçon.

– Vous irez loin avec ces mots, reparti Schuman en riant. Vous vous débrouillez du reste très bien sans savoir les langues. Vous parlez le langage du cœur.

Trois mois plus tard, Buchman était à Marrakech avec quelques amis. La première personne qu'il rencontra dans le hall de l'hôtel était le général Béthouart, qui représentait alors le Maroc au Sénat français et qui avait séjourné à Caux avec sa femme. Il présenta Buchman à ses connaissances françaises et marocaines.

Ce qui se passa ensuite n'eut rien de spectaculaire. Buchman savait qu'il se mouvait sur le terrain miné de la décolonisation. Invité ici et là avec ses amis, il écoutait attentivement ce que disaient ses hôtes, il s'intéressait à leurs problèmes. Ses jeunes collaborateurs jouaient au tennis avec les gens du pays.

Le général Béthouart lui présenta un des fils du Glaoui, le très puissant pacha de Marrakech qui avait pris parti pour la France. Son autorité était telle que le gouvernement français s'était appuyé sur lui, l'année précédente, pour envoyer en exil le sultan Mohammed ben Youssef.

Ben Arafa, que les Français avaient désigné pour remplacer le sultan, était justement de passage à Marrakech. Les nationalistes marocains essayèrent d'assassiner le Glaoui pendant qu'il priait à la mosquée. Peu après, Ben Arafa était à son tour la cible d'un attentat. La violence et la terreur régnaient. On était à deux doigts de la guerre civile.

Sur les instances de sa tante, un jeune colon français, agnostique teinté de marxisme, vint rendre visite à Buchman. Il s'entretint avec un Anglais de son âge qui faisait partie de l'entourage de Frank Buchman. Ce qui l'intrigua le plus était l'idée d'écouter la voix intérieure. Il voulait en discuter, mais son interlocuteur répondit en proposant de faire un essai. A contre-cœur, le Français se tut pendant dix minutes.

– A quoi avez-vous pensé? s'enquit son partenaire.

– A rien, répondit-il.

– Vous devez être unique au monde, dit l'Anglais en riant: le seul individu que je connaisse capable de rester dix minutes sans rien penser!

Par la suite, le colon tenta à nouveau l'expérience en secret. Les pensées qui lui vinrent transformèrent sa vie de famille. Il eut aussi un jour l'idée inattendue de ne plus servir d'alcool chez lui. Il demanda même par la suite à quelques-uns des ouvriers marocains qui travaillaient sur sa plantation de l'aider à se débarrasser de ses bouteilles. Il savait, leur dit-il, que la religion musulmane leur interdisait l'alcool. Ce qui était une offense pour les disciples du prophète Mohamed, pour lui, Français, était une faiblesse. Les Marocains étaient à la fête. Ils cassèrent les bouteilles et mirent le feu à l'alcool avant d'enterrer les tessons.

Peu après, le Français eut une autre idée. Il se rendit chez le jeune expert agricole qui avait combattu avec succès une invasion de criquets sur son domaine. Il le remercia pour sa peine et s'excusa de l'arrogance toute française qui l'avait empêché de le faire plus tôt. A la fois surpris et méfiant, le Marocain mena une enquête discrète auprès des ouvriers agricoles, leur demandant ce qu'ils pensaient de leur patron. L'histoire qu'ils lui racontèrent au sujet des bouteilles ne lassa pas de l'impressionner.

Puis un autre incident survint. L'expert agricole avait une fille qu'il chérissait à qui l'on refusait l'admission à l'école européenne. Grâce à l'intervention d'un inspecteur scolaire français, la fillette fut admise. Cela donna envie au Marocain d'en savoir plus sur Caux, que ces deux Français avaient

mentionné. Il accepta donc leur invitation de participer à la conférence de l'été suivant.

A Caux, l'on était loin de savoir à quel homme explosif on avait affaire. Sitôt après la première réunion, il s'avéra que le nouvel arrivé marocain était un des chefs du mouvement nationaliste clandestin. Le président de séance, un médecin canadien qui avait accompagné Frank Buchman au Maroc, pensait mettre à l'aise l'hôte fraîchement débarqué en évoquant la merveilleuse hospitalité des Arabes, dont le fils du Glaoui l'avait fait profiter. A ce nom, le Marocain sursauta. A la fin de la séance, il se précipita vers l'orateur: «J'avais cru comprendre que le sol de Caux était sacré. Comment osez-vous y mentionner le nom du Glaoui, qui est le diable en personne?» Il menaçait de repartir sur-le-champ s'il entendait encore une allusion à ce personnage abhorré.

Le médecin canadien écouta tranquillement. Puis il l'invita à sa table, lui disant qu'il aimerait en savoir plus sur la situation au Maroc. L'invité donna libre cours à son indignation, laissant refroidir son bon repas. Son hôte l'écoutait sans mot dire. Enfin, il lui répondit d'une seule phrase: «Vous êtes aussi près de Dieu que de la personne dont vous vous sentez le plus éloigné.» Cela surprit le jeune Marocain. Il était un musulman pratiquant et l'idée d'être aussi loin de Dieu que du Glaoui ne le laissa pas en repos.

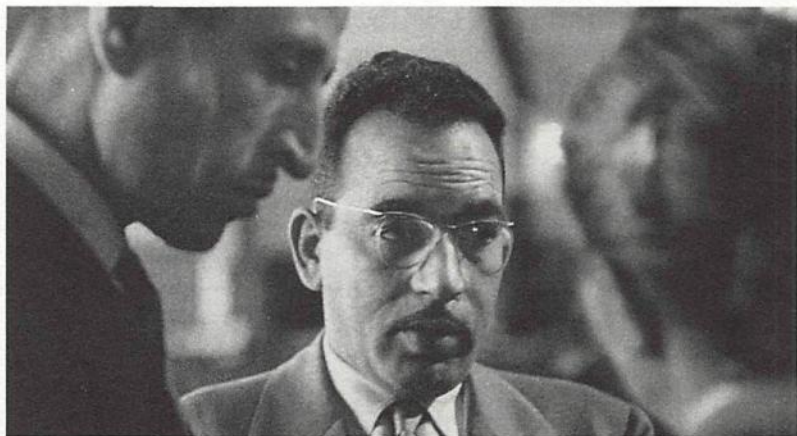
De retour dans son pays, il discuta avec ses amis nationalistes. Il fut le point de contact entre Si Sadeq, le fils du pacha, qui était devenu un ami de Buchman l'année précédente, et le comité exécutif de son parti. Il fut reçu avec deux de ses compagnons par le vieux Glaoui. Il restait fidèle à ses opinions politiques, lui dit-il, mais c'était un péché pour un disciple du prophète Mohamed de haïr son frère. Alors qu'il avait juré quelques semaines plus tôt à Caux qu'il ne serrerait jamais la main du Glaoui, il conversait maintenant avec lui et leur entretien se termina par une embrassade. Le pacha invita ses interlocuteurs à partager son repas. Peu après, alors que tout le monde attendait du Glaoui une déclaration de soutien au Conseil du Trône mis en place pour régler la

crise dynastique, celui-ci déclara publiquement sa loyauté envers le sultan légitime, dont il avait auparavant approuvé l'exil. La presse mondiale parla de la «bombe du pacha de Marrakech». Plus tard, le Glaoui se rendit à Paris et tous les illustrés du monde reproduisirent la photographie où on le voit prosterné aux pieds du sultan.

La réconciliation entre le vieux prince et le sultan, qui reprenait son règne sous le nom de Mohammed V, permettait de dénouer la crise marocaine et ouvrait la voie à l'indépendance du pays. Dans les négociations qui suivirent Si Bekkaï, qui allait devenir premier ministre, joua un rôle décisif. Lui aussi avait séjourné à Caux. En 1955, d'Aix-les-Bains où se tenaient les pourparlers sur le nouveau statut du Maroc, il écrivit à Frank Buchman: «Je puis vous assurer qu'au cours des négociations, je n'ai jamais perdu de vue les quatre critères moraux du Réarmement moral...»

L'année suivante, Mohammed V envoya à Frank Buchman un message de reconnaissance disant notamment: «Vous avez contribué à amener une situation meilleure au Maroc. Continuez à nous aider... Vos principes sont justes. Ce sont aussi ceux de l'Islam. Je souhaite qu'ils se propagent dans le Maroc aussi bien qu'aux quatre coins du monde...»

Si Bekkaï à Caux avec le Tunisien Mohamed Masmoudi



LES ÉQUIPES,
CELLULES DE L'HISTOIRE

1958



25. L'histoire en mouvement

L'histoire vivante tend toujours à l'universel. Mais elle ne s'accomplit pas dans les nuages, elle s'accomplit sur notre terre. Sa force vient des idées qui se mettent en mouvement; sa matière, des hommes de chair et d'os. Ses fruits visibles sont une société nouvelle.

Celui qui n'a pas de solution à ses problèmes personnels ne peut résoudre les problèmes du monde. «On ne fait pas une bonne omelette avec de mauvais œufs,» disait Frank Buchman. La transformation d'une personne ne s'opère pas en surface. On doit avoir le courage de passer par le feu. Buchman voyait clair dans les aberrations et les perversions de la nature humaine, car pour lui les critères moraux absolus de l'honnêteté, de la pureté, du désintéressement et de l'amour étaient comme des étoiles servant de repères. On ne peut pas atteindre les étoiles, elles sont là pour que chacun de nos pas se règle sur elles. Celui qui s'oriente sur elles voit tout de suite s'il s'est engagé dans la fausse direction et sait ce qu'il doit faire pour retrouver la bonne route. Il est placé devant un choix. S'il risque le premier pas dans la nouvelle voie - être honnête envers son prochain ou régler une dette non payée - il déclenche une réaction en chaîne qui mettra peut-être l'histoire en mouvement.

Des milliers d'hommes et de femmes, jeunes et vieux, dans toutes les parties du globe, vivent comme s'ils formaient une sorte d'ordre laïque. Ils remplissent leurs tâches quotidiennes, mais, conscients de l'emprise grandissante du laxisme et du matérialisme, ils ont choisi la discipline de

l'obéissance, de la pauvreté et de la pureté: obéissance à la direction divine, pauvreté du renoncement au désir de posséder, pureté du détachement vis à vis de tout esclavage, sexuel ou autre. Il ne s'agit pas là de morale pour la morale, mais de la voie d'accès à une nouvelle dimension de vie. «Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.»

Alors intervient une force qui jaillit de bien plus loin que du cœur de l'homme. Nous touchons ici au nœud du problème. Lorsque Frank Buchman se reconnut coupable et fit l'expérience du pardon, il écrivit à ses adversaires une lettre d'excuses. A cet instant, le centre de gravité passa de son moi à Dieu.

La direction intérieure devint la force motrice de sa vie. Il apprit à écouter toujours plus distinctement la voix de Dieu.

«Buchman quittait le monde du bruit pour vivre dans le monde du silence, écrivait dans le quotidien catholique suisse *Vaterland* le journaliste Karl Wick. C'était son grand secret. Chaque matin de bonne heure, il écoutait «la voix douce et subtile» qui l'aidait à savoir ce qu'il avait à faire. Le silence du recueillement pratiqué dans les cloîtres, il l'a introduit dans le cabinet du ministre, dans le bureau de l'industriel, dans l'atelier de l'ouvrier. «Dans le silence, dit-il un jour, nous pouvons trouver une satisfaction si profonde que le recueillement deviendra la source quotidienne de nos pensées et de nos actions créatrices.» Ainsi la méditation peut devenir l'autorité qui guidera hommes et nations. Car c'est dans le silence seulement que l'on perçoit les directives de Dieu.»

Pour Buchman, l'intérieur et l'extérieur sont inséparables; la direction divine est l'impulsion qui aboutit au changement, le changement est la manifestation de la direction divine. Lorsque les deux agissent ensemble, l'histoire se met en mouvement.

On peut entrer dans ce double courant divin par l'un ou l'autre côté, mais seul celui qui mesure la misère du monde acceptera un changement dont l'étendue et la profondeur dépasseront le domaine privé. On peut commencer à changer sans croire en Dieu. Mais lorsque l'on règle sa vie sur des

critères absolus, il arrive un moment où l'on ne peut plus continuer par ses propres forces. Un miracle se produit alors, un pouvoir est donné, qui brise toutes les barrières. Buchman a pour ainsi dire touché du doigt ce moteur de l'âme, ce point de changement où les forces invisibles se transforment en actions extérieures. C'est exactement à ce point-là que Dieu devient réel et entre dans la vie d'un homme.

Ce qui est prophétique, génial, chez Frank Buchman, c'est le rôle souverain qu'il fait jouer au langage dans tout ce processus. L'homme devient responsable lorsqu'il répond à un appel. C'est le langage qui le relie à la communauté. On apprend à se parler ouvertement et voilà que des conflits intérieurs ou extérieurs, latents ou manifestes, trouvent une solution insoupçonnée. Les recherches les plus récentes sur le langage confirment ce fait révolutionnaire: parler, c'est agir. La parole devient chair. C'est un processus d'origine divine. «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.»

Ainsi la parole prend son sens véritable: un dialogue entre Dieu et l'homme, un dialogue entre l'homme et son prochain. Pour entendre l'autre, il faut se taire. Le silence est le langage le plus mystérieux et le plus intime.

Mais ce silence tranche profondément dans la chair. Il fait taire les désirs et les appétits personnels. «Non par ma volonté, mais la tienne», c'est la Croix.

Ce n'est pas une exigence exorbitante ou surhumaine. C'est ce qui rend un homme digne de ce nom. Et alors, d'homme à homme, s'édifie la société nouvelle.

Le noyau de ce nouvel ordre social est une minorité militante, l'équipe.

26. Frank Buchman et l'équipe

Frank Buchman tenait à son équipe comme à la prune de ses yeux; sa préoccupation principale était d'en forger l'unité, de la préserver des dissensions et d'amener chacun de ses membres à sa plus haute destinée. «Si seulement j'arrivais à faire chasser mes chiens en meute au lieu que chacun coure son propre lièvre!»

Qu'advierait-il de son équipe après sa mort? C'était là son seul sujet d'inquiétude. «Quand je ne serai plus, disait-il, souvenez-vous que la seule manière de conduire une équipe, c'est d'être désintéressé. Je suis préoccupé de voir que vous n'êtes pas en mesure de susciter un esprit d'équipe qui soit une démonstration d'unité.

«Ma vision pour l'équipe est qu'elle assume en tant que telle la responsabilité totale. Ma conviction fondamentale pour l'avenir, la voici: une direction collégiale au coude à coude. Non pas le plan de Frank, ni celui de Morris, de Mike ou de Bill, uniquement le plan du Saint-Esprit, l'unité d'esprit dans un groupe forgé par le Saint-Esprit. Au début, cela risque de ne pas aller sans casse.»

Une autre ligne directrice lui paraissait importante: «Quand mon heure sera venue, n'oubliez jamais de lier tout ce que vous faites à l'actualité.»

Mais aussi: «Tout ce que vous faites, reliez-le au Christ. Ce qui ne veut pas dire que vous deviez toujours mentionner le Christ.»

Pour Frank Buchman, le test de la création et de l'animation d'une équipe a toujours été le changement permanent: changer soi-même et changer les autres.

Le professeur Streeter sollicite un jour son avis sur ce qu'il devrait dire à une assemblée de professeurs en Scandinavie, où il était invité à prendre la parole. Il avait plusieurs sujets très académiques à proposer. Buchman répondit: «La surprise pour ces messieurs sera de voir un professeur changé, un professeur qui ne fait plus cavalier seul et qui gagne la confiance des jeunes parce qu'il les comprend. J'ai une fois rencontré à Genève un professeur qui va tous les jours à l'aéroport voir atterrir les avions. Ne serait-il pas bien plus amusant pour lui de rencontrer les voyageurs qui en descendent?»

Buchman estimait que le meilleur moyen d'entraîner les gens à prendre des responsabilités était de les inviter à participer à une de ses campagnes. Il proposa un jour à une dame très distinguée, et plus toute jeune, de se joindre à une équipe qui partait pour l'Amérique: «Le premier pas sera de faire part aux autres de vos découvertes. Cela vous permettra une prise de contact toute naturelle. Dites que vous avez trouvé quelque chose de nouveau pour vous et pour votre génération. Voilà qui éveillera la curiosité, comme toute découverte. Vivre une aventure dont Dieu est le maître vous donnera quelque chose à raconter à vos amis et à votre famille. Je ne dis pas que vous devez aller en Amérique, mais être prête à y aller pourrait être un premier pas.

«Je n'ai rien à défendre, je vous le dis carrément. Personnellement, je préférerais de beaucoup rester tranquillement dans mon petit cercle d'amis. Mais je dois avouer que se prononcer en public peut être utile à beaucoup de gens qui sont dans votre situation... Vous pourriez être une ambassadrice du Christ.»

Pour forger une équipe, il faut avoir de l'imagination sur le plan spirituel, disait Buchman. Un jour, un de ses amis, qui avait observé non sans jalousie son action parmi les jeunes d'une université, lui dit:

- Frank, vos cygnes sont tout bonnement des canards.
- Qu'auriez-vous dit des douze apôtres? riposta Buchman.

Il écrivit à l'un de ses collaborateurs, à qui il avait adjoint un jeune homme dont le travail ne se révélait guère probant: «Tu dois regarder notre ami sous un jour différent. Il nous faut élargir nos cœurs, il faut parvenir à s'entendre avec des gens de toute sorte. Comment veux-tu changer le monde si tu n'arrives pas à changer les gens difficiles de ton entourage? N'oublie pas que le mobilier du cœur humain peut être changé en un instant.

«Je n'ai pas l'intention de te faire la leçon, quoiqu'on me reproche d'attacher trop peu d'importance aux sentiments d'autrui.

«Tu ne peux pas vivre au milieu des idées, il te faut vivre parmi les hommes. J'ai déjeuné aujourd'hui avec un diplomate et sa femme. Ils vivent dans un monde terriblement matérialiste. Il me serait impossible d'y tenir un seul instant. Mais ils le font, eux. L'art, c'est d'arriver à mettre en marche des gens de tout acabit, à n'importe quel moment.»

Frank Buchman avait une patience infinie avec les gens désireux de changer, mais aucune avec ceux qui ne recherchaient que la discussion.

«Le chrétien à l'ancienne ne veut pas revenir sur ses positions. Il en sait trop peu sur le souffle impétueux du Saint-Esprit. Moi, je suis prêt à changer d'avis tout le temps. Je ne pourrais pas travailler si ma vie était cloisonnée.»

Quand il s'agit du changement, tout dépend de la perspective qu'on adopte.

«C'est plus qu'aider les gens à résoudre leurs problèmes personnels, bien que nous le fassions aussi. Ou plutôt, ce n'est pas *nous* qui agissons, c'est *Dieu*.

«Il nous faut aller plus loin. Les gens déboucheront sur une nouvelle dimension lorsqu'ils feront passer les problèmes du monde avant leurs propres problèmes. Alors ils changeront vraiment.»

Buchman ne se laissait pas arrêter par les erreurs, par les siennes pas plus que par celles des autres. Une Anglaise de son entourage commit un jour un impair qui déclencha une violente attaque dans la presse. On le lui fit remarquer.

Ulcérée, elle décida de tirer son épingle du jeu. Finalement, au bout de six ans, elle écrivit une lettre d'excuses à Frank Buchman. «Oh, répondit-il, je suis navré. Je suis vraiment navré. Pourquoi pleurer si longtemps sur le lait répandu? Moi qui vous croyais occupée à traire!

«Enfin, tout cela appartient au passé. Maintenant, au combat!... Nous ne devons pas dégarnir les premières lignes. Il y a tant à faire pour changer l'Angleterre. Oh! combien ce pays a besoin d'unité, et vite. Que Dieu vous comble de bénédictions.»

Buchman avait renoncé une fois pour toutes au désir de plaire. Il pouvait donc parler sans ambages.

«Si je voulais, je pourrais me rendre populaire en flattant les gens, disait-il. Mais nous les aidons davantage en prenant le chemin difficile qui mène à l'impopularité.»

D'un théologien bien connu, il écrivait: «Il ne fait pas la distinction entre les causes du mal et les symptômes. C'est parce qu'il veut toujours se faire aimer et qu'il lui plaît de cheminer à l'ombre de l'approbation générale.»

Frank Buchman était toujours prêt à reconnaître et à réparer ses propres torts.

En juillet 1938, il écrivit à un ami: «Pardonnez-moi pour hier. J'ai eu tort de ne pas vous donner l'occasion d'exprimer le plan créateur que vous aviez sûrement en tête. Dans mon empressement, j'ai trop parlé. J'aurais dû écouter davantage. Veuillez me pardonner.»

Quand des principes fondamentaux étaient en jeu, il se battait sans acception de personne. A une princesse qui éludait une décision d'ordre moral qui l'aurait obligée à faire publiquement amende honorable, il écrivit sans détours:

«Vous exigez tout d'autrui sans rien donner. En agissant ainsi, vous privez votre pays de ce que vous voudriez lui donner. Cela n'a rien de l'esprit révolutionnaire qui pourrait sauver votre pays et votre famille. Quoi d'étonnant que des pays comme le vôtre soient mûrs pour la révolution communiste? C'est la conséquence naturelle de l'attitude égoïste de gens comme vous. Il est grand temps qu'on vous dise la vérité...

«Quant à l'effet sur l'opinion publique, permettez-moi de vous dire en toute franchise qu'un titre de noblesse n'est pas un atout, à moins qu'on ne paie de sa personne. Si quelqu'un avait eu le courage de dire la vérité en haut lieu, certains empires auraient évité la catastrophe. Vous êtes vous-même dans une situation très précaire et, à moins de changer, vous aurez mérité le sort qui vous attend.»

Buchman pouvait écrire ainsi grâce à une fermeté intérieure qui ne venait pas de ses propres forces. «Ce n'est pas moi qui agis sur les gens, disait-il. C'est le Saint-Esprit. Si c'était moi, ce serait une bien pauvre affaire, une tragique erreur. La seule discipline valable consiste à se laisser porter par le Saint-Esprit.»

Et une autre fois: «Etre direct. Je ne flatte jamais. J'ai un long nez et je flaire tout ce qui est pourri. Quelquefois j'en viens presque à le regretter.»

Buchman disait de lui-même: «Je dépends de l'accord entre le Dieu Vivant et ma discipline personnelle...»

Quand mon père conduisait ses deux chevaux noirs, on l'entendait crier de temps en temps: holà! Et gare à eux s'ils ne s'arrêtaient pas aussitôt. Nous aussi avons parfois besoin que quelqu'un nous mette le holà, que cela nous plaise ou non. Je me souviens de la dernière fois que mon père m'a donné le fouet. Je n'aimais pas ça et je lui en ai voulu pendant un certain temps. Nous n'aimons jamais celui qui nous dit: holà.»

Il attachait une grande importance à cette discipline. Preuve en sont les paroles qu'il adressait à ses jeunes compagnons au lendemain d'un éclatant succès:

«Dans votre vie en commun, vous devez garder des marges très claires. Laissez la direction de Dieu pénétrer jusqu'au moindre recoin de votre vie d'équipe. S'aimer les uns les autres, c'est bien, mais l'amour véritable a du tranchant et trace des limites précises.»

Un jour, constatant un certain manque de clarté, il remarqua: «Il y en a parmi vous qui sont devenus spirituellement

stériles parce qu'ils ont cessé de prendre la pureté au sérieux.»

Son mot: «Mes péchés, je les tiens comme un attelage de chevaux» illustre la manière dont Frank Buchman convertissait les forces négatives en énergies positives.

Il était soucieux de discipline, non sans en ignorer les embûches. «Prenez soin de votre santé, mais ne vous inquiétez pas pour votre vie.»

Il écrivait à un ami hollandais: «Trop travailler est mon péché. Cela m'empêche d'avoir assez de temps pour mes amis.»

A un autre compagnon d'armes, il écrivait: «Ma pensée prédominante pour toi, la voici: ne te rue pas à l'assaut de toutes les collines que tu aperçois. C'est inutile. Cesse de vivre sur tes nerfs. J'aimerais te voir ressembler à un de ces braves aubergistes bavarois, en un peu plus rond encore!»

Ce n'était pas une invite au laisser-aller. Il insistait sur l'importance d'une formation pratique approfondie. Un homme d'affaires lui avait demandé un jour si ce n'était pas un handicap d'avoir des collaborateurs qui n'avaient pas passé par une solide formation professionnelle. En racontant cette conversation, Buchman remarqua: «Tout ce que j'ai à mon actif vient de ce que j'ai dû au commencement coller tout seul mes timbres! J'ai fait toutes les besognes moi-même. Certains aujourd'hui voudraient jouir des fruits du labeur d'autrui. Ils font porter à d'autres le poids de leur inexpérience et semblent ignorer que la valeur ne s'acquiert pas sans coups durs, sans incompréhensions et persécutions.»

Pour Buchman, le travail poussé à la perfection jusque dans les détails allait de pair avec une extrême sollicitude envers les autres: «Je sens que vous êtes plus portés sur le diagnostic que sur la thérapeutique. Vous discutez des cas, mais vous ne vous souciez pas d'apporter un remède efficace. Je souhaite voir chacune de mes secrétaires aussi parfaite dans son travail personnel auprès des gens que dans son travail professionnel.»

Un jour, Buchman entra dans un bureau avec une superbe pêche à la main. «Toutes les femmes devraient être comme

la pêche, dit-il. Elle est si naturelle, elle ne fait pas d'efforts, elle n'essaye pas d'être autrement. Si les Américaines étaient ainsi, l'agitation et les tensions disparaîtraient. La voix tranquille de Dieu pourrait se faire entendre.»

Buchman puisait sa force, la force d'une pureté créatrice, dans un contact quotidien avec Dieu. Pratiquement il établissait ce contact en se mettant à l'écoute de la voix de Dieu. Quand on lui demanda la différence entre méditation et recueillement, pour toute réponse il sortit un crayon de sa poche et le montra.

Les petites heures du matin lui permettaient des découvertes sans cesse renouvelées. «Que feriez-vous le matin, demandait-il, si vous étiez décidé à changer le monde?»

Il ne laissait pas planer l'ombre d'un doute sur la source de son inspiration: «Vous n'irez pas loin si vous jetez la Bible par-dessus bord. Il n'y aurait pas eu d'Abraham Lincoln sans la Bible. Si seulement le président des Etats-Unis vivait sur cette base! Enrichissez-vous des points saillants de la Bible. Sortir de la maison le matin sans avoir lu ma Bible serait comme si je sortais sans m'être rasé ou habillé.»

27. L'équipe en marche

L'homme d'Etat norvégien Carl Hambro dit un jour à Frank Buchman qu'il allait faire une tournée de conférences dans les universités américaines. Buchman lui suggéra de s'entourer d'une équipe. D'abord hésitant, Hambro finit par se rallier à sa proposition. Plus tard, il fut étonné de constater les résultats de son voyage et l'écho qu'il avait rencontré auprès des Américains.

De Mackinac, Frank Buchman lança quatre jeunes gens à la conquête de l'Amérique latine. On imagine la perplexité avec laquelle ils vinrent lui demander des instructions. Buchman, alité, se souleva sur ses oreillers et saisissant ses deux cannes les planta de chaque côté du lit: «Vous prenez deux piquets et vous les fichez en terre, dit-il. Puis vous tendez une ficelle entre les deux, vous restez simplement accrochés, comme une chemise fraîchement lavée suspendue à une corde à linge, et vous laissez le vent du ciel souffler sur vous. C'est tout!»

Trois mois plus tard, ils revenaient à Mackinac à bord d'un avion spécial avec une délégation brésilienne: généraux, femmes du monde, étudiants, syndicalistes avec leurs épouses, dockers. Ces dockers, revolver et coutelas à la ceinture, avaient fait régner la terreur et semé la corruption dans le port de Rio. Grâce à un total revirement de leur part, le port fut transformé et on y respira l'air frais de la démocratie. Ils devaient plus tard raconter leur épopée dans un film, *Hommes du Brésil*, qui fit le tour du monde.

Frank Buchman donna une réponse bien différente à un groupe d'étudiants hollandais qui lui demandaient comment ils pourraient changer le climat de leur université. Il leur énuméra cinq points:

1. L'humour: les mines renfrognées ne font envie à personne!
2. L'humilité: utilisez les faiblesses dont vous avez été guéris. Vous ne convaincrez pas les gens en crânant, ni en faisant étalage de votre force.
3. Le réalisme: ne dites rien qui soit au-delà de votre propre expérience. Gardez les pieds sur terre.
4. La perspective: proposez un grand but.
5. Le silence: ne parlez pas trop. Ecoutez ce que l'autre a à dire.

Un jour à Caux, Buchman se réveilla à trois heures du matin avec la pensée: «L'Afrique parlera au monde. Elle le fera par une pièce de théâtre.» Durant la matinée, il convoqua les Africains qui participaient à ce moment-là à l'assemblée. Il leur communiqua sa pensée qui les étonna beaucoup, car jamais aucun d'entre eux n'avait écrit de pièce de théâtre. Perplexes, ils se retirèrent dans une autre salle. Ces hommes et femmes d'Afrique venaient de tribus et de pays différents. Ils parlèrent de leurs problèmes et des besoins de leurs nations. Puis, dans le silence, une à une les idées commencèrent à jaillir. En quelques jours, le canevas d'une pièce était esquissé, tandis qu'eux-mêmes s'étaient soudés en une équipe. Ils eurent le courage de présenter leur spectacle, *Liberté*, au théâtre de Caux. Puis il passa sur une scène londonienne. Plus tard, on en fit un film qui donne l'image d'une Afrique nouvelle et a grandement contribué à amorcer des solutions dans certains pays. Quand Jomo Kenyatta, le futur président du Kenya, était encore en prison sous inculpation d'avoir fomenté la rébellion Mau-Mau, il demanda que ce film soit synchronisé en swahili et projeté dans tout le Kenya. C'était à la veille d'élections cruciales. Plus d'un million de Kenyans

assistèrent à ces projections et il semble que c'est une des raisons pour lesquelles les élections ne donnèrent pas lieu aux effusions de sang que l'on redoutait.

Alors qu'il se reposait à Tucson, dans l'Arizona, Frank Buchman reçut un jour la visite d'un groupe de Japonais. Ils avaient des plans grandioses pour étendre l'action du Réarmement moral dans leur pays. Pendant un long moment, Buchman les écouta sans rien dire. Puis il leur demanda quel était à leur avis le principal problème du Japon.

– Le communisme, fut leur réponse.

– Absurdité! fit Buchman. Vous vivez dans les nuages.

Après un autre silence prolongé, ils mentionnèrent des problèmes précis: un ministre du gouvernement avait accepté une villa que des industriels lui avaient offerte, un autre avait une maîtresse russe, les magnats de la haute finance se taillaient la part du lion en menant double jeu entre la Chine et l'Amérique. «Etes-vous assez unis pour vous attaquer ensemble à ces problèmes?» leur demanda Buchman. Tel n'était pas le cas, ils le reconnurent.

Une fois seuls, ils se mirent à parler à cœur ouvert. Ils laissèrent venir au jour certains incidents qui les avaient empêchés jusque-là de mener une action commune. Leurs compromis liquidés, ils acquirent une nouvelle transparence dans leurs relations et une nouvelle joie. Ils sentaient qu'ils formaient une seule et même équipe, unie et militante.

Ils se découvrirent un amour tout nouveau pour leur pays et écrivirent dans cet esprit une pièce de théâtre très audacieuse, car elle mettait impitoyablement en lumière les recoins les plus obscurs de la vie politique et économique. Ils soumièrent leur projet à Buchman qui les encouragea: «N'ayez pas peur de prendre les sentiers escarpés où les pierres pourraient vous blesser. On voudra peut-être vous abattre, mais vous récolterez la reconnaissance des générations futures.»

Le spectacle s'intitulait *Le jet de lumière*. On choisit pour le présenter un théâtre de Tokyo situé à deux pas du Parlement. Lors de la première, un haut fonctionnaire de la sûreté,

alarmé, se précipita dans les coulisses en criant: «Ne continuez pas! C'est de la pure calomnie!» Les acteurs tinrent bon. La semaine suivante, il revint les trouver. «J'ai fait mon enquête, leur dit-il. Tout ce que vous exposez est véridique et le pays doit le savoir. Continuez!»

Frank Buchman se mit aussi en campagne avec de grandes équipes dans le but de réveiller l'âme endormie des peuples. En octobre 1952, répondant à l'invitation de dirigeants de pays d'Asie, il se rendit en Inde et à Ceylan. Il se retrouvait en terrain connu, mais pour son équipe c'était une brutale prise de contact avec la misère du monde: des sans-logis par centaines de milliers, qui dormaient à même le sol sur les trottoirs, des gens affamés, des mères pressant sur leur sein un bébé mort.

Une perception nouvelle et accrue des besoins réels de l'humanité se fit sentir dans les discours de Frank Buchman:

«Les hommes ont faim de pain, de paix et d'espoir en un nouvel ordre mondial. Pas un seul problème ne résistera à l'unité d'hommes dirigés par Dieu. Il y aura du travail pour tous les bras, de la nourriture pour toutes les bouches et pour les cœurs vides une idée qui les satisfera pleinement.

«Voici la réponse à la confusion: mettre Dieu aux commandes. Non pas lui dire oui des lèvres seulement, mais par la discipline de notre vie. Cela nous rendra réels et naturels. On n'a plus besoin d'essayer de paraître meilleur ou plus intelligent que l'on n'est.

«La confusion vient des compromis, la clarté vient du changement.

«Nous parlons de la direction divine, mais nous oublions que seuls ceux qui ont le cœur pur verront Dieu.»

Au début de 1955, un homme d'Etat scandinave eut l'idée d'entreprendre avec quelques hommes politiques une tournée en Asie dans le but de faire connaître le Réarmement moral aux chefs de gouvernements. Il écrivit une lettre dans ce sens à Frank Buchman. Celui-ci lui donna aussitôt son accord, avec l'offre de mettre à sa disposition une bonne

équipe et un spectacle musical pour l'accompagner dans son voyage. L'homme d'Etat prit peur: il imaginait la tête que feraient ses honorés collègues au moment où il leur soumettrait cette proposition!

Il emporta la lettre de Buchman à Paris, où des responsables du Réarmement moral se réunissaient justement pour préparer l'action des mois à venir. Le dimanche matin, il montra sa lettre à un ami suisse, espérant trouver dans le solide bon sens de celui-ci une confirmation de ses hésitations. Or il se trouvait que ce Suisse avait aussi reçu de Buchman une proposition qui, à son goût, l'entraînerait bien au-delà de ses capacités. Il répondit donc à l'homme d'Etat: «Nous sommes logés à la même enseigne. Heureusement que nous avons ici des amis avec lesquels nous pouvons discuter de la chose.»

Ce fut un dimanche tranquille. On consacra plus de temps au silence qu'aux paroles. Durant de longs moments de réflexion, le vent céleste put souffler. En face de la misère du monde, les cœurs étaient prêts à tenter l'impossible. Ce fut le point de départ.

En juin 1955, la «mission idéologique» du Réarmement moral, forte de deux cent cinquante personnes de vingt-huit pays, s'envolait des Etats-Unis pour un périple qui allait la mener à travers l'Asie, le Moyen-Orient et l'Afrique. Elle incluait les acteurs de la pièce musicale *L'île qui disparaît*. Au cours de cette tournée de plus de cinquante mille kilomètres, les membres de l'expédition reçurent l'hospitalité des dirigeants de onze pays.

Frank Buchman se trouvait à Caux pour les accueillir à leur retour. Avant leur départ de Mackinac, il leur avait donné comme viatique les pensées qui sont exprimées dans son discours *L'Electronique de l'Esprit*, que la presse et la radio diffusèrent dans le monde entier.

«L'Electronique de l'Esprit, si simple, si naturelle, si fondamentale: là se trouve la clé de l'ère nouvelle.

«Assumer une responsabilité d'homme d'Etat sans la direction de Dieu et sans un changement intérieur équivaut à piloter un avion en pleine tempête au-dessus d'un territoire inconnu sans vouloir se servir de radio, de carte ni de boussole. C'est à la fois absurde et criminel. C'est d'un égoïsme insensé. Cela conduit infailliblement au désastre.

«Avec l'Electronique de l'Esprit, la renaissance devient certaine et peut se produire très vite.»

La même année avait eu lieu la conférence afro-asiatique de Bandoeng en Indonésie. Cette première rencontre des nations non engagées marqua en fait la naissance du «tiers monde». A l'ouverture de la conférence, le chef de la délégation de l'Irak, le Dr Fadhel Jamali, ministre des Affaires étrangères, avait fait appel au «réarmement moral dont le monde a tant besoin». Dans son discours, il avait proclamé l'évidence qu'on ne peut désarmer militairement qu'à la condition de réarmer moralement. Il avait conclu par ce verset du Coran connu de tous les Musulmans: «Dieu ne change les conditions d'une nation que lorsque l'homme change.»

Fadhel Jamali



U Nu, de Birmanie



28. L'équipe en danger

Qu'allait-il advenir de l'équipe de Frank Buchman face à cette expansion? Comment pourrait-elle maintenir l'élan intérieur au fur et à mesure de cette croissance extérieure? On était en droit de se poser la question.

Frank Buchman avait conscience des risques inhérents au succès: «Nous recherchons l'événement parce que nous croyons que le succès nous dispensera d'une vie de sacrifice.»

En 1957, il eut une soudaine intuition de ce danger. Alors qu'il séjournait en Australie, après un voyage qui avait éprouvé sa santé déjà chancelante, il dit à l'équipe qui l'entourait: «Ce qu'il vous faut, c'est la foi. Si vous vivez sans idéologie, vous êtes perdus. Soyez sans défaillance et sans peur. Si vous avez peur, votre entourage aussi aura peur. Si vous voulez mener une équipe, il vous faut être prêts à encaisser des coups et à en donner. Vous devez savoir quand intervenir et quand rester en dehors. C'est ça, la stratégie. Quand je dois prendre des décisions, il m'arrive de me tromper et de commettre de terribles erreurs. Mais je m'efforce de donner sa chance à chaque personne de mon entourage. C'est un art d'amener chacun à élargir sa vision et de construire une équipe.»

Peu de temps après, en Nouvelle-Zélande, la pensée lui vient: «Vite, vite, vite!» Il avance la date de son retour vers l'Europe, puis l'Amérique, et rend visite en cours de route aux chefs d'Etat asiatiques qui l'avaient invité. Partout, au Japon, à Formose, aux Philippines, au Vietnam, en Birmanie, il donne une impulsion décisive aux hommes qu'il rencontre.

U Nu, alors premier ministre de Birmanie, revient en hâte de sa résidence d'été dans les montagnes pour accueillir Buchman.

On célébrait justement les deux mille cinq cents ans de la révélation du Bouddha.

– Cette ère nouvelle, dit Buchman, peut ouvrir à toute l'humanité la porte d'un monde nouveau. Chaque homme peut recevoir les lumières de Dieu.

– J'aimerais bien en savoir davantage là-dessus, répondit U Nu.

Buchman lui raconta alors comment il avait reçu pour ce voyage une directive très claire: «En Nouvelle-Zélande, tandis que je me reposais un dimanche après-midi, j'ai entendu très distinctement: vite, vite, vite, va voir U Nu. Le plan s'est éclairé pas à pas. J'ai passé par Tokyo et à présent me voici.»

U Nu demanda:

– Vous l'avez entendu distinctement?

– Bien sûr, répondit Buchman. Je l'ai même noté. Dieu a donné à l'homme deux oreilles et une bouche. Pourquoi donc ne pas écouter deux fois plus que nous ne parlons?

Alors U Nu lui relata ses propres expériences et lui dit qu'il s'efforçait de trouver une sagesse supérieure pour être à même de répondre aux besoins de son peuple. U Thant, qui devint plus tard et pour de longues années le secrétaire général des Nations Unies, prenait part à l'entretien. Au moment de prendre congé, Buchman ajouta: «En Occident, nous ne vivons plus notre foi. Peut-être que les hommes éclairés qui mèneront le monde à une ère nouvelle viendront de l'Orient.»

Arrivé en Europe et se dirigeant vers Caux, Buchman fit halte à la gare de Milan. Le train s'arrêtait onze minutes. Il y avait sur le quai plusieurs personnes venues le saluer. Parmi elles, Rolanda Biotello, ancienne militante communiste, amputée d'une jambe, qui marchait avec des béquilles.

– Comment va votre frère Remo? s'enquit Frank Buchman, qui savait celui-ci gravement malade.

– Il est aussi venu vous saluer, répondit joyeusement Rolanda.

En fait, il était si malade que sa famille avait voulu le disuader d'aller à la gare. Mais Remo, ancien communiste lui aussi et retourné à l'Eglise depuis peu, n'avait pas voulu y renoncer. Il s'entretint avec Buchman. «Je vis pour le Réarmement moral et l'avenir de nos enfants,» lui dit-il. Peu après Frank Buchman apprit la mort de Remo et fit dire une messe à son intention dans la chapelle de Caux. «Il s'est levé de son lit de mort, expliqua-t-il, pour me dire qu'il allait faire bénir son mariage à l'église. Je ne disposais que de onze minutes dans cette gare. Je crois que bien des choses peuvent se passer en peu de temps. Cela m'irrite que tant de chrétiens prétendent qu'il faut prendre des années.»

Ce sentiment d'urgence avait des causes profondes. Frank Buchman avait hâte de rejoindre à Mackinac ses plus proches coéquipiers. Il les y avait convoqués, il savait pourquoi.

Avec sa fine intuition, il avait pressenti à divers indices qu'un danger menaçait le noyau de cette équipe sur lequel reposait tout son travail. Il connaissait par expérience la fragilité du lien entre la concentration intérieure et l'activité extérieure. Il savait aussi combien les efforts purement humains pour gagner le monde peuvent nuire à l'âme.

En 1918 déjà, à l'époque de la tragédie chinoise, il avait noté: «Tu viens de passer tes quarante jours au désert. Je te revêtirai d'une grande force. L'amour parfait bannit la crainte. La réalité en opposon à l'activité.»

Frank Buchman avait fait l'expérience de cette force de l'amour qui libère de la peur des autres, cette réalité qui écarte la tentation d'activisme. Il avait vu nombre de ses compagnons s'éloigner du «premier amour» par excès d'activisme et perdre dans la routine leur sens de l'exceptionnel. Pour eux, les paroles de la prière: «Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel» en étaient venues à évoquer le terre-à-terre plus que le souffle du ciel.

Ils étaient devenus des fonctionnaires du Réarmement moral qui, par leur savoir-faire et leur recherche de succès,

pensaient au rendement au lieu de penser aux gens. «Les gens, les gens, les gens!» leur criait Buchman. Et à certains de ses plus proches collaborateurs, il n'hésitait pas à lancer en plein visage: «Vous êtes morts de la tête aux pieds.»

Pour beaucoup, les semaines qui suivirent eurent un relent de jugement dernier. Non pas que Buchman leur fit des reproches, mais il leur faisait toucher du doigt par des histoires vécues ce qu'est la vie normale sous la direction de Dieu.

Il y avait là entre autres un bon Suisse qui aimait faire du zèle. Avec quelques amis, il avait travaillé au Maroc, ce pays si cher à Buchman. Il avait allègrement passé de ville en ville: Rabat, Kenitra, Meknès, Fez, Casablanca, Mogador, Marrakech. Il avait rencontré des personnages haut placés, projeté des films, organisé des discussions, eu des entretiens avec des syndicalistes, pris part à des cérémonies tribales et à des réceptions chez le roi. Il avait résumé toutes ses activités dans un rapport, dont il avait envoyé un exemplaire au souverain et un à Buchman. Ce que Sa Majesté en pensa, il ne le sut jamais. Mais lorsqu'il se trouva en face de Frank Buchman à Mackinac, ses yeux s'ouvrirent. Il entendit le récit du médecin qui avait accompagné Buchman au Maroc: le médecin raconta comment, renonçant à toute activité extérieure, ils s'étaient consacrés entièrement à répondre aux besoins fondamentaux de quelques personnes. L'activiste repensa à certains de ses contacts et prit douloureusement conscience de ce qu'il n'avait pas su donner aux gens et, par là, au pays.

Beaucoup firent des expériences similaires au cours de ces journées. Plusieurs s'aperçurent que leur activisme les avait desséchés et qu'ils n'avaient pas donné le pain de vie à leurs proches, leur femme, leurs enfants. Certains se rendirent compte que par ambition ils s'étaient mis à imiter les autres ou à se forger leurs propres règles de conduite, trahissant ainsi leur premier appel.

Frank Buchman, pour sa part, parlait peu. Au cours de longs moments de réflexion, chacun réapprit à écouter la

voix intérieure. Des choses profondément enfouies remontèrent à la surface. Une vie nouvelle s'éveilla, créant une unité nouvelle. La foi de beaucoup grandit et s'approfondit.

Par cette période de purification et de renouvellement, Dieu les préparait aux années et aux événements à venir.

LES DERNIÈRES ANNÉES

81^e anniversaire



29. Le parcours achevé, la course continue

L'entreprise prenait des proportions gigantesques. En juin 1957 se tient à Mackinac une conférence à laquelle participent cinq mille personnes, venues de nombreux pays. Il y a une centaine de responsables de l'organisation de jeunesse japonaise *Seinendan*, des personnalités de la vie politique et économique ainsi que des chefs syndicalistes de tous les continents.

Au cours de ces années de croissance créatrice, des spectacles avaient été montés dans différents pays. Tout en reflétant le caractère national de tel ou tel peuple, ils aboutissaient à un véritable dialogue entre continents. Ainsi la pièce *Hoffnung* (Espoir) avait été créée dans la Ruhr. Ses représentations au Japon inspirèrent des étudiants japonais à écrire la pièce *Le Tigre*. A Lima, celle-ci amena des étudiants péruviens de l'université San Marcos à monter à leur tour un spectacle, *Le Condor*, qui mettra en mouvement des forces constructives au Brésil et jusqu'en Italie méridionale. Au cours de l'été 1957, le spectacle *Le Couronnement de ma Vie* voit le jour à Mackinac. Il veut apporter un remède aux divisions raciales. Le film tiré de cette revue musicale fera le tour du monde.

Malgré l'expansion qui marque cette période, Frank Buchman se trouve obligé, à cause de sa santé défaillante, de se retirer dans un endroit tranquille. Il passe ainsi trois hivers successifs dans le calme d'une maison mise à sa disposition à Tucson, dans l'Arizona. Il en fait aussitôt un centre de rayonnement où, l'une après l'autre, des vies sont transformées.

Son souci premier reste la croissance spirituelle des membres de son équipe. Il ne s'épargne aucun effort pour élargir l'horizon de ses collaborateurs. A l'expert financier chargé de rassembler les fonds nécessaires à l'agrandissement du centre de Mackinac, qui lui fait part des difficultés de sa tâche, Buchman écrit:

«Je sais combien il est malaisé de trouver l'argent nécessaire au merveilleux travail qui se fait à Mackinac. Mais Dieu a de nombreux serviteurs et je suis certain qu'il tient en réserve ceux qui aideront. J'imagine très bien ce que vous ressentez et je sais qu'il y a des moments où le fardeau est trop lourd pour un seul homme. C'est alors qu'intervient l'inattendu. Nos ressources sont toujours venues par la foi et la prière. Le pays a un besoin urgent de ce centre. En fait, nous ne sommes qu'au tout début de l'expansion indispensable pour combler le vide idéologique du monde et résoudre les problèmes du jour.

«Ces bâtiments constituent les avant-postes de la défense de l'Amérique. Bien plus, ce sera un centre d'où pourra être diffusée l'idéologie qui nous permettra d'avoir la politique extérieure et la politique intérieure que l'heure exige.

«Autant je suis reconnaissant pour votre prudence en affaires, autant je souhaite que vous entriez, avec moi et tout le peuple américain, dans la dimension de ce qui doit être fait au lieu d'en rester à ce que nous pensons pouvoir faire. Je veux que vous m'aidiez toujours à compter non pas sur ce que j'ai, mais sur ce que Dieu donne. C'est ce qui apporte la liberté et cela marche!»

Frank Buchman trouvait normal que chacun soit prêt à se sacrifier pour son pays. C'était là pour lui le sens de la Croix. A des hommes politiques japonais qui lui demandaient comment guérir la haine qui rongait leur nation, il raconta simplement comment, plus de quarante ans auparavant, il avait trouvé un remède à sa haine au pied de la Croix du Christ. «Cette expérience peut être vôtre dès ce matin, ajouta-t-il. Une expérience si incisive que vous ne serez plus jamais les

mêmes. Vous repartirez en hommes nouveaux. Ce fut le cas pour moi et pourtant je ne m'y attendais pas. Mais n'en restez pas là. Votre mission est de gagner les dirigeants du Japon. Si vous voulez sauver votre pays, il faut vous oublier vous-mêmes et risquer tout.»

Il employait d'autres termes pour parler de la Croix à un jeune homme qui lui apportait son thé. «Si tu veux travailler avec nous, lui dit-il un jour, il faut que tu commences à vivre par la Croix et non par des règles. Sais-tu ce que cela veut dire?

«Fais-tu confiance au Dieu que tu sers? Sens-tu que tu comptes absolument sur lui? Absolument? Tu dois en venir au point où tu le préfères à tout être humain, à toute chose. «Sans lui, ne franchis pas ce seuil. Avec lui, parcours le monde.» (Une phrase que Frank Buchman avait souvent entendu sa mère répéter.)

«C'est vrai. «Il marche avec moi. Il parle avec moi. Il me dit que je lui appartiens.» (Verset d'un des hymnes préférés de Frank Buchman.) As-tu jamais ressenti cela? Il le faut. C'est ton droit inaliénable.

«Voici mon conseil: fais de l'honnêteté absolue ta politique. Quel est ton péché favori? Mais ne va pas croire que le but de la vie est d'éviter le péché. Il y a des gens dont c'est l'unique préoccupation et ils sont suprêmement ennuyeux! Il te faut un sens de la direction à suivre pour foncer. L'as-tu? A quelle vitesse vas-tu? Quelle est la plus grande vitesse à laquelle tu as conduit une voiture? Si tu vas assez vite, la boue ne colle pas. Il en va de même du péché.

«Es-tu comblé de miracles? Cela aussi, il le faut. Crois-moi, les miracles ne sont pas rationnés. Il faut que ton cœur reprenne vie. On ne le sent pas battre. Il te faut une transfusion de sang. Le sang de Jésus-Christ, son fils, nous lave de tout péché. C'est ainsi qu'on reprend vie. Il a versé son sang, des litres de sang, pour toi, pour te sauver. «Car mon fils était mort et voici, il est revenu à la vie.» C'est cela, Dieu le Père. Il restaure mon âme. Il me conduit. C'est ma vie. Le laisses-tu te conduire? Sinon, qu'est-ce qui te conduit?

Il faut en venir au point où tu le préfères à tout être humain, à toute chose. Laisse tomber tout le reste.

«Cela fait longtemps que j'ai trouvé le fil conducteur de ma vie. «Seigneur, rends-moi et garde-moi pur.» Pur, jusqu'au fond. «Je veux brûler, mais de ta flamme, aimer de ton amour.» Un cœur sans passion ne peut être un cœur pur.»

Tout en étant convaincu qu'après lui les responsabilités ne seraient pas portées par un seul homme, mais par un groupe, Frank Buchman savait que cela ne viendrait pas tout seul. Dès le début des années quarante, il disait à ses proches collaborateurs: «Pour refaire le monde, il faut un groupe, quelque chose de plus solide qu'un individu. C'est là ma dernière volonté, mon testament, votre héritage.»

Le jour où il quitte Mackinac pour n'y plus revenir, il assemble toute son équipe. «Je ne sais pas, leur dit-il, combien de temps j'aurai encore avec vous dans cette vie. Je tiens à vous dire ceci: nous accomplirons la tâche à laquelle nous sommes appelés pour le renouveau du monde si nous laissons le passé derrière nous et si nous ne désirons rien d'autre pour nous-mêmes que ce que Dieu nous donne. Nous ne le ferons pas si nous avons le cœur partagé ou des hauts et des bas continuels.

«Je me suis réveillé de très bonne heure ce matin. En fait je n'ai presque pas dormi de la nuit. J'ai eu le sombre pressentiment que, malgré toute la bonne volonté personnelle que nous avons acquise, il reste encore beaucoup à faire. Je vais donc vous quitter cet après-midi. Je viens de relire l'histoire de la conversion de Paul. Relisez-la et assurez-vous que telle est aussi votre expérience. Je sais qu'à un certain moment de ma vie mon expérience n'était pas allée jusque-là. Pourtant je croyais être bien à mon affaire.

«Je sens qu'il y en a parmi vous dont l'expérience n'en est pas encore à ce point et qui n'ont pas reçu du Dieu vivant mission d'apporter ce message aux peuples de la terre. Quant à moi, je ne voudrais pas que l'un de vous quitte ces lieux sans avoir en lui la certitude d'une telle expérience.

«Il y a eu une période de mon existence où, comme certains d'entre vous, je jouissais de la vie, je prenais plaisir au péché, sans pour cela être satisfait. Une petite voix en moi me disait bien: repens-toi. J'avais reçu une très bonne éducation, mais ce dont j'avais besoin, c'était de quelque chose de simple et de réel. Et puis, c'est arrivé. J'ai senti venir le vent du ciel. Il a soufflé sur moi et je suis reparti un autre homme. Le vieil homme avait disparu. J'étais à nouveau heureux.

«Qu'était cette expérience pour Paul, cet homme de Dieu? Il était juif. Il y a des gens qui n'aiment pas les Juifs. Tout ce que je peux dire, c'est que mon meilleur ami est un Juif: Jésus-Christ était juif. Paul aussi. Pour ma part, je ne vois pas de différence entre juif ou gentil, démocrate ou communiste. Chacun peut connaître cette expérience. Là est le secret, pour ceux qui sont pour Dieu comme pour ceux qui sont contre lui. Il n'y a pas de citadelle que nous ne puissions conquérir si nous tenons bon. Mais si vous voulez que coule en vous le flot de la volonté divine, ne soyez pas dépendants des résultats.

«Je crois que nous sommes à l'aube d'une grande percée, car je me sens si dépourvu.»

Ses forces et sa vue déclinaient, mais il demeurait parfaitement alerte. Au printemps 1960, cloué à sa chaise roulante, il fait le voyage de Tucson à Los Angeles pour saluer le chancelier Adenauer. Celui-ci déclare: «Avec toute l'autorité que je peux y mettre, je tiens à vous dire combien j'estime votre travail pour le réarmement moral du monde. Il est indispensable à la paix.»

Lorsqu'en avril 1960 Frank Buchman quitte Tucson pour l'Europe, il dit à son équipe:

«Nous avons besoin de quelque chose de nouveau et d'absolu. Que la grâce de Dieu repose sur nous, nous bénisse et nous donne d'être renouvelés sans cesse, renouvelés sans cesse.

«Nous nous trouvons entraînés à un niveau où nous n'avons encore jamais travaillé. Il faut que tout change. Il faut que nos peuples changent.

«Sommes-nous prêts pour la lutte idéologique? Non, nous ne le sommes pas. Nous avons fait peu et devons faire davantage. Nous devons fortifier la jeunesse et lui donner le courage de mener ce combat idéologique. Chacun de nous doit se préoccuper de la jeunesse de son pays et lui donner l'armature morale nécessaire pour égaler le défi du communisme.

«Nous sommes une bande de pécheurs qui avons grand besoin de l'action en profondeur de l'Esprit Saint de Dieu.

«Nous sommes à l'aube d'un grand mouvement en Afrique. L'Afrique va cesser d'être un point d'interrogation pour devenir le continent-réponse.

«Changer des vies, voilà notre tâche essentielle. J'espère que vous vous donnez tous à fond et que vous changez vraiment des gens.

«Je crois que nous sommes au point de départ d'un puissant mouvement, plus puissant que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent.»

Frank Buchman a encore devant lui une année entière, qu'il passe en Europe. On le voit, malgré sa demi-paralysie, à Londres, à Paris, à Saint-Gall, à Milan, à Rome. Mais c'est principalement à Caux qu'il séjourne.

C'est l'année pendant laquelle il prononce le plus grand nombre de discours, envoie le plus grand nombre de messages. Il s'adresse par le truchement de pages entières dans la presse aux peuples et aux hommes d'Etat du monde entier.

Son souci constant et primordial demeure l'équipe et les individus qui la constituent. Un mot-clé qui lui revient sans cesse exprime sa préoccupation: maturité. Le fruit est mûr lorsqu'il se détache de l'arbre. Alors il est à disposition. C'est un combat incessant, tantôt avec patience, tantôt avec colère, que Frank Buchman livre pour l'indépendance de ses collaborateurs.

Souvent il répète ces vers:

*Dare to be a Daniel
Dare to stand alone*

*Dare to have a purpose true
Dare to make it known.*

(Ose être comme Daniel,
Ose être seul,
Ose défendre une grande cause,
Ose la proclamer.)

La manière dont Buchman prépara l'homme qui allait porter après sa mort la responsabilité de son travail dans le monde est un exemple unique dans l'histoire. Il lui forgea le caractère à grands coups de marteau.

Ce fier Anglais, sportif, journaliste, écrivain, avait déjà connu la dure école du magnat de la presse qu'était Lord Beaverbrook. Mais avec Frank Buchman il allait être à plus dure école encore.

Peter Howard en fait lui-même le récit dans *Le Secret de Frank Buchman*. Pendant des années, Buchman l'avait tenu à l'écart, jusqu'à ce que l'Anglais plein de talent et d'orgueil, grognant de rage et pleurant de désespoir, vît s'éteindre en lui la dernière flammèche de complaisance. Il fallait que mourût en lui toute dépendance humaine, tout désir de plaire à Buchman, toute recherche de l'affection de ses proches, et qu'il ne brûlât plus que d'une pure passion au service du Royaume de Dieu.

Les titres que Buchman donne aux discours prononcés dans les derniers mois de sa vie expriment la passion qui l'animait jusqu'à la fin: *Toutes les barrières morales sont tombées* (message de Pâques 1961), *Roc solide ou sable mouvant* (mai 1961), *Les braves choisissent* (ouverture de la conférence de Caux et 83^e anniversaire de Buchman, 4 juin 1961).

Le dernier de ses discours se termine par ces mots:

«Nous sommes en présence d'une révolution mondiale. Trois possibilités s'offrent à nous. Nous pouvons céder et certains sont prêts à faire précisément cela. Nous pouvons recourir à la force et nous risquons alors un suicide global.

Ou bien nous pouvons trouver une idéologie supérieure qui ouvrira la prochaine étape pour le monde communiste comme pour le monde non communiste. En tous cas, cela ne conduira jamais à rien de replâtrer les choses...

«Aujourd'hui les valeurs morales ne concernent pas seulement notre comportement individuel. Elles conditionnent la survie des nations.

«Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu ou ils se condamnent à être dominés par des tyrans.

«Il n'y a pas de neutralité dans le combat entre le bien et le mal. Aucune nation ne peut être sauvée à bas prix. Il faudra le meilleur de nos vies et la fleur de nos nations pour sauver l'humanité.

«Si nous allons pour Dieu jusqu'au bout, nous gagnerons.»

A la fin du mois de juillet, alors que se rassemblent à Caux un millier de participants, Frank Buchman se sent si fatigué qu'il décide d'aller reprendre des forces dans sa villégiature préférée, Freudenstadt, dans la Forêt-Noire. Personne ne pouvait prévoir que l'endroit où était né le Réarmement moral verrait les derniers moments de l'homme qui avait lancé ce message près d'un quart de siècle auparavant.

30. Derniers moments

Au bout de quelques jours déjà il se sent rafraîchi. Un matin, il dicte ces pensées: «Tu seras pleinement utilisé ici. C'est ici que je t'ai montré pour la première fois les problèmes du monde tels qu'ils sont.»

Puis il récite cette strophe d'un hymne:

*God' purpose is ripening fast,
Unfolding hour by hour.
The bud may have a bitter taste,
But sweet will be the flower.
Blind unbelief is sure to err,
And scan His work in vain.
God is His own interpreter
And He will make it plain.*

(Le dessein de Dieu s'accomplit,
Se développant d'heure en heure.
Le bourgeon est peut-être amer
Mais douce sera la fleur.
Le doute m'aveugle et m'égare,
Masquant l'éclat de ses miracles.
Dieu sait pourtant se révéler
Et par lui tout devient clair.)

«C'était bien de venir ici, dicte-t-il encore. Dieu est si bon pour nous. Tout est si clair sur sa voie, sur les sentiers que nous suivons. C'est ici que nous revenons à la source. Les Allemands vont étonnamment vite. Quel sens d'urgence!»

Le dimanche suivant, dans l'après-midi, il est pris d'une douleur aiguë dans la poitrine. Le docteur ne cache pas ses craintes sur la gravité de son état. Le lundi matin, Frank Buchman exprime pour la dernière fois ses pensées, avec une peine immense, interrompu plusieurs fois par la douleur.

On peut imaginer son esprit tâtonnant le long du sombre chemin de la mort et pourtant cherchant à saisir les dernières bribes de lumière afin d'envoyer à ses amis son dernier salut, son dernier souhait: «Je voudrais que la Grande-Bretagne soit gouvernée par des hommes dirigés par Dieu. Je voudrais voir le monde gouverné par des hommes dirigés par Dieu. Pourquoi ne pas laisser Dieu diriger le monde entier?»

Ce même jour, le 7 août 1961, peu avant dix heures du soir, la vie le quitte.

Il est enseveli à Allentown, la ville où se trouve encore la maison de ses parents, en présence de milliers de personnes accourues des extrémités du globe.

«J'aurais aimé, lit-on dans son testament, avoir or et argent pour chacun, mais mes ressources sont si limitées que je donne et lègue tout ce qui me reste, tout ce qui sera disponible de ce que j'ai acquis et possédé, quoi que ce soit et où que ce soit, au Réarmement moral.

«C'est un nombre infini de noms que j'aurais aimé coucher sur ce testament. Mais je voudrais que se sentent inclus tous ceux qui ont reçu comme moi du Groupe d'Oxford et du Réarmement moral le don inestimable d'une vie nouvelle. Et ce don, qu'ils le mettent à profit en contribuant à la victoire d'une philosophie à la mesure de la crise mondiale, en apportant enfin aux nations l'âge d'or tant désiré, la plus grande révolution de tous les temps, celle par laquelle la Croix du Christ transformera le monde.»



Nauck!

ET DEMAIN?

par Pierre Spoerri

La continuité d'une entreprise spirituelle ou révolutionnaire dépend de la seconde et de la troisième génération. C'est pourquoi, au moment de la parution de ce livre, mon père m'avait demandé d'y ajouter un chapitre. Il voulait que je réponde à certaines questions: l'inspiration originelle peut-elle subsister durant les décennies qui suivent la mort du fondateur? Les nouvelles générations sauront-elles maintenir, en plus de la fidélité aux idées de départ, le dynamisme nécessaire, afin que l'organisme révolutionnaire ne se fige pas en une institution hiérarchisée?

Lorsque, avec d'autres représentants de ma génération, j'ai rencontré Frank Buchman, nous étions étudiants et nous avions vingt ans. Lui en avait soixante-cinq. Malgré cette différence d'âge de presque cinquante ans, nous n'avons jamais ressenti entre nous de conflit de générations. Buchman semblait s'intéresser plus que nous aux nouvelles découvertes et aux nouvelles tendances de l'époque. Il était toujours à la recherche de formules inédites et d'idées qui soient en avance sur son temps. «Dieu est l'être le plus moderne qui soit, aimait-il dire. Pour le suivre, il faut aller très vite.»

Cependant nous n'avions pas compris que Buchman présentait déjà dans ces années d'après-guerre certains développements qui n'allaient se manifester qu'une vingtaine d'années plus tard. Certes nous saisissons la qualité révolutionnaire de ses idées, grâce à la simplicité et à la clarté avec lesquelles elles étaient exprimées dans ses discours. Mais ce

n'est qu'avec du recul que nous avons perçu combien son action et sa manière de vivre recélaient un matériel infiniment plus explosif. Buchman, qui ne se prétendait ni sociologue ni philosophe, n'aurait jamais songé à analyser son mode d'action et à en tirer un « traité de la révolution ». Sa préoccupation était d'amener son interlocuteur à s'enrôler totalement pour Dieu plutôt que de le convaincre de la logique de ses propres cheminements intellectuels.

Aujourd'hui, comme lors de la première édition de ce livre, une série de termes à la mode est révélatrice des réactions de la jeune génération contre l'ordre social. Au début des années soixante-dix, on parlait d'aliénation, d'éducation autoritaire, de manipulation. On demandait la participation, le partage du pouvoir. Aujourd'hui s'y ajoutent la revendication écologique, le rejet de la société de consommation, la peur de l'avenir. Or, le représentant de la deuxième génération que je suis, s'il se penche sur ce qu'il a appris de Frank Buchman, découvre que ces notions étaient bel et bien présentes dans son esprit, bien que formulées différemment.

La conception qu'avait Buchman du *leadership* répondait à notre recherche d'équilibre entre autorité intérieure et autorité extérieure. Durant toute sa vie, Buchman a essayé d'inspirer les autres à prendre des responsabilités sans leur offrir la sécurité d'une organisation. Au concept d'organisation, il opposait celui d'organisme. Une organisation aurait impliqué une hiérarchie, des administrateurs, des bureaux, des commissions, des réunions. Un organisme en revanche est une équipe travaillant en commun, développant les facultés créatrices de chacun, comme un corps fait de chair et de sang.

Buchman aurait préféré mener son action en restant libre de toute structure organisée. Lorsque, en fin de compte, une base légale minimum s'imposa, il voulut éviter à tout prix de donner l'impression que le Réarmement moral avait dû capituler devant la contrainte d'avoir un appareil administratif. Pour lui cette simple formule suffisait: « Le *leadership*

doit aller à ceux qui en ont la force spirituelle.» Cela signifiait dans la pratique que tantôt l'un, tantôt l'autre était en tête ou prenait l'initiative de l'action en cours. Et celui qui avait décidé le jour même de soumettre sa vie à l'autorité de Dieu pouvait en toute liberté faire des propositions pour l'avancement de l'action, tout autant que les plus anciens ou les plus expérimentés.

Cette manière de conduire les affaires exigeait bien sûr un niveau de désintéressement, que Buchman attendait de ses collaborateurs et qu'il définissait ainsi: «Vivre de telle façon que l'autre grandisse.» Il cherchait constamment de nouveaux moyens de transmettre à son équipe le secret du véritable travail en commun. Ainsi, alors qu'un groupe d'étudiants allait partir sans lui en Afrique du Sud, il prit chacun d'eux à part pour lui confier, à lui en particulier, la responsabilité de toute l'entreprise. Lorsque, le premier soir du voyage, l'un d'entre eux, très conscient de sa propre importance, déclara qu'il invitait tout le groupe à se rencontrer dans sa cabine, cette proposition fut accueillie avec un mélange d'étonnement et d'indignation. Ils découvrirent alors que Buchman avait tout simplement voulu leur inculquer la notion de direction collective.

Le but de Buchman n'était pas seulement de susciter un travail en commun harmonieux entre ses collaborateurs, il pensait aussi au fonctionnement des gouvernements et des conseils d'administration. Il cherchait à réaliser dans son propre groupe ce dont des organisations comme la Société des Nations ou les Nations Unies se réclamaient sur le papier, mais qu'elles n'appliquaient que rarement dans la pratique.

Buchman, c'était là un autre aspect de son *leadership*, savait insuffler aux autres un sens de responsabilité égal au sien: «On n'a rien fait tant qu'on n'a pas amené dix autres personnes à faire le travail mieux qu'on ne pourrait le faire soi-même.»

Lorsqu'un homme étranger au cercle de Buchman s'y trouvait fortuitement associé, il avait souvent beaucoup de peine à comprendre quelle était la fonction de chacun. Après

avoir participé à une manifestation du Réarmement moral à Genève, une femme, haut fonctionnaire d'un pays communiste de l'Europe de l'Est, demanda à l'un des participants qui était l'idéologue responsable de la pensée du groupe. Lorsqu'il lui fut répondu que cette fonction n'existait pas au sein du Réarmement moral, elle s'étonna: «Voulez-vous dire que vous avez réellement une direction collective entre personnes de toutes races, hommes et femmes, de diverses générations?» Elle entrevoyait tout à coup les possibilités inespérées d'une telle qualité de travail en équipe.

Une direction collective de ce genre et le fonctionnement d'un tel organisme ne sont évidemment pas possibles sans une source commune d'inspiration et une autorité commune. Pour Buchman, c'était l'évidence même que chaque homme, l'homme politique qui lui demandait conseil comme le garçon qui lui servait son petit déjeuner, pouvait apprendre à se laisser conduire par Dieu. L'habitude de se mettre aux ordres de Dieu au cours d'un moment de silence était à ses yeux le point de départ pour tous ceux qui voulaient bâtir une société nouvelle.

Pour lui, cette attitude était applicable à la vie publique. Il répétait constamment cette pensée de William Penn: «Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu, sinon ils se condamnent à être dominés par des tyrans.» Maxime valable aussi pour ses collaborateurs les plus proches, auxquels il disait: «Si seulement je pouvais vous apprendre à vivre seuls avec Dieu, l'avenir de notre action serait assuré.»

Buchman n'aimait pas les éloges. A quoi servaient-ils puisque, dans son esprit, tout ce qu'il faisait partait de sa recherche de la volonté de Dieu?

– Vous devez être fier de tout ce que vous avez réalisé, lui dit un jour un homme politique européen.

– Ce n'est pas du tout ce que je ressens, répondit Buchman. Je n'y suis pour rien. Dieu fait tout. J'obéis seulement et je fais ce qu'il dit.

L'homme ne fut pas satisfait et ajouta:

– Pourtant, vous avez fait de grandes choses.

– Je n'ai rien fait, répliqua Buchman, ou plutôt j'ai fait ce que des hommes comme vous auraient dû faire depuis toujours. Cela fait bien des années que j'ai cessé de mener ma vie comme je l'entendais. Je me suis mis à écouter Dieu et à le laisser agir à sa guise en toute chose. Si vous autres agissiez de même, vous parviendriez à des solutions au lieu de vous trouver, toute votre vie, vaincus par les problèmes que vous avez vous-mêmes créés.

Pour Buchman, la recherche de la volonté divine et l'édification d'une société sans classe dans laquelle chacun trouve sa place étaient deux notions qui allaient de pair. S'il y a aujourd'hui beaucoup de jeunes qui se sentent inutiles, sans but de vie et en réaction contre une société «manipulée», ces sentiments, dans les années trente, prévalaient dans les classes les plus humbles. Buchman s'est même adressé aux chômeurs pour son programme de réarmement moral.

«Que chaque citoyen soit galvanisé, mobilisé pour rendre aux nations équilibre et sécurité. Que chacun, homme, femme, enfant, soit enrôlé. Que chaque foyer devienne une citadelle. Nous devrions viser à assurer à chacun de quoi satisfaire ses besoins vitaux, et aussi à lui donner la place qui lui revient dans la réalisation de ce réarmement moral, pour qu'il contribue à préserver la paix dans son pays et dans le monde.»

Dans les années d'après-guerre, le défi qu'il lança aux étudiants que nous étions nous fit sortir de notre train-train embourgeoisé: il offrait à chacun de nous la place qui lui revenait dans le combat pour une société nouvelle à l'échelle mondiale. A un chef d'Etat expulsé de son pays, Frank Buchman redonna des raisons de vivre et un sentiment d'appartenance.

Buchman avait certes pressenti la recherche qui caractérise la jeune génération actuelle, ce besoin de destinée personnelle, d'appartenance, d'utilité, mais il voyait tout aussi clairement où mène la poursuite de la satisfaction à laquelle

s'adonnent tant de gens aujourd'hui. Les *Rolling Stones* claironnaient à chaque vers d'une de leurs chansons le mot «satisfaction». Si le simple fait de le ressasser faisait automatiquement de ce mot une réalité, ce serait si simple! En fait, plus on court après la satisfaction comme si c'était un but en soi, moins on est satisfait. Moins on est satisfait, plus on est désespéré et plus on essaie, par la drogue ou le sexe, d'étreindre ce qui n'est qu'un fantôme insaisissable.

Buchman proclamait de façon étonnamment simple et directe à tous ceux qu'il côtoyait, jeunes ou vieux, chrétiens, musulmans ou autres, quel était pour lui le secret de la véritable satisfaction. Il savait par expérience que chaque homme pouvait s'adonner à une tâche à même de le satisfaire pleinement: bâtir un nouveau monde sous la dictature du Saint-Esprit.

A une époque où l'on n'affichait des convictions chrétiennes qu'avec retenue, c'était faire preuve d'un modernisme choquant que de parler du Christ de cette manière. Innombrables sont ceux qui doivent à Buchman d'avoir pu rompre le cercle vicieux de leur recherche de satisfaction personnelle pour se consacrer de toutes leurs énergies à un grand objectif.

Un dernier concept que Buchman a appliqué tout au long de sa vie, sans peut-être jamais l'exprimer dans ces termes, est celui de la *révolution permanente*. Il essayait de montrer aux marxistes que la transformation des structures de la société qu'ils réclament ne conduira pas à une société nouvelle tant que l'on ne se sera pas attaqué avec autant d'ardeur à l'égoïsme des hommes eux-mêmes. Quant aux «braves gens», il les engageait à ne pas se concentrer sur leur propre vertu, mais à se préoccuper de répondre aux besoins du monde. Ainsi n'hésitait-il jamais à secouer les fondements de la société de consommation.

C'était rafraîchissant de voir que Buchman ne se prenait jamais au sérieux au point de ne pouvoir changer d'avis. «Je me réserve le droit de me tromper,» disait-il.

Au lendemain du cinquantième anniversaire du lancement du Réarmement moral, trente ans après la mort de Frank Buchman, nous avons encore à découvrir maintes facettes de sa vie et de son message et à les transmettre aux hommes de notre temps. Quant aux générations à venir, elles en découvriront sans doute d'autres encore.

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages suivants ont été mes principales références:

Frank Buchman *Refaire le Monde*

Peter Howard *Le secret de Frank Buchman*

Anne Wolrige Gordon *Le combat de Peter Howard*

Pour la présente publication, j'ai fait appel à mes souvenirs personnels sur Frank Buchman, à partir de janvier 1932, ainsi qu'aux témoignages oraux et aux notes non publiées de plusieurs de ses collaborateurs comme Loudon Hamilton, Garth Lean et John Caulfeild.

Ce livre permettra au grand public de connaître certaines paroles et formules recueillies de la bouche même de Frank Buchman et connues jusqu'ici seulement d'un cercle restreint. Je tiens à exprimer ma reconnaissance aux nombreuses personnes, mentionnées ou non, qui ont contribué à sa réalisation.

Note de l'éditeur:

Depuis la première parution de ce livre, une biographie complète de Frank Buchman, écrite par Garth Lean, a été publiée en anglais et en allemand. Tous ces ouvrages peuvent être obtenus auprès de Caux Edition.

Index

- A** Abeel, Neilson, 75
Addison, Harry, 105
Adenauer, Konrad, 164, 167, 168, 203
Ali, Mohammed, 70, 71
Allen F.L., 75
Antrim, Lady, 107, 109
Arafa, Ben, 169
Athlone, Lord, 79, 80, 129
Austin, Bunny, 137
- B** Baldwin, Stanley, 106, 107
Barrett, Michael, 105
Barth, Karl, 111
Barton, Alex, 61
Begbie, Harold, 67, 68, 70
Bekkaï, Si, 172
Belden, Kenneth, 105
Benès, Eduard, 87
Bentinck, Charles, 100
Berggrav, 84
Béthouart, général, 169
van Beuningen, Charlotte, 96, 97
Bibliander, 12, 14
Biotello, Remo, 192, 193
Biotello, Rolanda, 192, 193
Blake, Howard, 75
Blomberg, Harry, 121
Blucher-Galen, 53
Böckler, Hans, 164
Bodelschwingh, 15, 18, 19, 21
Borodine, Michel, 53, 54
Brookes, Edgar, 80, 81
Buchman, Daniel, 59, 60
Buchman, Franklin, 9, 10, 11, 12, 54, 57, 59, 60, 182
Buchman, Martin, 9
Buchman, Sarah, 9, 10, 11, 12, 57, 59, 60, 69, 72, 73
Bygott, Frank, 105
Byrd, amiral, 142
- C** Chang Ling-nan, 42, 43, 44, 45, 48
Cheng Ching-yi, 45, 48, 49
Churchill, Winston, 111
Constantin, roi de Grèce, 58
von Cramon, Annelise, 114, 115, 116
- D** Daneel, George, 80
Day, Sherry, 41, 45, 51, 68
Dietzfelbinger, 116
Drummond, Henry, 15, 16, 37, 38
Du Maurier, Daphné, 140
- E** Eddy, Sherwood, 32, 33, 41, 45
- F** Fangen, Ronald, 83, 84
Fjellbu, 86
de Flue, Nicolas, 160
Foerster, Frédéric, 15
Ford, Henry, 147

Ford, Mme, 147
Foster, David, 65
Fraser, George, 149

G Gandhi, Mahatma, 33, 34,
70, 72, 73
Georges, roi de Grèce, 69
El Glaoui, 169, 171, 172
Goshen, lord, 70
Grensted, L.W., 108
Guillaume,
empereur d'Allemagne, 114
Guisan, général, 154, 155

H Hambro, Carl, 83, 87, 88,
143, 144, 185
Hambro, Gudrun, 143, 144
Hamilton, Loudon, 61, 62, 63,
64, 67, 68, 71, 131
Hardinge, lord, 33
Hélène, reine de Roumanie, 69
Hemphill, Mary, 18, 19
Herzog, général, 79
de Hesse, Richard, 59
Hibben, John, 75, 76
Himmler, Heinrich, 115, 116, 117
Hitler, Adolf, 112, 117
Hofmeyr, J.H., 79
Hofmeyr, W.H., 80
Howard, Peter, 139, 165, 205
Hsu Ch'ien, George, 45, 46, 47,
48, 49, 50, 52, 53

J Jaeger, Annie, 135
Jaeger, Bill, 135
Jamali, Fadhel, 150, 190

K Kenneth, Georges, 70
Kenyatta, Jomo, 186
Kipling, Rudyard, 69

L Laun, Ferdinand, 112
Laure, Irène, 164, 165
Lean, Garth, 105
Light, George, 106
Lincoln, Abraham, 132, 184
Lloyd George, David, 111
Lloyd-Jacob, George, 61, 62, 63
Luthuli, Albert, 81
Lytton, lord, 71, 106

M McCormick, Vance, 27
Mackenzie, Douglas, 38, 39, 60,
65
Mandeville, Ernest, 76
Manning, Bill, 137, 138
Marcel, Gabriel, 24, 78, 165
Marie, reine de Roumanie, 74
Marshall, général, 151
Martin, Morris, 105, 138
Meyer, F.B., 22, 28, 29
Michel, roi de Roumanie, 69
Minger, Rudolf, 92
Mohammed V, 169, 172, 194
Moody, Dwight, 15, 38
Morrison, John, 105
Mott, John, 15, 27, 30, 32, 33,
57, 58
Mowat, Robin, 105
Mussert, 97

N Nehru, Jawaharlal, 70, 73
Norval, Arthur, 80, 81

P Patijn, J.A.N., 98, 99
Paul, prince de Grèce, 60
Penn, William, 132, 214
Penn-Lewis, Jessie, 22
Pershing, général, 138
Pickle, Bill, 29
Pie XI, 122

Prescott, Kit, 105
Purdy, Ray, 74

R Rajagopalachari, 70
Ramm, Frederik, 84, 85, 86
Reading, lord, 70, 71
von Richthofen, 114
Rickert, Van Dusen, 68, 70, 71
Rieben, Henri, 168
Riffe, John, 137, 138
Rockefeller, John, 57, 58
Roosevelt, Franklin, 131
Roots, Logan, 45, 51, 52
Russell, A.J., 105

S Si Sadeq, 171
Salisbury, lord, 106
Salomonson, Herman, 98
Sassoon, Siegfried, 69
Scheip, Daddy, 10
Schuman, Robert, 164, 166, 167,
168, 169
Sciortino, Ian, 105
Shoemaker, Sam, 68, 74
Singh, Soundar, 107
Sloan, Tod, 107, 109
Smith, Francis, 105
Smuts, général, 79, 80
Söderblom, 73, 104
Soong, T.V., 42
Sophie, reine de Grèce, 21, 59,
69
Speer, Robert, 15, 16, 38
Stœcker, 15, 18
Streeter, B.H., 107, 108, 179
Sun Yat-sen, 40, 41, 42, 45, 46,
47, 48, 53
Sun Yat-sen, Mme, 42, 46

T Tagore, 33
Tchang Kai-chek, 53, 54

Tchang Kai-chek, Mme, 42
Thornhill, Alan, 105, 137, 149
Thornton-Duesbury, 107, 108
Toynbee, Arnold, 134
Truman, Harry, 131, 142
Tuts, 29
Twitchell, Kenaston, 75

U U Nu, 192
U Thant, 192

V Van Heeckeren, 95
Victor, 34, 35, 36, 37

W Wade, Eustace, 68
Walter, Howard, 37, 40, 41, 45,
52, 54, 72
Walter, Marguerite, 37
Webb, Godfrey, 68
Wen, S.T., 49
Wick, Karl, 176
Wilhelmine, reine des Pays-Bas,
99
Wilson, Roland, 105
Wright, Henry B., 37, 38, 39
Wu Te-chen, 49, 50, 51

Y Yuan Chi-kai, 40, 41, 42

TABLE DES MATIERES

Introduction	5
--------------	---

LES DÉBUTS

1 Pennsylvanie bien-aimée	9
2 L'horizon s'élargit	12
3 Démarrage	17
4 Une explosion atomique	21
5 Le laboratoire	27
6 Au grand large	32
7 La Chine à la croisée des chemins	40

LA GRANDE PERCÉE

8 Le saut dans le vide	57
9 Prophètes d'une ère nouvelle	67
10 Persécution	74
11 Comme au ciel sur la terre	78
12 L'aventure nordique	83
13 La campagne de Suisse	87
14 La Hollande nouvelle	95
15 Le combat des idéologies	100
16 Le destin de l'Allemagne	111

UN NOM NOUVEAU, UN STYLE NOUVEAU

17	Le Réarmement moral	121
18	La tourmente	131
19	Retrait du monde, retour au monde	134
20	Aux portes de la mort	141

DE MACKINAC À CAUX

21	La Maison sur l'île	147
22	Les nouveaux Confédérés	152
23	La Maison sur la Montagne	159
24	De l'intime au mondial	164

LES ÉQUIPES, CELLULES DE L'HISTOIRE

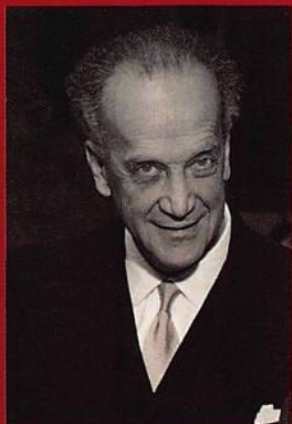
25	L'histoire en mouvement	175
26	Frank Buchman et l'équipe	178
27	L'équipe en marche	185
28	L'équipe en danger	191

LES DERNIÈRES ANNÉES

29	Le parcours achevé, la course continue	199
30	Derniers moments	207

	Et demain?	211
	Bibliographie	218
	Index	219

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
dans le courant du mois de juin 1991
pour le compte de Caux Edition
sur les presses de l'Atelier Grand SA
imprimeurs-éditeurs
au Mont-sur-Lausanne (Suisse)



Théophile Spoerri enseigna la littérature romane pendant trente-quatre ans à l'Université de Zurich, dont il fut le recteur de 1948 à 1950.

Il présida la *Ligue du Gothard* qui se préoccupa de la défense spirituelle de la Suisse pendant la deuxième guerre mondiale. Né en 1890 à La Chaux-de-Fonds, il est mort à Caux en 1974. Théophile Spoerri a rencontré Frank Buchman à Genève en 1932. Ce fut le début d'une association qui dura toute la vie.

Le silence du recueillement pratiqué dans les cloîtres, Buchman l'a introduit dans le cabinet du ministre, dans le bureau de l'industriel et l'atelier de l'ouvrier.

Karl Wick, dans un article du *Vaterland* de Lucerne, au moment de la mort de Frank Buchman.

